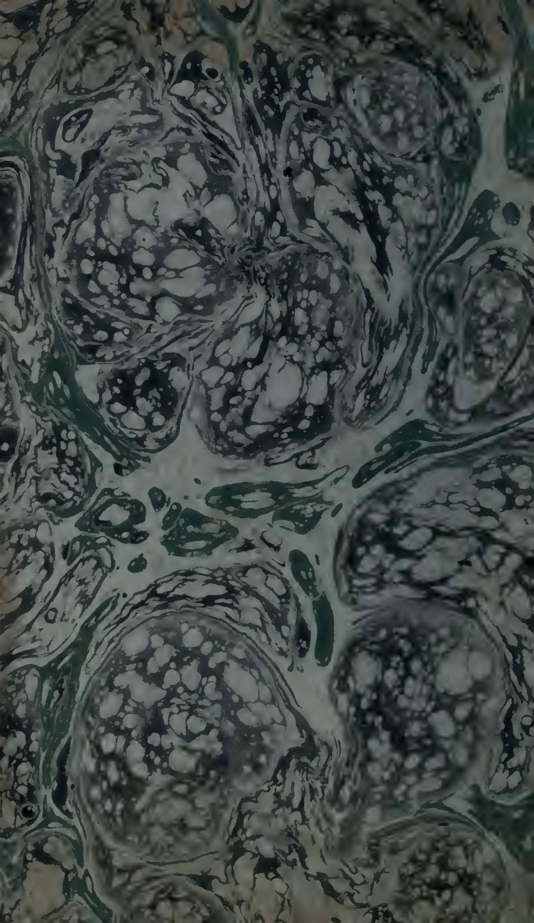
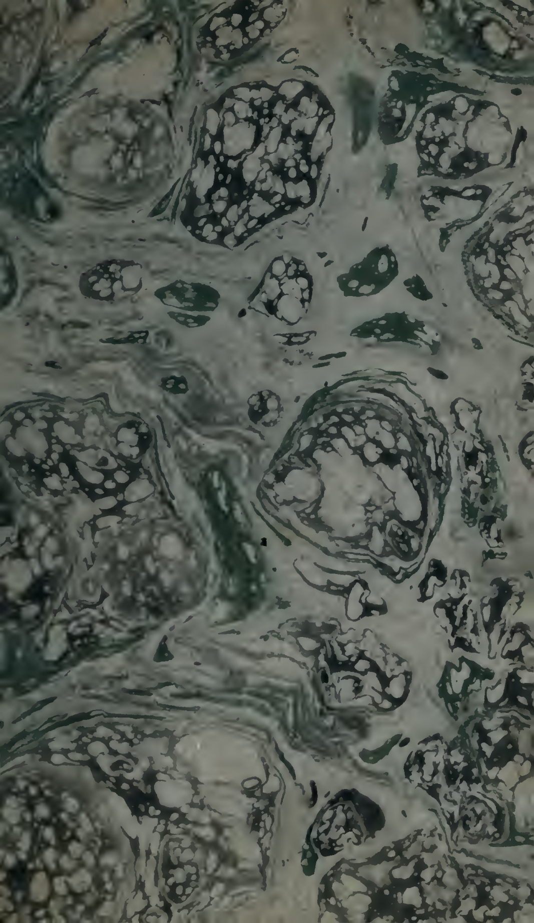
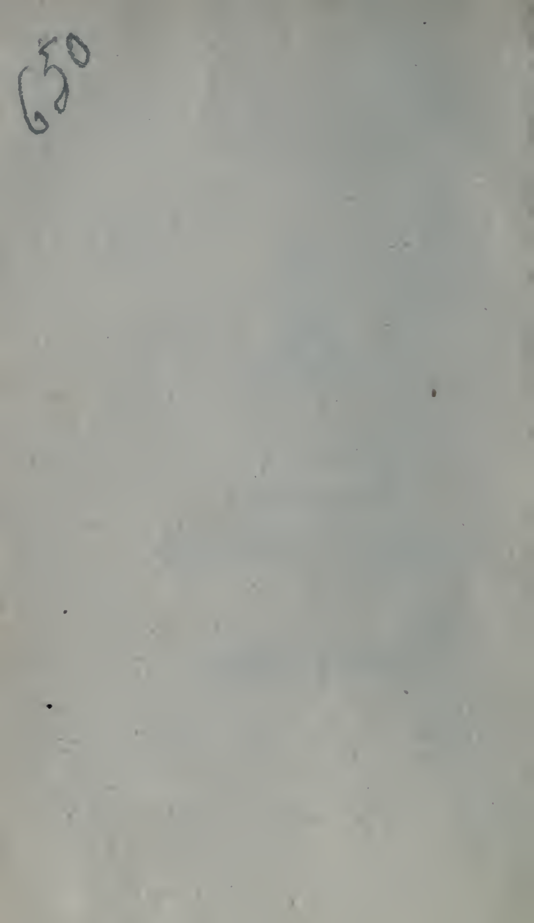





650



a

Se trouve aussi chez :

RAPILLY, LIBRAIRE, BOULEVARD MONTMARTRE, N° 23

AIMÉ ANDRÉ, QUAI DES AUGUSTINS, N° 59;

CH. PAINPARRÉ, AU PALAIS-ROYAL, N° 250;

F. BAROYER, RUE PAVÉE-SAINT-ANDRÉ, N° 2.

ŒUVRES

DE

JACQUES-CHARLES-LOUIS

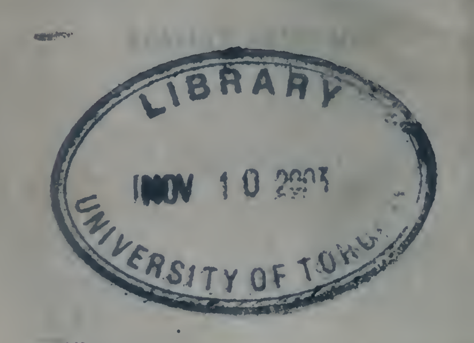
MALFILÂTRE,

NOUVELLE ÉDITION.



La faim mit au tombeau Malfilâtre ignoré....

GILBERT



ŒUVRES
DE
MALFILATRE,
Nouvelle Edition.



PARIS
J.A.S. COLLIN DE PLANCY, ÉDITEUR.
Rue Montmartre N.° 121.
1822.

PRÉFACE
DE L'ÉDITEUR.

En publiant cette nouvelle édition des *œuvres de Malfilâtre,* j'ai voulu élever un monument à sa mémoire, faire admirer son beau génie que nous connaissons trop peu, et montrer à mes contemporains, par les ouvrages qui nous restent de lui, quel grand homme il eût pu devenir, si le dernier siècle ne l'eût laissé mourir de faim, à l'âge de trente-quatre ans, après une jeunesse toute consumée dans les angoisses de la misère.

Peut-être n'est-il pas permis de placer Malfilâtre parmi ces vastes génies qui ont fait notre littérature. Néanmoins, le poëme de Nar-

cisse étincelle partout de beautés du premier ordre; et celui qui, jeune et malheureux, a su mettre tant de génie dans les détails, pouvait aussi, plus heureux et plus libre, en mettre dans le fonds.

Ce n'est point à moi d'essayer ici l'éloge d'un poète si gracieux. Mais je dois croire avec Marmontel qu'il aurait rempli les hautes espérances que l'on concevait de lui, si une mort prématurée ne l'eût enlevé à la France (1).

Je rapporterai aussi, à la fin de ce volume, le Jugement de Laharpe sur Malfilâtre.

En attendant, je dois me borner à rendre compte de l'édition que je publie. J'ai mis en tête une *Notice*, que je dois à la bienveillance de M. Merville. Le public y reconnaîtra sans peine la plume ingénieuse de l'auteur de la *Famille Glinet*, des *Deux Anglais*, et de la belle comédie des *Quatre Ages*.

(1) Mémoires de Marmontel.

J'ai réimprimé, à la suite de cette notice, la préface remarquable des deux *bons amis* du pauvre Malfilâtre.

J'ai joint au poème de Narcisse le sujet de ce poème pris dans Ovide; j'ai suivi en cela l'édition de M. Auger. On verra ce que j'ai fait de plus.

Un homme de goût, qui ne m'a pas permis de le nommer pour un travail si peu important, a bien voulu faire aussi, pour cette édition, une analyse du *Génie de Virgile.* Il a conservé dans cette analyse tous les vers de Malfilâtre qui nous restent, et qu'on ne trouve point dans les éditions précédentes.

Je dirai quelques mots nécessaires sur les Odes. Il y avait à Caen, à Dieppe et à Rouen, des sociétés littéraires connues sous le nom d'*Académie de l'immaculée Conception de la sainte Vierge.* Ces sociétés mettaient au concours divers sujets de poésie, et distribuaient

des prix tous les ans. C'était ordinairement la figure en argent de quelqu'un des emblêmes qui désignent la sainte Vierge dans ses litanies, comme la tour, la rose, l'étoile, le vaisseau, le miroir, etc. La cause de cette bizarrerie est, que pendant long-temps, les poèmes admis au concours devaient être l'éloge de la sainte Vierge. Mais quand ce sujet parut épuisé, on permit de traiter des matières étrangères à la mère de Dieu, à condition toutefois qu'on trouverait le moyen d'amener à la fin du poème, un éloge de Marie. C'est ce qu'on appelait des *allusions*. On en verra des modèles dans la dernière strophe de chacune des odes de Malfilâtre, qui concourut et fut couronné à l'Académie de Rouen (1).

Le poème de *Narcisse* parut pour la première fois chez Lejay, en 1768; il eut beau-

(1) Voyez le Jugement de Laharpe.

coup de succès, et fut réimprimé l'année suivante.

On en donna une autre édition en 1795; et M. Auger publia en 1805 les Œuvres de Malfilâtre, que l'on réimprima en 1811.

Le Génie de Virgile avait paru séparément, dans l'espace de temps qui sépare ces deux éditions. Il forme quatre gros volumes in-8°, où l'on a réuni bien des choses qui ne sont pas de Malfilâtre. Nous avons mis dans cette édition tout ce que le génie de Virgile présente de beau et de digne de notre auteur.

Malfilâtre a travaillé, dit-on, à quelques tragédies qui ne portent pas son nom. Il en avait entrepris une dont il ne nous reste rien. Elle était intitulée *Hercule au mont Œta.* Il avait commencé aussi, assez mal-à-propos, la traduction en vers du *Télémaque.* Il est heureux pour sa gloire que rien d'un tel essai ne soit venu jusqu'à nous.

J'ai recueilli dans ce volume tout ce qui peut faire connaître Malfilâtre; un seul regret me reste à exprimer, c'est de n'avoir pas donné à ses œuvres tout le luxe de typographie qu'elles méritent. J'ai toutefois orné le poème de *Narcisse* de quatre vignettes dessinées par Mme Merville, et gravées par M. Rouargue.

J'ai cherché long-temps en vain un portrait de Malfilâtre. Enfin j'ai eu le bonheur de me procurer un dessin, fait par un ami du jeune poète lorsqu'il travaillait au Génie de Virgile. M. Chasselat a réduit ce dessin avec la fidélité la plus scrupuleuse. Si l'on trouve que le costume de Malfilâtre n'est pas là si déchiré qu'on le suppose, il faut songer qu'il venait de vendre un ouvrage à un libraire honnête homme, et qu'il avait pu s'acheter un habit.

Nous nous réjouissons de vivre dans un siècle plus éclairé, plus juste; nous nous félicitons de penser qu'aujourd'hui un homme

le mérite ne meurt pas dans la misère. Cependant Baculard d'Arnaud, Dorange, Durdent, mille autres, sont morts dans des greniers; et en 1815, Harmand de la Meuse, à qui nous devons de précieuses anecdotes sur la révolution, est tombé mort de faim sur le pavé de Paris......

C. Y.

NOTICE

SUR

MALFILÂTRE.

NOTICE

SUR

MALFILÂTRE.

Un homme instruit, honnête, laborieux, doué d'un degré très-remarquable du genre de talent le plus particulièrement estimé à l'époque où cet homme vivait; voilà ce que fut Malfilâtre; et Malfilâtre mourut de faim et presque ignoré, au milieu de ce Paris qui alors, comme aujourd'hui, avait la prétention d'honorer les lettres et les arts, et de chérir ceux qui les cultivaient.

On entrait à l'Académie avec un quatrain; on obtenait des sinécures, des pensions avec une chansonnette; et l'auteur d'un poème plein de grâces, d'élégance et de facilité, l'auteur de la

belle ode sur *le Soleil fixe au milieu des Planète*
l'écrivain dont on a dit plus tard qu'il était
poète, qu'il était né pour l'immortalité, qu
égalait Lafontaine, l'Arioste, et jusqu'à Virg
lui-même, cet écrivain mourut dans l'abandon
dans l'obscurité.

Qu'on n'aille pas croire, pour cela, que Mal
lâtre fût un sauvage ou un insouciant; non,
avait fait tout ce qui dépendait de lui pour se fai
connaître, et tirer de ses talens un parti honorab
et avantageux. Il s'était mis sur les rangs po
quelques concours académiques; plusieurs mo
ceaux de poésie avaient paru sous son nom dans d
recueils assez accrédités; l'un des plus célèbres cr
tiques de son temps (1) avait même daigné l'h
norer d'un mot d'éloge. Malfilâtre n'avait néglig
qu'une seule chose, mais chose essentielle, indis
pensable à quiconque veut ne pas rester en arrièr
et ne pas végéter à la suite de tout ce qu'il y a d
médiocre et d'affamé.... je veux dire : l'intrigue.

(1) Marmontel.

Un libraire (1) l'avait fait venir de Caen sur sa réputation naissante; il lui avait *commandé de la besogne*, et le jeune auteur s'y était mis tout entier, en véritable amant des muses, n'employant ses momens de loisir qu'à manger, ou faire manger par d'autres, les petites avances que ce libraire lui avait faites.

L'ouvrage achevé (2) et le fruit en étant bientôt dissipé, les parasites de Malfilâtre firent ce que rarement parasites manquent de faire en pareille occasion; ils s'éloignèrent, et l'abandonnèrent à ses créanciers. Il tomba alors dans la dernière indigence, et dans toutes les espèces d'opprobres et d'humiliations qu'elle enfante.

Des gens qui le connaissaient depuis quelque temps, qui avaient joui de la douceur et de l'ama-

(1) Ce libraire était Lacombe, un peu homme de lettres, et par conséquent moins injuste envers les hommes de lettres que le commun de ceux de sa profession.

(2) Le Génie de Virgile.

bilité de son commerce et de ses entretiens, po
toute marque d'intérêt lui donnèrent le conseil
changer de nom et de quartier, et de se défaire air
de ses créanciers, jusqu'à ce qu'il eut mis la derniè
main à ce délicieux poème de *Narcisse* qu'il éta
en train de composer. On pouvait venir à son se
cours par des moyens qui eussent moins coûté
sa délicatesse; mais il y a des gens aux yeux
qui l'indigence a tellement l'air de l'infamie, qu
ce n'est pas merveille s'ils les confondent.

L'infortuné fit sa ressource de cet indigne con
seil, puisqu'on ne lui offrait rien de mieux; ma
il demeura accablé sous le poids de sa honte, et le
douleurs physiques ne tardèrent pas à se joindr
à celles de l'esprit.

Il s'était retiré à Chaillot sous le nom de *La*
forêt; une bourgeoise de Paris, appelée madam
Lanoue, tapissière, à laquelle il devait quelqu
argent, l'y rencontra un jour par hasard. Il étai
dans un état si déplorable, son appartement, o
plutôt son grenier, où elle se fit conduire, étai
un si affreux séjour, que le cœur de cette femm

n fut ému de compassion. Plus généreux que e l'avait été celui des amis du pauvre Malfilâtre, ı nombre desquels pourtant se trouvait un évêue : « Venez chez moi, mon cher enfant, lui it-elle, je ne suis pas riche ; mais je ne me paronnerais jamais d'abandonner un chrétien dans affreux dénuement où vous êtes. »

Il ne restait au jeune infortuné ni assez de vaité ni assez d'énergie pour être humilié de la roposition ; il l'accepta, et vint s'installer chez a bonne madame Lanoue, près de l'église de Saint-Germain-l'Auxerrois, où il mourut trois ou quatre nois après, le 6 mars 1767.

Il était né à Caen, le 8 octobre 1733, de parens pauvres et qui vivaient du travail de leurs mains.

Peu de temps après la mort de notre jeune poète, ses bons amis firent une belle édition in-8° le son poème de *Narcisse*, auquel ils joignirent *le Soleil fixe au milieu des Planètes*. Ils mirent en tête une magnifique préface, dans laquelle ils firent un éloge pompeux de l'esprit et du cœur du cher ami qu'ils venaient de perdre. « Ceux qui ne con-

naîtront M. DE MALFILATRE que par ses ouvrage
y dirent-ils, seront bien éloignés encore de se
tir combien il était digne d'estime, et combi
il est digne de regrets. Il fallait le voir de pr
pour être à portée de le juger; peu de gens o
eu ce bonheur.... *Les amis* qu'il admettait dans
solitude, ont seuls connu sa belle ame, supérieu
à son génie, et ses qualités admirables *qu'il est*
rare de concilier avec les talens, et qui sont cepen
dant si propres à les relever et même à les perfec
tionner. Ses vertus, qui auraient mérité le sort l
plus heureux, ont été la source des malheurs qu
ont rempli sa vie d'amertume, etc. » Rien n
manqua au panégyrique de celui que quelque
légers secours eussent peut-être empêché de mourir de faim.

Un écrivain ingénieux (1) a donné il y a quelques années une Notice sur Malfilâtre; (et si l'édition à la tête de laquelle elle se trouve ne manquai
pas, nous n'eussions point hasardé celle-ci). Il y

(1) M. Auger, de l'Académie française.

ıpporte une anecdote dont il avoue lui-même que fond est bien léger; mais, ajoute-t-il, elle contriuera, je crois, à donner une opinion favorable du œur et de l'esprit de Malfilâtre, et c'est pour moi ne forte raison de ne la point passer sous silence. ſous la rapporterons par les mêmes motifs. Nous e connaissons point les sources où elle a été uisée; mais l'écrivain dont nous parlons en garantit l'authenticité, et cela doit suffire.

Malfilâtre avait un ami qu'une maîtresse metait au désespoir, par les écarts d'une humeur ıautaine, capricieuse et coquette. Notre poète, proondément touché des peines de ce malheureux ımant, entreprend de les faire cesser, en ramenant à de meilleurs sentimens celle qui les causait. Il fallait être, comme il l'était, bien jeune et bien aveuglé par l'enthousiasme de l'amitié, pour concevoir un pareil dessein; il l'exécuta cependant, et avec assez de bonheur.

Il feignit qu'une passion semblable à celle de son ami s'était tout-à-coup emparé de son cœur. Il montra comme par indiscrétion des lettres de

l'objet supposé de sa tendresse, où le plus beau ca ractère, l'ame la plus tendre et la plus naïve était dé veloppée avec tout le charme et toute la séductio qu'il put prêter à son style. Il faisait voir ses répor ses, arrangées pour donner plus de relief encore un mérite dont il voulait allumer l'ambition dans l cœur de la coquette; enfin il mit tant d'art et d vraisemblance dans cette innocente supercherie qu'elle produisit tout l'effet qu'il avait osé s'er promettre. La maîtresse de son ami, jalouse de suffrages qu'elle voyait prodiguer à l'être charmant dont on lui avait offert la peinture, voulut se rendre digne des mêmes éloges; elle se réforma, se montra douce, modeste et sensible autant qu'elle était belle; et le don de sa main mit le comble au bonheur de son amant, comme à la gloire de celui qui avait opéré une si heureuse et si belle métamorphose.

On a lieu de regretter que l'historien de cette petite aventure n'ait pu en terminer là le récit. Mais il nous le faut poursuivre avec lui. « Il m'est douloureux de le dire, ajoute-t-il, le succès ne

it pas de longue durée : le naturel, pendant uelque temps réprimé, se releva bientôt avec ne nouvelle force.... »

Notre poète n'est pas le seul dont les honnêtes ntentions, secondées de la puissance d'un beau alent, soient restées sans effet contre la force de 'habitude et du caractère.

Malfilâtre a trop peu vécu, et laisse trop peu l'ouvrages pour que l'on puisse prononcer sur utre chose que sur son talent. A en croire ses panégyristes, il était plein de génie et d'imagination : il avait commencé des tragédies, conçu des épopées; malheureusement nous ne connaissons rien de tout cela; et le génie se prouve par ses œuvres, et non par des suppositions gratuites.

Le talent de Malfilâtre pour la poésie est incontestable. Un heureux choix d'expressions, de figures et d'images, un sentiment exquis de l'harmonie du langage et de ce qu'on appelle la phrase poétique, sont des qualités trop évidentes dans son style, pour qu'on puisse mettre en doute qu'il les tînt de la nature; mais le génie se connaît

à d'autres marques : l'invention, la combinaison simultanée de toutes les idées essentielles à un sujet, et leur ordonnance, l'exposition des secrets mouvemens du cœur humain, le jeu des passions; l'éloquence qui leur est propre ; l'art de créer des caractères, de les nuancer, de les soutenir ; celui de choisir, de rassembler certains traits épars dans la nature, pour en composer un ensemble grand, simple, intéressant et vrai, voilà ce qui dénote l'homme de génie, et ce qu'avec la meilleure volonté du monde on ne saurait trouver dans le poème de Narcisse, qui, tout charmant qu'il est, n'offre cependant rien qui soit véritablement propre à l'auteur que le style délicieux dont il a su l'embellir.

« Malfilâtre, disent ceux qui l'ont laissé mourir de faim, eût prouvé, s'il eût vécu, que rien ne lui manquait de ce qui constitue le grand poète et l'homme de génie. » Il est donc bien malheureux qu'il ait eu des amis si indifférens, ou qu'il ait ignoré l'art de s'en créer de plus actifs et de plus portés à lui être utile.

Il avait, dit-on, choisi pour sujet d'une épopée *la Conquête du nouveau Monde :* grand et vaste sujet sans doute, sous le point de vue moral et métaphysique ; mais sans prétendre donner notre intelligence pour la mesure de celle d'autrui, sans nous ériger en juge de ce qui n'a point été fait, et qui, par conséquent, ne saurait être soumis à l'examen, il nous semble que, dans un tel sujet, la partie dramatique, la plus importante comme moyen d'exécution, offre assez peu de ressources : c'est la faiblesse ignorante et naïve se débattant contre la force astucieuse et féroce. Ce n'est pas là un spectacle grand et imposant ; c'est une horreur qui indigne et qui afflige. Il n'y a pour le cœur qu'une émotion sans plaisir, parce qu'elle est sans alternative ; qu'une pitié sans intérêt, parce qu'elle est sans espoir. Encore une fois, nous ne savons pas comment Malfilâtre s'en fût tiré ; ce que nous voyons ne saurait être la mesure de ce qu'il aurait su voir.

Mais pourquoi vouloir que nous le jugions sur ce qu'il n'a pas fait ? Le poëme de *Narcisse* est

dans son genre un chef-d'œuvre, qui assure à son auteur un rang distingué sur le Parnasse français; l'imagination est assez péniblement affectée et des infortunes de ce jeune et aimable nourrisson des Muses, et de l'indifférence dont il vit ses talens accueillis par ses contemporains, sans qu'on y joigne encore le regret de penser que sa fin malheureuse et précoce l'empêcha d'accomplir des projets qui eussent ajouté à nos plaisirs et à la gloire de la patrie.

MERVILLE.

PRÉFACE

MISE AU DEVANT DE LA PREMIÈRE ÉDITION DU POÈME DE NARCISSE.

L'AUTEUR du poème de Narcisse était occupé à faire imprimer cet ouvrage, lorsqu'il a été attaqué de la maladie qui vient de nous l'enlever. Les personnes qui donnent cette édition à sa place, ont cru devoir au public et à sa mémoire d'y ajouter une pièce détachée qu'on a trouvée parmi ses papiers (1). Ces essais d'un homme né pour l'immortalité, serviront en quelque sorte à consoler de sa perte, et seront plus que suffisans pour donner une idée de toute l'étendue de son génie.

Ceux qui ne connaîtront *M. de Malfilâtre* que par ses ouvrages, seront bien éloignés encore de sentir combien il était digne d'estime et combien il est digne de regrets. Il fallait le voir de près pour être à portée

(1) Le Soleil fixe au milieu des Planètes.

de le juger; peu de gens ont eu ce bonheur. Accal toute sa vie d'infortunes, il aimait à ensevelir dans retraite ses peines et ses chagrins, et craignait to jours *qu'ils ne fussent importuns à ceux qui en auraie été les témoins.* Les amis qu'il admettait dans cet solitude, ont seuls connu sa belle ame, supérieure son génie, et ses qualités admirables, *qu'il est si ra de concilier avec les talens,* et qui sont cependant propres à les relever, et même à les perfectionner.

Ses vertus, qui auraient mérité le sort le plus heu reux, ont été la source des malheurs qui ont rempl sa vie d'amertume : simple, généreux, aussi éloign de soupçonner un défaut de droiture et de probit qu'incapable d'en manquer lui-même, il donnait aveuglément sa confiauce, se livrait à tous les conseils. rendait des services à tous ceux à qui il pouvait être de quelque utilité; et ne consultant jamais le misérable état de sa fortune, il n'écoutait que son cœur et sa bienfaisance naturelle. C'est ainsi qu'en se refusant tout à lui-même, et se tenant toujours au-dessous de la médiocrité, il a éprouvé les revers qu'entraînent ordinairement la prodigalité et la dissipation.

Ceux même qui se trouvaient les plus autorisés à désapprouver sa conduite, ne pouvaient s'empêcher

en respecter les motifs et d'admirer en lui la vertu plus pure et la plus malheureuse. Son caractère ait comparable à celui de La Fontaine : aussi créule, aussi naïf, aussi enfant que ce grand homme, il nissait comme lui le génie à la simplicité, et peut-re serait-il parvenu à la même supériorité, si les rconstances lui avaient été aussi favorables.

Et qu'on ne croie pas que *l'amitié* nous aveugle ans le témoignage que nous lui rendons. Il sera dif-cile de lire ses ouvrages sans y reconnaître son âme; ls en portent l'empreinte, et l'on sait que si le génie st parvenu quelquefois à imiter les sentimens et la ertu, jamais il n'a su contrefaire la simplicité et le iaturel, dont le secret n'est que dans les cœurs simples et naïfs. D'ailleurs, *M. de Malfilâtre* n'a pas oujours été inconnu : plusieurs hommes célèbres qui 'honoraient de leur estime, applaudiront certainement à la justice qu'on lui rend aujourd'hui.

Tel était l'homme aimable et infortuné dont le public va recueillir l'unique héritage, et qui, condamné toute sa vie à l'obscurité, ne devait obtenir qu'après sa mort, la gloire qui lui était si justement due. On ne doute pas que ce poème ne soit reçu avec applaudissement. L'ode qu'on y a jointe est déjà connue avantageu-

sement; on l'avait insérée dans l'*Élite des poési fugitives*, et c'était certainement une des meilleur de ce recueil.

Le poème de *Narcisse* doit surtout avoir un grar succès : on y reconnaît partout un naturel charman une poésie facile et harmonieuse, une touche forte légère, un art infini de se plier à tous les tons, u liaison admirable et simple dans les récits, enfin to ce qui constitue un beau poème. Nous osons dire q le sien peut être proposé comme un modèle de goû et qu'il est en ce genre peu d'ouvrages dans not langue, qu'on puisse lui comparer.

Cependant il ne le regardait que comme un ess dont il faisait peu de cas, mais dont le public juge différemment. Son intention était de travailler à u grand poème épique; il en avait déjà choisi le suj et esquissé le plan. Quel dommage qu'il ne l'ait poir exécuté! Ses amis, qui ne lui en ont entendu parl que légèrement, ne sont pas en état d'en rendr compte; ils savent seulement que c'est la découvert du nouveau monde qu'il se proposait de célébrer.

M. de Malfilâtre avait aussi l'ambition de courir l carrière du théâtre; quelques morceaux excellens ré pandus dans une tragédie qui ne porte point son nom

nt une preuve des succès qu'il pouvait s'y pro-
ettre. Ses talens prodigieux et rares n'étaient pas
:ulement un don de la nature : il les devait en partie
la lecture des anciens, dont il se nourrissait tous
s jours, et surtout à celle de Virgile, dont il avait
ıit une étude particulière. Il avait même traduit en
ers les endroits les plus intéressans de ce poète : on
e craint pas d'avancer qu'il est dans cette traduction
ouvent égal à l'original; il était peut-être le seul
omme en état de nous rendre Virgile avec toutes ses
eautés; nous souhaitons ardemment que les gens de
ettres qui ont entre les mains les différens morceaux
le sa traduction, mettent bientôt le public dans le
as de justifier notre jugement.

M. de Malfilâtre était né à Caen, d'une famille
ıonnête, en 1733; il avait fait avec distinction ses
tudes en cette ville, chez les Jésuites, et montré
pendant sa jeunesse le germe des talens qu'il a déve-
loppés dans un âge plus avancé, et qu'il aurait portés
au plus haut degré de perfection, s'il eût vécu plus
long-temps et plus heureux.

Il est mort à Paris le 6 mars 1767, après avoir
souffert avec courage les douleurs les plus longues et
les opérations les plus cruelles. Les sentimens de reli-

gion qu'il avait toujours montrés pendant le cours d sa vie, se sont réveillés avec plus de force dans se derniers momens. Prêt à lui faire le sacrifice de s vie, il aurait encore désiré lui faire celui de ses ouvrages; il avait même exigé de ses amis de ne pas le laisser paraître après lui; mais nous ne nous croyon pas obligés à remplir un engagement qu'une conscienc trop délicate lui avait fait contracter. Le poème d *Narcisse*, qui seul pourrait être accusé de renferme quelques libertés, nous a paru plutôt une leçon de bonnes mœurs qu'un ouvrage répréhensible. La volupté y est toujours représentée pure et innocente; et qu'y a-t-il de plus propre à corriger du vice que la peinture de l'amour vertueux.

MULTIS ILLE BONIS FLEBILIS OCCIDIT
NULLI FLEBILIOR QUAM MIHI.

† DE SAVINE,
ancien évêque de Viviers.

COLLET DE MESSINE.

SUJET

DU

POÈME DE NARCISSE,

TIRÉ D'OVIDE.

POEMATIS

ARGUMENTUM

EX P. OVIDII NASONIS METAMORPHOSEON LIBRO TERTIO EXCERPTUM.

Dumque ea per terras fatali lege geruntur,
Tutaque bis geniti sunt incunabula Bacchi;
Fortè Jovem memorant, diffusum nectare, curas
Seposuisse graves, vacuâque agitasse remissos
Cum Junone jocos; et : major vestrà profecto est,
Quàm quæ contingat maribus, dixisse, voluptas.
Illa negat. Placuit, quæ sit sententia docti
Quærere Tiresiæ. Venus huic erat utraque nota.
Nam duo magnorum viridi coëuntia silvâ
Corpora serpentum baculi violaverat ictu :
Deque viro factus, mirabile! femina, septem

SUJET

DU

POÈME DE NARCISSE,

TIRÉ DES MÉTAMORPHOSES D'OVIDE, TRADUITES EN VERS FRANÇAIS PAR M. DE SAINT-ANGE.

Tandis que, par la loi des destins absolus,
Tant de coups ont frappé la race de Cadmus,
Et que de cet enfant, qui deux fois a dû naître,
On cache le berceau dans un antre champêtre,
On dit que Jupiter, loin des yeux de sa cour,
Égayant ses soucis de nectar et d'amour,
Et du cou de Junon pressant le doux albâtre,
Permit un libre cours à son humeur folâtre.
Avouez-le, dit-il, la femme en ses désirs
Plus ardente que l'homme, a de plus grands plaisirs.
Junon, de le nier : sur ce joyeux chapitre,
Par eux Tirésias est nommé pour arbitre;
Lui seul il connaissait l'une et l'autre Vénus.
Un jour que deux serpens, d'un doux instinct émus,

Egerat autumnos. Octavo rursùs eosdem
Vidit; et : est vestræ si tanta potentia plagæ,
Dixit, ut auctoris sortem in contraria mutet,
Nunc quoque vos feriam · percussis anguibus îsdem,
Forma prior rediit, genitivaque rursùs imago.
Arbiter hic igitur sumtus de lite jocosâ,
Dicta Jovis firmat : graviùs Saturnia justo,
Nec pro materiâ, fertur doluisse : suique
Judicis æternâ damnavit lumina nocte.
At pater omnipotens, neque enim licet irrita cuiquam
Facta dei fecisse deo, pro lumine ademto
Scire futura dedit, pœnamque levavit honore.
Ille per Aonias, famâ celeberrimus, urbes
Irreprehensa dabat populo responsa petenti.
Prima fide vocisque ratæ tentamina sumsit
Cærula Lyriope : quam quondam flumine curvo
Implicuit, clausæque suis Cephysos in undis
Vim tulit : enixa est utero pulcherrima pleno
Infantem, Nymphis jam nunc qui posset amari;

S'unissaient par les nœuds d'une amoureuse flamme,
Il les voit, il les frappe, et soudain devient femme.
Sept ans sont écoulés : le huitième printemps
A ses regards encore offre ses deux serpens.
Si tels sont vos destins, dit-il, que d'aventure
Nul ne peut vous frapper sans changer de nature,
Osons le voir encore. Il l'essaie, et soudain
Reprend son premier sexe et son premier destin.
Choisi donc pour juger cet amoureux mystère,
A l'avis de Junon son avis fut contraire.
La déesse piquée, et prompte à se venger,
S'offensant gravement sur un sujet léger,
A ne plus voir le jour a condamné son juge.
Aveugle désormais, où sera son refuge?
Ce qu'un dieu fait, un dieu ne saurait le changer.
Du jour qu'il ne voit plus, pour le dédommager,
Le dieu veut qu'à ses yeux l'avenir se découvre,
Et le console ainsi de la nuit qui les couvre.

O Thèbes! ce devin renommé dans tes murs,
Chaque jour consulté, rend des oracles sûrs.
Sur le bruit de son nom, la blonde Lyriope,
Veut de son fils chéri connaître l'horoscope.
C'est elle dont jadis le Céphyse amoureux,
Embarrassant les pas dans ses flots tortueux,

Narcissumque vocat. De quo consultus, an esset
Tempora maturæ visurus longa senectæ,
Fatidicus vates : si se non noverit, inquit.
Vana diu visa est vox auguris : exitus illam,
Resque probat, letique genus, novitasque furoris.
Jamque ter ad quinos unum Cephysius annum
Addiderat : poteratque puer, juvenisque videri.
Multi illum juvenes, multæ cupiere puellæ :
Sed fuit in tenerâ tam dira superbia formâ,
Nulli illum juvenes, nullæ tetigere puellæ :
Aspicit hunc, trepidos agitantem in retia cervos,
Vocalis Nymphe; quæ nec reticere loquenti,
Nec prior ipsa loqui didicit, resonabilis Echo.
Corpus adhuc Echo, non vox erat et tamen usum
Garrula non alium, quàm nunc habet, oris habebat;
Reddere de multis ut verba novissima posset.
Fecerat hoc Juno : quia, quum deprendere posset
Sub Jove sæpè suo Nymphas in monte jacentes,
Illa deam longo prudens sermone tenebat,

Sur un lit de roseaux soumit l'orgueil rebelle.
Mère bientôt après, cette nymphe si belle
Eut un plus bel enfant : à peine il vit le jour,
Narcisse sembla né pour inspirer l'amour.
Lyriope, au devin, crédule par tendresse,
Demande si son fils atteindra la vieillesse.
Il l'atteindra, dit-il, s'il ne se connaît pas.
Cet oracle long-temps parut vain; mais, hélas!
Et ta mort, ô Narcisse! et ton fatal délire,
Ont trop bien expliqué ce qu'il sut te prédire.
Chaque jour sa beauté croissait avec ses ans,
Et trois fois cinq étés, suivis de deux printemps,
Avaient développé la fleur de sa jeunesse.
Des nymphes à l'envi disputaient sa tendresse.
Mais si ces traits si doux avaient tant de beauté,
Son cœur farouche avait encor plus de fierté.
La nymphe qui jamais ne parle la première,
Et répète toujours la parole dernière,
Écho voit le chasseur errer au fond des bois.
La nymphe était alors plus qu'une simple voix.
Dans l'âge de l'amour, elle avait un cœur tendre :
Mais dès lors condamnée à ne pouvoir que rendre
Les sons des derniers mots qu'elle avait entendus,
Ses paroles n'étaient que des sons répondus.

Dum fugerent Nymphæ. Postquàm Saturnia sensit :
Hujus, ait, linguæ, quâ sum delusa, potestas
Parva tibi dabitur, vocisque brevissimus usus.
Reque minas firmat : tamen hæc in fine loquendi
Ingeminat voces, auditaque verba reportat.
Ergo ubi Narcissum, per devia lustra vagantem,
Vidit, et incaluit : sequitur vestigia furtìm.
Quoque magis sequitur, flammâ propiore calescit.
Non aliter, quàm quum summis circumlita tædis
Admotam rapiunt vivacia fulfura flammam.
O! quoties voluit blandis accedere dictis,
Et molles adhibere preces! Natura repugnat,
Nec sinit incipiat ; sed, quod sinit, illa parata est
Exspectare sonos, ad quos sua verba remittat.
Fortè puer, comitum seductus ab agmine fido,
Dixerat : Ecquis adest? et : Adest, responderat Ech
Hic stupet ; utque aciem partes divisit in omnes,
Voce, veni, clamat magnâ : vocat illa vocantem.
Respicit ; et nullo rursùs veniente : Quid, inquit,

insi le veut Junon : Junon souvent sans elle
ût surpris dans les bois son époux infidèle.
cho, par ses discours habile à la tromper,
Ménageait aux amans le temps de s'échapper,
a déesse le sut. Va, pour prix de tes ruses,
'u parleras si peu, que jamais tu n'abuses.
'effet suit la menace. Echo, depuis ce jour,
Ne peut plus qu'écouter, répondre, et tour à tour
Rendre des derniers mots la redite frivole,
Qui répète le son et double la parole.
Quand elle eut vu Narcisse, Echo de ses attraits
S'étonne, et pas à pas le suit dans les forêts :
Elle approche, elle cède au penchant de son âme;
Et plus elle s'approche, et plus elle s'enflamme.
Tel, voisin de la flamme, un soufre préparé
L'attire en même temps qu'il en est attiré.
Combien elle eût voulu lui parler la première,
Joindre au plus tendre aveu la plus tendre prière!
Mais, contraire à ses vœux, son destin le défend.
Ce qu'il permet au moins, elle écoute, elle attend,
Toute prête, s'il parle, à reparler ensuite.
Narcisse dans les bois se perd loin de sa suite.
Il s'arrête, il s'écrie : amis, qui vient à moi?
A peine achève-t-il, Echo répète : *moi*.

Me fugis? et totidem, quot dixit, verba recepit.
Perstat; et alternæ deceptus imagine vocis;
Huc coëamus, ait; nullique libentiùs unquam
Responsura sono : Coëamus, retulit Echo;
Et verbis favet ipsa suis; egressaque silvis
Ibat, ut injiceret sperato brachia collo.
Ille fugit; fugiensque : Manus complexibus aufer,
Ante, ait, emoriar, quàm sit tibi copia nostri.
Retulit illa nihil, nisi : Sit tibi copia nostri.
Spreta latet silvis, pudibundaque frondibus ora
Protegit; et solis ex illo vivit in antris.
Sed tamen hæret amor, crescitque dolore repulsæ.
Attenuant vigiles corpus miserabile curæ;
Adducitque cutem macies; et in aera succus
Corporis omnis abit : vox tantùm atque ossa supersun
Vox manet : ossa ferunt lapidis traxisse figuram.
Inde latet silvis, nulloque in monte videtur :
Omnibus auditur : sonus est, qui vivit in illâ.
Sic hanc, sic alias, undis aut montibus ortas,

ıis où donc te trouver? viens, je t'attends, approche.
ındis qu'il cherche au loin, il entend dire : *proche.*
ɔurquoi donc te cacher, si tu sais où je suis?
ıt-ce que tu me fuis? On répond : *tu me fuis.*
ırpris d'être appelé lorsque lui seul appelle :
ɔignons-nous, reprend-il : *joignons-nous,* redit-elle.
ces mots, du taillis ardente à s'élancer,
lle avance les bras tendus pour l'embrasser.
arcisse la repousse, et s'éloigne lui-même.
uis, si jamais je t'aime.... Echo redit : *je t'aime.*
a nymphe au fond des bois, la rougeur sur le front,
'enfonce, et va cacher sa honte et son affront.
lle habite le creux des antres solitaires.
à, son amour s'aigrit de ses peines amères :
on cœur est consumé par ses chagrins secrets.
'ne affreuse maigreur dessèche ses attraits ;
'out son corps dépérit, tout son sang s'évapore.
Ce qu'elle fut n'est plus, et sa voix vit encore.
En pierre les destins transformèrent ses os :
Son âme dans les bois erre encor sans repos.
Sa voix répond encore à la voix qui l'appelle,
Mais ce n'est plus qu'un son qui vit encore en elle.
Comme elle, de Narcisse essuyant les dédains,
Mille nymphes des eaux, des bois et des jardins,

Luserat hic Nymphas : sic cœtus ante viriles.
Inde manus aliquis despectus ad æthera tollens :
Sic amet iste, licet, sic non potiatur amato,
Dixerat : assensit precibus Rhamnusia justis.
Fons erat illimis, nitidis argenteus undis,
Quem neque pastores, neque pastæ monte capellæ
Contigerant, aliudve pecus : quem nulla volucris,
Nec fera turbârat, nec lapsus ab arbore ramus.
Gramen erat circa, quod proximus humor alebat;
Silvaque, sole lacum passura tepescere nullo.
Hìc puer, et studio venandi lassus et æstu,
Procubuit, faciemque loci, fontemque secutus.
Dumque sitim sedare cupit, sitis altera crevit :
Dumque bibit, visæ correptus imagine formæ,
Rem sine corpore amat:corpus putat esse,quod umbra e
Adstupet ipse sibi, vultuque immotus eodem
Hæret, ut è Pario formatum marmore signum.
Spectat humi positus geminum, sua lumina, sidus,
Et dignos Baccho, dignos et Apolline crines,

e l'aimer sans retour connurent le supplice.
ais une enfin des dieux implora la justice :
iel ! fais qu'il aime un jour sans être aimé jamais !
lle dit : Rhamnusie exauça ses souhaits.
Dans un vallon serpente une source argentée,
connue aux troupeaux, des bergers respectée,
'écorce des vieux troncs, la plume des oiseaux
amais n'ont altéré le miroir de ses eaux ;
t sur ses bords fleuris, plantés d'arbres sans nombre,
on cours nourrit les fleurs, et la verdure et l'ombre.
arcisse fatigué vint en ce beau séjour
hercher le frais de l'ombre et fuir les feux du jour ;
Mais en voulant calmer la soif qui le dévore,
l sent naître une soif plus dévorante encore.
Son visage dans l'onde à ses yeux répété,
Le rend lui-même épris de sa propre beauté.
Narcisse prête un corps à l'image qu'il aime,
Sans voir que cette image est l'ombre de lui-même ;
Et tel qu'une statue, immobile et penché,
Sur ses propres regards son regard attaché,
Contemple dans l'azur mouvant sous sa paupière,
De deux astres vivans la touchante lumière,
Ses cheveux dignes d'être enviés par Phébus,
Et de la puberté les charmes ingénus,

Impubesque genas, et eburnea colla, decusque
Oris, et in niveo mixtum candore ruborem;
Cunctaque miratur, quibus est mirabilis ipse:
Se cupit imprudens; et, qui probat, ille probatur.
Dumque petit, petitur: pariterque incendit, et arde
Irrita fallaci quoties dedit oscula fonti!
In medias quoties, visum captantia collum,
Brachia mersit aquas, nec se deprendit in illis!
Quid videat, nescit, sed, quod videt, uritur illo;
Atque oculos idem, qui decipit, incitat error.
Credule, quid frustrà simulacra fugacia captas?
Quod petis est nusquam: quod amas, avertere perdes.
Ista repercussæ, quam cernis, imaginis umbra est.
Nil habet ista sui: tecumque venitque manetque:
Tecum discedat, si tu discedere possis.
Non illum Cereris, non illum cura quietis
Abstrahere indè potest: sed opacâ fusus in herbâ,
Spectat inexpleto mendacem lumine formam,
Perque oculos perit ipse suos; paulùmque levatus,

albâtre de son cou, son teint où se marie
e la rose et du lys la nuance fleurie.
arcisse en même temps admire, est admiré;
arcisse en même temps désire, est désiré.
ombien de fois veut-il, sous cette onde trompeuse,
mprimer sur sa bouche une bouche amoureuse!
ombien de fois ses bras vers son ombre élancés
se plongent dans les flots vainement embrassés!
l ne sait ce qu'il voit; mais ce qu'il voit l'enflâme;
Et l'erreur de ses yeux a passé dans son âme.
Insensé! quel fantôme ici te fait la loi?
Tu veux ce qui n'est point, ce qui n'a rien de soi:
L'image que tu vois n'est que ton ombre vaine;
Elle fuit si tu fuis; ton retour la ramène,
Prête à se retirer avec toi de ces lieux
Si tu peux toutefois en retirer tes yeux.
Rien ne peut l'arracher à cette onde funeste:
Il dépérit, il meurt; et cependant il reste.
Etendu sur la mousse, il contemple ses traits,
Les yeux pleins du poison qu'il savoure à longs traits
Il soulève sa tête, et d'une voix éteinte
Aux forêts d'alentour il adresse sa plainte.
Bois antiques, dit-il, asiles ténébreux,
Parlez, fut-il jamais amant plus malheureux?

Ad circumstantes tendens sua brachia silvas :
Ecquis, ïo silvæ, crudeliùs, inquit, amavit?
Scitis enim, et multis latebra opportuna fuistis.
Ecquem, quum vestræ tot agantur secula vitæ,
Qui sic tabuerit, longo meministis in ævo?
Et placet, et video : sed quod videoque, placetque
Non tamen invenio : tantus tenet error amantem!
Qu que magis doleam; nec nos mare separat ingens,
Nec via, nec montes, nec clausis mœnia portis :
Exiguâ prohibemur aquâ : cupit ipse teneri.
Nam quoties liquidis porreximus óscula lymphis,
Hic toties ad me resupino nititur ore.
Posse putes tangi : minimum est, quod amantibus obstat
Quisquis es; huc exi : quid me, puer unice, fallis?
Quòve petitus abis? certè nec forma, nec ætas
Est mea, quam fugias; et amârunt me quoque Nymphæ.
Spem mihi nescio quam vultu promittis amico;
Quumque ego porrexi tibi brachia, porrigis ultrò;
Quum risi, arrides : lacrymas quoque sæpè notavi,

Des soupirs des bergers secrets dépositaires,
Oui, j'en prends à témoin vos ombres solitaires :
Des siècles sans vieillir vous avez vu le cours ;
Avez-vous jamais vu de si cruels amours ?
Je vois ce qui me plaît ; mais, hélas ! trop à plaindre,
Je l'aime, je le vois, et je ne puis l'atteindre.
Ce qui met un obstacle à mes désirs trompés,
Ce ne sont ni des mers, ni des monts escarpés,
Ni les verroux d'airain d'une porte barbare :
Etrange destinée ! un peu d'eau nous sépare.
Que dis-je ? à mon amour loin de se refuser,
Sur l'onde chaque fois que j'imprime un baiser,
Chaque fois de la mienne il approche sa bouche.
Combien s'en faut-il peu qu'enfin je ne le touche !
Que peu de chose nuit au bonheur des amans !
O toi ! qui que tu sois, n'abuse plus mes sens !
Parais, sors de cette onde ingrate et mensongère.
Ma figure, mon âge ont-ils pu te déplaire ?
Des nymphes ont aimé l'objet de tes dédains.
Mais tu ne me hais pas : vainement je me plains.
Tu t'avances vers moi du fond de ta demeure ;
Tu me ris si je ris, tu pleures si je pleure.
Quand je te tends les bras, tu me les tends aussi ;
Et si j'en juge bien, quand je te parle ici,

Me lacrymante, tuas : nutu quoque signa remittis;
Et quantùm motu formosi suspicor oris,
Verba refers, aures non pervenientia nostras.
In te ego sum, sensi : nec me mea fallit imago.
Uror amore mei : flammas moveoque feroque.
Quid faciam? roger, anne rogem? quid deinde rogabo?
Quod cupio mecum est : inopem me copia fecit.
O! utinam nostro secedere corpore possem!
Votum in amante novum: vellem, quod amamus, abesset.
Jamque dolor vires adimit : nec tempora vitæ
Longa meæ superant, primoque extinguor in ævo.
Nec mihi mors gravis est, posituro morte dolores.
Hic, qui diligitur, vellem diuturnior esset;
Nunc duo concordes animâ moriemur in unâ.
Dixit, et ad faciem rediit malè sanus eamdem;
Et lacrymis turbavit aquas : obscuraque moto
Reddita forma lacu est. Quam quum vidisset abire:
Quò fugis? ô! remane; nec me, crudelis, amantem
Desere, clamavit; liceat, quod tangere non est,

voir les mouvemens de ta bouche vermeille,
ı me réponds des mots perdus pour mon oreille.
ù vais-je m'égarer? ah! trop tard je le voi,
suis, je suis celui que je retrouve en toi.
suis pour mon supplice amoureux de moi-même.
uel doit être le vœu de mon délire extrême?
ui suis-je? que ferai-je? et que dois-je espérer?
i j'implore, est-ce moi que je dois implorer?
)ue demander? je suis le bien que je demande:
'auvre de trop avoir, ma richesse est trop grande.
)ure fatalité qui me tient sous sa loi!
) ciel! si je pouvais me détacher de moi!
Quel vœu pour un amant! ô puissance suprême!
Que ne puis-je de moi séparer ce que j'aime!
La douleur a séché la fleur de mes beaux ans:
Adieu, beaux jours! adieu, je meurs dans mon printemps;
Mon mal est sans remède, et la mort m'en délivre.
Celui que je chéris ne peut-il me survivre?
Mais il vit en moi seul, et je le fais mourir.
Il dit, et dans l'erreur qu'il se plaît à nourrir,
Il revient à l'objet que l'onde lui retrace:
Il pleure, l'eau se trouble, et l'image s'efface.
Où fuis-tu, dit Narcisse? ah! demeure un moment;
Demeure, prends pitié d'un malheureux amant.

Aspicere, et misero præbere alimenta furori.
Dumque dolet, summâ vestem deduxit ab orâ,
Nudaque marmoreis percussit pectora palmis.
Pectora traxerunt tenuem percussa ruborem.
Non aliter quàm poma solent, quæ candida parte,
Parte rubent : aut ut variis solet uva racemis
Ducere purpureum, nondum matura, colorem.
Quæ simul aspexit liquefactâ rursùs in undâ,
Non tulit ulteriùs ; sed, ut intabescere flavæ
Igne levi ceræ, matutinæve pruinæ
Sole tepente solent, sic attenuatus amore
Liquitur ; et cæco paulatim carpitur igni.
Et neque jam color est mixto candore rubori ;
Nec vigor, et vires, et quæ modo visa placebant,
Nec corpus remanet, quondam quod amaverat Echo
Quæ tamen ut vidit, quamvis irata memorque,
Indoluit : quotiesque puer miserabilis, Eheu !
Dixerat ; hæc resonis iterabat vocibus : Eheu !
Quumque suos manibus percusserat ille lacertos,

élas ! de t'embrasser si je n'ai pas la joie,
u moins, cruel, du moins permets que je te voie.
. ces mots de sa robe il déchire les plis,
t de son sein qu'il frappe il empourpre les lys.
elle aux feux du soleil, à demi-colorée,
ougit en mûrissant la grappe diaprée :
el encor de l'api le tissu délicat
l'émail le plus blanc mélange l'incarnat.
ussitôt que dans l'onde il eut vu son ouvrage,
l n'en put soutenir la douloureuse image.
omme se fond la cire à l'aspect d'un brasier,
u comme aux premiers feux d'un soleil printannier,
'exhale des frimas la vapeur matinale,
e fol amant qui meurt d'une fièvre fatale,
Brûlé d'un feu secret, se consume et s'éteint.
Il a vu se faner les roses de son teint :
Il perd sa force, il perd sa beauté trop aimée,
Sa beauté dont Écho fut jadis si charmée.
Témoin de sa douleur, la nymphe en eut pitié ;
Et malgré son refus, qui n'est pas oublié,
Répétant chaque fois sa plainte entrecoupée,
Chaque fois qu'il se frappe elle en gémit frappée.
Vers son image encore il tourne un œil mourant.
En vain je t'ai chéri, dit-il en soupirant;

Hæc quoque reddebat sonitum plangoris eumdem.
Ultima vox solitam fuit hæc spectantis in undam,
Heu ! frustrà dilecte puer ! totidemque remisit
Verba lacus : dictoque Vale : Vale inquit et Echo.
Ille caput viridi fessum submisit in herbâ :
Lumina nox claudit, domini mirantia formam.
Tum quoque se, postquàm est infernâ sede receptus
In Stygiâ spectabat aquâ. Planxere sorores
Naïades, et sectos fratri posuere capillos.
Planxere et Dryades : plangentibus adsonat Echo.
Jamque rogum, quassasque faces, feretrumque paraban
Nusquam corpus erat : croceum pro corpore florem
Inveniunt, foliis medium cingentibus albis.

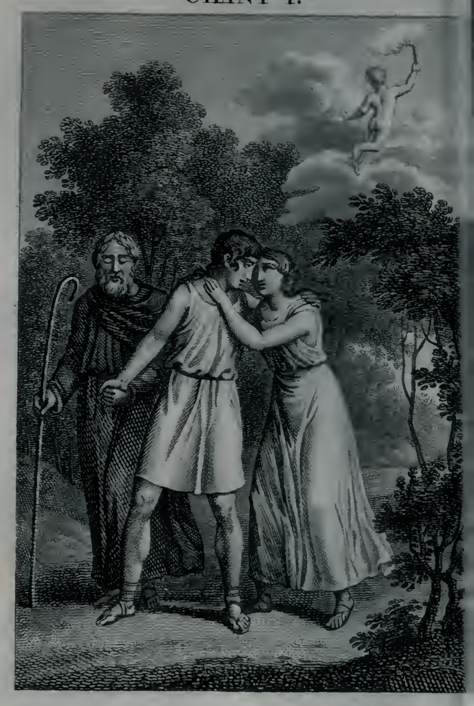
n vain je t'ai chéri, répète son amante.
'herbe molle a reçu sa tête languissante.
dieu, dit-il. Écho lui rendit ses adieux.
succombe, et la mort a fermé ses beaux yeux.
a passion le suit sur le sombre rivage,
t dans le Styx encore il cherche son image.
ur ses restes chéris les Naiades, ses sœurs,
)éposent leurs cheveux arrosés de leurs pleurs.
omme elles dans les bois les Dryades gémirent,
t par la voix d'Écho les antres le plaignirent.
)n prépare un bûcher, des urnes, des flambeaux;
)n ne voit plus Narcisse : on cherche, et près des eaux
On trouve une fleur d'or à la tige inclinée,
Et de feuilles d'albâtre en cercle couronnée.

NARCISSE

OU

L'ILE DE VÉNUS.

CHANT I.ER



NARCISSE

OU

L'ILE DE VÉNUS.

CHANT PREMIER.

Pourquoi faut-il qu'au lieu de ces délices
Qu'on nous promet dans l'empire amoureux,
Nous y trouvions, près des ris et des jeux,
Les faux soupçons suivis des injustices,
La jalousie et ses tourmens honteux,
Les vains sermens, le dégoût, les caprices,
Et que l'Amour soit un dieu dangereux?

Que dis-je? hélas! c'est le meilleur des dieux;
Il nous aimait, et par ses soins propices
Il ne voulait que prévenir nos vœux.
N'en doutez point, le bonheur suit ses feux;

Le siècle d'or coula sous ses auspices,
Le siècle d'or ne vit que des heureux;
Après ce temps, fait pour nos bons aïeux,
Bientôt l'Amour, exilé par nos vices,
Les yeux en pleurs, s'envola dans les cieux.

Mais prêt à fuir au séjour du tonnerre,
Dans ses adieux il a maudit la terre :
Il a, chez nous, laissé pour successeurs,
L'ambition qui cherche les honneurs,
Fait les époux, les unit sans tendresse,
Et l'intérêt qui trafique des cœurs,
Et la débauche hideuse en son ivresse (1),
Monstre impudent qui foule aux pieds les mœurs.

Et l'on se plaint, en suivant de tels guides,
Que les plaisirs s'échappent de nos mains!
Vous n'aimez point, trop aveugles humains :
Le sentiment fait les plaisirs solides.
Vous n'aimez point : vos conducteurs perfides
Du vrai bonheur ignorent les chemins.
Pleurez, ingrats, gémissez dans vos chaînes,
Mais à l'Amour n'imputez point vos peines.
Depuis qu'aux cieux l'Amour est retenu,

De son beau nom vous abusez encore;
Et parmi vous, le maître que j'adore
Est blasphémé sans vous être connu.
On voit à peine, en ce séjour funeste,
Quelques amans blessés d'un trait doré,
Dont les cœurs purs sachent du feu sacré
Entretenir la semence céleste.

Cypris, un jour, l'indulgente Cypris,
Voulant enfin nous ramener son fils,
Lui prépara, chez un peuple fidèle,
Un nouveau temple, unique en l'univers,
Inaccessible aux regards des pervers.
Le dieu des eaux, prié par l'immortelle,
De son trident frappa le fond des mers,
Et, sous ses mains, vit une île nouvelle
Naître, à l'instant, au sein des flots amers.

Vénus, dit-on, par son pouvoir suprême,
Dans ce désert transporta mille essaims
D'adolescens qu'elle avait elle-même,
Dès le berceau, nourris pour ses desseins.
Garçons y mit, qui sortent de l'enfance,
Lestes, brillans, enjoués, faits au tour,

Et dans un âge, où croissant chaque jour
En force, en grâce, ils donnent l'espérance
D'être bientôt les prêtres de l'Amour.
Filles y mit, dont le printemps commence,
Fraîches beautés, à l'air piquant et doux,
Au minois fin, à l'œil plein d'innocence,
Déjà portant d'inévitables coups;
Dont le port noble, élégant, plein d'aisance,
La taille libre, et les jeunes trésors
S'arrondissant, saillans sur un beau corps,
Du temps d'aimer annoncent la naissance;
Dont le cœur vif, encor dans l'ignorance,
Novice encore, mais fait pour le désir,
Va, tendre Amour, ému par ta présence,
S'ouvrir bientôt à l'instinct du plaisir,
Comme la rose au souffle du zéphir.

A son autel, cette heureuse jeunesse
Va tous les jours adorer la déesse,
Et, tous les jours, la déesse pour eux
Quitte le ciel, et vient dans ces beaux lieux :
Lieux enchantés! Que ne puis-je moi-même
Y vivre en paix auprès de ce que j'aime!

Là, les étés n'embrasent point les airs;

On n'y craint point la rigueur des hivers;
Mais on y voit, assise sur un trône
Flore et Cérès à côté de Pomone.
Par leurs bienfaits, d'elle-même, en tout temps,
L'île féconde à la fois se couronne
D'épis dorés, des fruits mûrs de l'automne,
Et de l'émail dont brille le printemps.

Dons précieux, que la terre fait naître
Pour enrichir ses jeunes habitans,
Vous suffisez pour les rendre contens!
Ils sont heureux! pourraient-ils ne pas l'être?
A leurs besoins ils bornent leurs désirs,
Mais sans chercher, au gré des vains caprices,
A se créer mille besoins factices:
Des vrais besoins naissent les vrais plaisirs.

Occupé seul du soin de leur bel âge,
Tu les conduis, ô vénérable sage,
De qui le nom, fameux dans l'univers,
Fera bientôt l'ornement de ces vers!
Tirésias, aveugle octogénaire (2),
Toi, seul vieillard qu'on admit dans ces lieux,
De toute l'île et l'oracle et le père;

Toi, dont l'esprit peut sonder le mystère
De l'avenir, caché souvent aux dieux;
Homme divin! c'est toi qui les éclaires,
Qui les instruis dans les arts nécessaires,
Ou qui plutôt, suivant de près leurs pas,
Vois, d'elle-même, agir leur industrie,
Sans le presser, cultives leur génie,
Soutiens sa marche, et ne la forces pas.

Tu sais encore, aidé par l'harmonie,
Polir l'esprit, et sans autres leçons,
Former le cœur de tes chers nourrissons.
Autour de toi, dans la verte prairie,
Vient se ranger leur troupe réunie,
Lorsque tu joins la douceur de tes chants
Aux airs du luth, aux sons de la guitare,
Lorsque tu peins, dans tes accords touchans,
Soit un lointain, où l'œil charmé s'égare
Sur le mélange agréable et bizarre
Des monts, des rocs suspendus et penchans,
Soit les couleurs dont le matin se pare,
Ce qu'ont enfin d'attrayant ou de rare
Les bois, les eaux, les vergers et les champs.
Mais si ta voix, plus brillante et plus forte,

Chante Uranie et ces déserts semés
D'étoiles d'or et d'astres enflammés;
Si, toute entière à l'ardeur qui l'emporte,
Plus haut encor, par-delà tous les cieux,
D'un vol hardi, ta muse se transporte,
Pour contempler la majesté des dieux,
Alors, au bruit de tes accens rapides,
On quitte tout; de tout autre plaisir,
Pour t'écouter, on perd le souvenir;
Et le pêcheur, sur ses rives humides,
Et le chasseur, au fond de ses forêts,
Près de surprendre ou les poissons avides,
Ou les chevreuils et les biches timides,
Frappés d'abord, enchantés et distraits,
Laissent tomber le filet ou les traits :
Chacun accourt, chacun sent que son âme
Perce avec toi les palais éternels,
Et va se perdre au sein des immortels :
Leur cœur ému pour la vertu s'enflamme
Et s'affermit dans l'amour du devoir :
Tant l'harmonie a sur nous de pouvoir!

Tu vois ainsi, pures et fortunées,
D'un cours égal s'écouler leurs journées;

Et chaque soir, quand l'astre de Vénus
Fait luire au ciel sa paisible lumière,
Ils vont chercher une ombre hospitalière
Sous les ormeaux, sous les palmiers touff
Ou reposer dans des grottes tranquilles,
Sur le duvet de la mousse et des fleurs,
Lits sans apprêts, véritables asiles
Du doux sommeil et des songes flatteurs.

O peuple enfant, ô fils de la nature!
Simples comme elle, unis par ses liens,
Pour qui son sein, comme une source pur
Toujours ouvert, s'épanche sans mesure,
Jouissez tous, sans diviser ses biens.
O mes héros! cœurs faits pour la droiture
Faits pour l'amour, la sagesse et la paix!
O vous, de qui n'approchèrent jamais
L'opinion, l'erreur, ni l'imposture,
Ni le désir de l'or ou des grandeurs,
Auteurs premiers du crime et des malheu
Conservez bien le sort que vous assure
Votre innocence; et plaise aux dieux qu'

Il eût duré, sans un vice, un fléau

Dont les progrès devinrent plus funestes
Que ne le sont tous les fléaux célestes,
Sans l'amour-propre enfin, monstre nouveau,
Né dans cette île, et né pour sa ruine,
Qui, de l'Amour et rival et bourreau,
Au fond des cœurs le cherche et l'assassine.
A vous tracer sa fatale origine,
Faut-il, hélas! employer mon pinceau?

C'est par vous seul, infortuné Narcisse (3),
Que cette terre, inaccessible au vice,
Connut enfin le mal contagieux
Qui fit partout des ravages horribles,
Et corrompit, dans ces âmes sensibles,
De leurs vertus les germes précieux.
Vous, dont Vénus enrichit la jeunesse
De tous les dons qui captivent les cœurs,
Vous, le plus beau de ceux que sa tendresse
Avait choisis pour ses adorateurs,
Amant d'Echo, si long-temps chéri d'elle,
Quel dieu vous fit oublier cette belle,
Pour n'aimer plus que vos traits enchanteurs?
Ce fut Junon. La déesse cruelle
Vous envoya cette fureur nouvelle,

Qui, pour vous-même, alluma votre amour.
Par vous Junon transmit, en un seul jour,
A vos amis votre aveugle délire,
Et de Vénus anéantit l'empire,
En desséchant, dans tous ses citoyens,
Le sentiment qui formait leurs liens.

Mais de nos yeux éloignons-les encore,
Ces maux affreux par ma muse annoncés :
Arrêtons-nous, pour voir au moins éclore
Ces jours si beaux, et sitôt éclipsés.

Vénus voulut, avant l'âge où l'on aime,
Voir ses sujets, voir ces couples charmans,
Couples futurs, déjà s'unir d'eux-mêmes
Par le rapport des goûts, des sentimens.
Elle voulut que ces enfans aimables,
Pour rendre un jour leurs chaînes plus durables,
Fussent amis avant que d'être amans;
Qu'en attendant les amoureuses flammes,
D'avance un sexe à l'autre fût lié;
Qu'enfin l'amour, près d'entrer dans leurs âmes,
En arrivant y trouvât l'amitié.
Car l'amitié, la confiance intime,

Nourrit l'amour, le soutient, le ranime,
Et rend ses feux plus touchans de moitié.
De leurs concours, de leur souffle unanime
Naît ce plaisir, pur, délicat, sublime,
Plaisir cherché par mes vœux superflus,
Plaisir moqué des mortels corrompus.
Mais quoi ! l'amour n'est point connu du crime,
Puisque l'amour sans l'amitié n'est plus,
Que l'amitié se fonde sur l'estime,
Et que l'estime est fille des vertus.

Or, des vertus la Nature est la mère :
Consultez-vous, et soyez mes témoins,
O mes lecteurs ! ou consultez du moins
Ces cœurs bien faits, où la vertu sincère
Ne fut jamais une plante étrangère,
Et, pour fleurir, ne demande aucuns soins.
Aussi le dieu qu'à Paphos on révère,
Choisit leur île, en fit son sanctuaire :
Ce dieu charmant, de la terre exilé,
Par la vertu chez eux fut rappelé.
Il attendit, pour s'y rendre auprès d'elle,
L'âge marqué, le vrai temps des amours,
Qu'il faut attendre, et qu'on prévient toujours.

Cet âge arrive, et la race mortelle
Revoit enfin le père des beaux jours,
Après l'horreur d'une absence cruelle.
Il vient, il rit, il fait dans tous les cœurs
De son flambeau jaillir une étincelle;
Et tous les cœurs, d'une flamme nouvelle,
En même temps, éprouvent les ardeurs.

Tout change alors, alors tous les yeux s'ouvrent
Non sans rougeur, les deux sexes découvrent
Que l'amitié, qui les unit long-temps,
S'est transformée en d'autres sentimens.
Auprès d'Écho, l'heureux fils du Céphise
Sent des désirs qu'il n'avait pas connus.
La belle Écho, d'elle-même surprise,
Sent près de lui tous les feux de Vénus.
Le soir approche, et chaque amant s'apprête
A demander, par ses brûlans soupirs,
Le doux tribut que lui doit sa conquête;
Mais pour Narcisse il n'est point de plaisirs.
Avec douleur, Tirésias lui-même,
Qu'ont trop instruit des oracles secrets,
En l'éloignant des yeux de ce qu'il aime,
N'a consulté que leurs vrais intérêts.

Mais le jour fuit : sous le toit solitaire
De cent berceaux, sous le simple lambris
Des myrtes verts et des rosiers fleuris,
Entrelacés par la main du mystère,
L'Amour conduit les enfans de Cypris.
Dans ce bercail, le pasteur de Cythère
Veut rassembler ses troupeaux favoris;
En les comptant, son cœur se désespère :
Il lui manquait ses deux agneaux chéris.
Du reste, au moins, le bonheur le console,
Il s'en occupe, il est par tout, il vole
Sur eux, près d'eux, parle aux vents, aux ruisseaux,
Il adoucit le murmure des eaux,
Il tient captifs les fils légers d'Éole,
Hors le Zéphire, habitant des roseaux;
Il règne en dieu sur les airs qu'il épure,
Des prés, des bois ranime la verdure;
Des astres même, en silence roulans,
Il rend plus vifs les feux étincelans.
Amans heureux ! dans la nature entière,
Tout vous invite aux tendres voluptés :
Les yeux sur vous, la nocturne courrière,
D'un pas plus lent, marche dans sa carrière,
Et pénétrant de ses traits argentés

La profondeur des bosquets enchantés,
N'y répand trop, ni trop peu de lumière.
Ce faible jour, le frais délicieux,
Le doux parfum, le calme des bocages,
Les sons plaintifs, les chants mélodieux
Du rossignol, caché sous les feuillages,
Tout, jusqu'à l'air qu'on respire en ces lieux,
Jette dans l'âme un trouble plein de charmes,
Tout attendrit, tout flatte, et de ses yeux,
Avec plaisir, on sent couler des larmes.

O belle nuit! nuit préférable au jour!
Première nuit à l'amour consacrée!
En sa faveur, prolonge ta durée,
Et du soleil retarde le retour.

Et toi, Vénus, qui présides sans cesse
A tous les pas de tes chastes enfans,
Qui les unis, sans témoins, sans promesse,
(Précautions dont ces heureux amans
N'ont pas besoin pour demeurer constans),
Tendre Vénus, lorsque, sous tes auspices,
De tes plaisirs ils cueillent les prémices,
Descends, allume, et rallume leurs feux,

Et dans leurs sens, invisible auprès d'eux,
Verse les flots de tes pures délices.

Applaudis-toi, grande divinité,
Applaudis-toi, contemple ton ouvrage :
D'un œil serein vois la félicité
De tant de cœurs qui te rendent hommage :
Vois cette scène, et ces groupes épars.
Quel lieu jamais offrit à tes regards
De ton pouvoir un plus beau témoignage,
Et du bonheur une plus vive image ?
Où cependant, où ne portes-tu pas
Et le bonheur et l'innocente joie ?
En quelque endroit que se tournent tes pas,
Sur tous les fronts la gaîté se déploie ;
La paix te suit, les flots séditieux,
Quand tu parais, retombent et s'apaisent,
L'aquilon fuit, les tonnerres se taisent,
Et le soleil revient, plus radieux,
Dorer l'azur dont se peignent les cieux.
A ton aspect, la Nature est émue ;
En rugissant, le lion te salue ;
L'ours, en grondant, t'exprime ses plaisirs ;
L'oiseau léger te chante dans la nue ;

Et l'homme enfin, par la voix des soupirs,
Te rend honneur et t'offre ses désirs.
Rien ne t'échappe, et l'abîme des ondes
S'embrâse aussi de tes flammes fécondes;
Et sous tes traits, sous tes brûlans éclairs,
Pleins d'allégresse, en leurs grottes profondes,
Tu vois bondir tous les monstres des mers.
C'est toi par qui sont les êtres divers,
C'est toi, Vénus, qui rajeunis les mondes,
Et dont le souffle anime l'univers.

L'Olympe même éprouve ta puissance,
Et Jupiter.... Mais que dis-je? et pourquoi
Parlé-je ici de ton empire immense?
Mon zèle ardent m'emportait malgré moi:
Faible mortel, je me tais devant toi.
Pour te louer, la meilleure éloquence
Est de sentir, de te suivre en silence,
Et de céder doucement à ta loi.
Deux jeunes cœurs, par un tendre délire,
T'honorent plus que les sons de ma lyre;
Je la suspends moi-même à ton autel,
Et me dévoue à ton culte immortel (4).

Transporte-moi parmi tes insulaires,

Egare-moi dans les réduits secrets
De leurs vallons, de leurs sombres forêts.
Je les verrai, ces rives étrangères,
J'irai trouver ces peuples fortunés,
Ces amans vrais, ces maîtresses sincères :
J'irai chez vous, paisibles solitaires,
Jouir des biens qui vous sont destinés;
A votre suite, ô Nymphes bocagères !
J'irai fouler les naissantes fougères,
Et, les cheveux de roses couronnés,
M'associer à vos danses légères.

CHANT DEUXIÈME.

De ce bonheur, qui semblait fait pour tous,
Le beau Narcisse, Echo, sa belle amante,
Sont privés seuls par un pouvoir jaloux.
Aimable enfant, et vous, nymphe charmante,
Qu'aviez-vous fait? et quel crime sur vous
Avait du ciel attiré le courroux?

Narcisse, Écho, par un avis céleste,
Sont menacés du sort le plus funeste,
Le même jour, oui, le jour fortuné,
Qu'à leurs plaisirs ils auront destiné;
Tirésias, que le destin éclaire,
De ce destin organe involontaire,
A ces amans, près de combler leurs vœux,
Avait prédit cet avenir affreux.

Mais il craignait le penchant invincible
Que l'un pour l'autre ils éprouvaient tous deux :

CHANT IIe



La soif du cœur, l'instinct impérieux,
Pouvaient braver cet oracle terrible.
Pour les amans il n'est rien d'impossible,
Et les périls ne sont rien à leurs yeux.
Les vrais amans laissent tonner les dieux :
De nos désirs l'attrait irrésistible
Parle plus haut que l'enfer et les cieux.
Il voulut donc, sous un prétexte heureux,
Oter lui-même à ce couple sensible
L'occasion qu'il redoutait pour eux,
L'occasion d'un moment dangereux.
Tromper l'amour est chose peu facile :
Tirésias, en ressources fertile,
Sut, nuit et jour, enchaîner près de lui
Son jeune élève, à ses ordres docile.
« Mon fils, dit-il, si je fus votre appui
» Dans l'âge tendre, où l'homme, sans autrui,
» A se conduire est encore inhabile,
» A votre tour, conduisez aujourd'hui
» Et soutenez ma vieillesse débile.
» Venez, mon fils, votre présence utile
» Des jours trop longs m'abrégera l'ennui.
» Nous marcherons attachés l'un à l'autre
» Par les deux bouts de ce ruban léger,

» Qui réglera ma route sur la vôtre,
» Et loin de moi bannira le danger.
» Approchez-vous ». Le crédule Narcisse
Vient s'enchaîner, sans prévoir l'artifice.
De ce moment, il précède, il conduit
Le vieux devin, qui chemine avec peine,
Qui, dans le jour ne trouvant que la nuit,
Pour s'étayer dans sa marche incertaine,
Courbe son corps sur un appui de frêne,
Et fortement tient le cordon qu'il suit.

Mais en captif te retenant sans cesse,
Trop simple enfant, ainsi Tirésias
T'empêchera, barbare par tendresse,
De rester seul auprès de ta maîtresse,
Et saura bien, quand tu guides ses pas,
Sur tous les tiens veiller avec adresse.

Souvent Écho, souvent Narcisse en pleurs
Près de leur père unissaient leurs douleurs,
Et ce bon père, ému de ces alarmes,
Pleurait lui-même, en essuyant leurs larmes.

Regards, soupirs, quelques baisers encor,

Donnés, rendus, savourés en cachette,
Malgré les soins de l'aveugle Mentor,
Mêlaient du moins, dans leur âme inquiète,
A l'amertume une douceur secrète.
Mais ces baisers tremblans, mal assurés,
Ces faibles biens, que sont-ils, comparés
A ces torrens de volupté parfaite,
Où les amans, de plaisir altérés,
Sont, à longs traits, de plaisir enivrés?

Un jour enfin, jour de triste mémoire,
Qui vit la faute et les malheurs d'Echo!
Jour qui devrait des fastes de l'histoire
Être effacé par la main de Clio!
L'astre du monde ouvrait encore à peine,
Dans l'Orient, son palais de vermeil:
Près d'un taillis, sur le bord d'une plaine,
Parmi les fleurs, sous la voûte d'un chêne
Impénétrable aux rayons du soleil,
D'accord entr'eux, Zéphire et le Sommeil
Flattaient Narcisse, et ces gardiens fidèles,
Au loin chassaient, en secouant leurs ailes,
Les noirs soucis, jusqu'au temps du réveil.
Depuis trois jours, depuis trois nuits entières,

Vous n'aviez pu, dieu des heureux pavots
Sous votre main abaisser ses paupières,
Ni dans ses sens rétablir le repos.
Il pressentait les approches fatales
De son malheur; mais les dieux quelquefois
A nos chagrins laissent des intervalles :
Le Sommeil vient, la Nature a ses droits.

Écho survint. L'ennui qui la dévore
Vers son amant l'appelle dès l'aurore.
Le tendre Amour présente à ses regards
Tirésias et celui qu'elle adore.
Près d'eux, sur l'herbe, étaient de toutes parts
Traits et carquois confusément épars,
Traits dont Narcisse, en des jours plus tranquil
Aimait l'usage, et qu'il laisse inutiles.
Près du vieillard qui le tient enchaîné,
Sur ses genoux, d'un air de confiance,
Il sommeillait, mollement incliné,
Et le vieillard, seul, assis en silence,
Le soutenait, d'un air de complaisance.

L'agile Echo précipitait ses pas;
Mais tout à coup, immobile, enchantée,

Un peu loin d'eux elle s'est arrêtée.
A cet enfant, qui ne la voyait pas ,
Elle sourit en étendant les bras;
Elle sourit, et pourtant elle pleure.
Le ciel présente un contraste pareil,
Lorsque dans l'air on voit, à la même heure,
Tomber la pluie et briller le soleil.
« Sans doute, hélas! à son inquiétude,
» Toute la nuit, dit-elle, il s'est livré;
» Au jour naissant le Sommeil est entré
» Dans ses beaux yeux fermés de lassitude.
» Comme en dormant il reprend sa fraîcheur
» Et ses attraits! que dans cette attitude
» Il est touchant! qu'il est cher à mon cœur! »
Vers le gazon où Narcisse repose,
Disant ces mots, elle court vivement;
Puis, abaissant une bouche de rose,
De cent baisers, doucement, doucement,
Presse, en secret, sa bouche demi-close.
Qu'il est heureux! mais que dis-je? endormi,
S'il est heureux, il ne l'est qu'à demi.

Enfin, cédant à sa douleur amère,
Écho se jette aux genoux de son père,

Et d'une voix qu'éteignent les soupirs,
Exprime ainsi ses mortels déplaisirs :
« O vous, de qui la bonté paternelle,
» Narcisse et moi, daigne nous consoler!
» Toujours le sort nous fera-t-il trembler?
» Que tarde-t-il? et quand sa main cruelle
» Du dernier trait nous doit-elle accabler?
» Faut-il long-temps languir dans la contrain
» En l'attendant? Condamnés par le ciel,
» Faut-il encor que nous mourions de crainte,
» Cent fois le jour, avant le coup mortel?
» Ah! quel que soit ce malheur que j'ignore.
» L'incertitude est plus affreuse encore.
» Il est cent maux que notre esprit flottant
» Craint tour à tour, pour un qui nous attend.
» Mais, ce qui rend notre infortune extrême,
» Nous redoutons le jour du bonheur même :
» Nous nous aimons, et n'osons nous unir!
» Serait-ce un mal de s'unir quand on s'aime,
» Pour que le ciel voulût nous en punir?
» O vous, mon père! oh! si jamais votre ame
» Du tendre amour avait connu la flamme,
» Si vous lisiez dans le sein des amans,
» Avec pitié vous verriez nos tourmens.

Jn dieu menace. A-t-il quelque supplice
Plus dur pour moi que de perdre Narcisse?
Je crains sa perte, et c'est mon seul effroi.
Mon cher amant! toi seul es tout pour moi.
Mon choix est fait, s'il faut que je choisisse
Ou de mourir ou de vivre sans toi.
périrai..... Sera-ce avec justice?
is-je coupable?... » Alors Tirésias :
aignez le ciel et ne l'accusez pas :
ciel est juste. Est-ce à vous, téméraire,
'oser juger la justice des dieux?
h! réprimez ce penchant curieux,
u redoutez un châtiment sévère.
Penchant funeste! Echo, tremble aujourd'hui
D'être coupable, et de l'être par lui.

» Mais le temps vole. Allez dans ces campagnes,
Allez, ma fille, assembler vos compagnes.
Je vous attends; et quand l'astre du jour
Aura fourni la moitié de son tour,
Nous irons tous, dans un grand sacrifice,
(Honneurs, hélas! peut-être superflus!)
Prier Junon de vous être propice :
Craignez Junon..... Je n'en dirai pas plus;

» Et dès ce soir, si de tristes présages,
» Lorsque tantôt nous irons l'implorer,
» N'annoncent pas qu'il faut vous séparer,
» Et que sa main rejette vos hommages,
» Oui, dès ce soir, je couronne vos vœux.
» Car, je le sens, enfin, cette journée
» Doit décider de votre destinée,
» Et va vous rendre heureux ou malheureux. »

Écho partait. Dans le vague des nues,
Elle aperçoit deux cygnes éclatans,
Au cou flexible, aux ailes étendues,
Qui dans un char, au bruit de leurs accens,
Traînent Vénus, et volent sur les vents.
En se jouant, légèrement ils fendent
Le sein des airs, et lentement descendent
Sur le gazon, jusqu'aux pieds du vieillard
Avec respect, pesamment il s'empresse
De se lever, d'aller à la déesse,
Pour l'adorer, au sortir de son char,
Retombe assis, et maudit sa vieillesse.
Au mouvement que fit Tirésias,
L'enfant roulant s'en va sur l'herbe épaisse
Tomber près d'eux, et ne s'éveille pas :

Tant le sommeil lui rend avec usure
Ce que le soin fit perdre à la nature!

« Dors, cher enfant, sous ces ombrages verts.
» Esprits légers, qui volez dans ces plaines,
» Paisibles vents, par vos molles haleines,
» Autour de lui, rafraîchissez les airs.
» Vous, mes oiseaux, par vos tendres concerts,
» Calmez son âme, et faites dans ses veines
» Couler la paix et l'oubli de ses peines. »
Ainsi parla la mère des Amours;
Puis, s'asseyant sur un lit de verdure :
« Guide prudent, qui veillez sur ses jours,
» Hélas! dit-elle, à vous seul j'ai recours;
» Apprenez-moi sa disgrâce future,
» Et de son sort percez la nuit obscure. »

« Belle Vénus, reprit Tirésias,
» De l'avenir le destin est le maître.
» Sa volonté dirige tous nos pas :
» Respectons-la sans vouloir la connaître;
» Pour la connaître, on ne la change pas.
» Eh! qui, d'ailleurs, de ce dieu redoutable
» Peut déchirer le voile impénétrable?
» Par moi sans doute il annonce aux mortels,

» Tantôt des biens, tantôt des maux cruels;
» Mais par ma voix rarement il déclare
» Quels sont ces maux ou ces biens qu'il prépare
» Avec moi-même il sait dissimuler,
» Et ne répand qu'une lumière avare
» Sur les secrets qu'il veut me révéler.
» De ces enfans ce qu'il daigne prédire,
» Diversement se peut interpréter.
» Il serait long de vous le répéter,
» Tendre Cypris, et pour vous le redire,
» De mon histoire il faudrait vous instruire :
» Il en dépend et s'y trouve enchaîné.....
» Mais laissons-là mon sort infortuné,
» Et de ma vie étouffons la mémoire. »

« Non, dit Vénus, il faut tout recueillir;
» Le passé peut expliquer l'avenir.
» J'attends de vous ce récit, cette histoire,
» Toujours promise, et remise toujours;
» C'est trop long-temps différer tous les jours
» Cette faveur qu'une déesse implore.
» Ne pensez plus vous en défendre encore,
» Ni m'échapper par de nouveaux détours.
» Voyons enfin ces événemens rares,

» Ce long tissu d'aventures bizarres,
» Qui de vos ans ont illustré le cours.
» Parlez sans crainte ; à l'ombre de ce chêne
» Nous sommes seuls ; nul témoin ne nous gêne,
» Nul indiscret n'entendra nos discours. »

Ainsi du moins le croyait la déesse ;
Mais un buisson dérobait à ses yeux
La jeune Echo, qui s'était, auprès d'eux,
Dans le taillis glissée avec finesse.
En surprenant ce qu'ils disaient tous deux,
Écho voulait pénétrer ce mystère
Qui l'intéresse, et que l'on veut lui taire.
Injustes dieux ! pourriez-vous la punir
D'avoir tenté de sauver ce qu'elle aime ?
Serait-il vrai qu'elle eût fait elle-même
Tout son malheur, voulant le prévenir ?

Elle était fille ; elle était amoureuse ;
Elle tremblait pour l'objet de ses soins ;
C'était assez pour être curieuse,
C'était assez : filles le sont pour moins ;
Mais je ne veux fronder ce sexe aimable ;
Et pour Écho sa faute est excusable.

Si cette nymphe est coupable en ceci,
Je lui pardonne; Amour la fit coupable.
Puisse le sort lui pardonner aussi!

Discrètement, et d'une main habile,
En écartant le feuillage mobile,
L'œil et l'oreille avidement ouverts,
Elle regarde, elle écoute au travers;
Ne peut qu'à peine, en ce petit asile,
Trouver sa place, et craint de se montrer,
Ne se meut pas, et n'ose respirer;
Sait ramasser son corps souple et facile,
Se promettant, durant cet entretien,
D'épier tout, un mot, un geste, un rien:
Un mot, un geste, un rien, tout est utile.
Comme elle aussi, Vénus le savait bien.
Vénus croyait de ces énigmes sombres
Voir par degrés se dissiper les ombres;
Qu'une parole échappée au hasard,
Dans le récit qu'elle attend du vieillard,
Malgré lui-même, éclaircirait peut-être
Ce qu'il semblait n'oser faire connaître;
Qu'une fois mis en humeur de conter
(Car on se plaît à conter à cet âge),

A ce plaisir se laissant emporter,
Il pourrait bien, moins discret et moins sage,
Par quelque trait imprudemment lâché,
De l'avenir entr'ouvrir le nuage,
Et dévoiler ce qu'il tenait caché.

Tirésias dans un profond silence
Devait toujours se tenir retranché;
Mais il sent peu la triste conséquence
De son récit, et l'humaine prudence
Qui dans la nuit de tout temps a marché,
Dans quelque abîme a toujours trébuché;
D'ailleurs, quel art, quels ressorts, quelle adresse,
Vénus alors n'employa-t-elle point!
Plainte, menace, autorité, caresse,
Tout fut d'usage; on n'omit aucun point.
Contre Vénus que peut notre faiblesse,
Quand l'artifice à son pouvoir est joint?
Il balançait : la belle enchanteresse
Soudain lui donne un baiser plein d'appas,
Vole à son cou, contre son sein le presse,
Et tendrement le serre dans ses bras.
La jeune vigne entoure ainsi l'écorce
D'un orme antique, et 'embrasse avec force.

Tirésias, réchauffé par Vénus,
Sentit en lui se ranimer la cendre
De ses doux feux, autrefois si connus,
Et d'un soupir il ne put se défendre.
« Vous rappelez à notre souvenir
» Un temps bien cher, dit-il à Cythérée :
» O temps heureux, mais de courte durée !
» Temps des amours, qui ne peux revenir,
» Devais-tu naître? ou devais-tu finir?
» Regrets amers ! Mon âme déchirée,
» Tout de nouveau se rouvre à ses douleurs.
» Il faut pourtant vous conter mes malheurs.
» La Renommée en a parlé, sans doute,
» Plus d'une fois, à la table des dieux;
» Mais ses cent voix, dans la céleste voûte,
» Mentent souvent, comme dans ces bas lieux. »

CHANT IIIe



CHANT TROISIÈME.

« Depuis le jour où, témoin de vos charmes,
Au mont Ida, l'heureux berger Pâris,
De la beauté vous accordant le prix,
Força Junon de vous rendre les armes,
Junon piquée a toujours contre vous
Lancé les traits de son dépit jaloux;
Et l'avenir ne peut vous sauver d'elle,
Puisqu'elle est femme, et qu'elle est immortelle;
Souffrez ce mot, sans montrer de courroux.
Moi, qui du sien devais me croire indigne,
J'en suis aussi l'objet infortuné,
Et mon exemple est une preuve insigne
Que son cœur dur n'a jamais pardonné.
Or, si ce cœur nous unit dans sa haine,
Dès lors, Vénus, elle voit avec peine,
Nos citoyens, enfans de votre choix :
Ils sont à vous, et vivent sous mes lois,
C'en est assez; la commune ennemie,
Renversant l'île encor mal affermie,
Veut de nous deux se venger à la fois.

« Elle est puissante, et les bords du Scamandr
Beaux lieux, changés en un séjour d'horreur,
Ces tours, qu'en vain vous voulûtes défendre,
Cet Ilion, dont fume encor la cendre,
Ont éprouvé ce que peut sa fureur.
Cette fureur aujourd'hui se ranime,
Mais sans éclat, et cherchant sourdement
A nous creuser un invisible abîme,
Avec plus d'art, agit plus sûrement.
Ce couple aimable en sera l'instrument;
Il en sera la première victime,
Si le destin n'en ordonne autrement:
Car le destin, par son vouloir suprême,
Peut rendre vain ce qu'elle a résolu;
Mais je crains bien que ce maître absolu,
Dans ses projets ne la serve lui-même.
Tendres amans, tout me présage assez
Qu'il doit vous perdre; et mes malheurs passés
De vos malheurs sont l'image et l'emblême.
Pour me porter les plus sensibles coups,
On me poursuit aussi dans ce que j'aime,
Et c'est moi seul que l'on punit en vous.
On vous punit, et je suis le coupable!
Eh quoi! Junon ne se contente pas

De tous les maux dont sa rage implacable
A jusqu'ici frappé Tirésias!
Je l'offensai; mais des traits d'imprudence,
Dignes, au plus, d'un châtiment léger,
Méritaient-ils cet excès de vengeance?
Daignez, Vénus, m'entendre et me juger.

» Sorti des murs, qu'aux accens de sa lyre (5)
Un fils des dieux, architecte nouveau,
Près de l'Euripe autrefois sut construire,
Sacrés remparts qui furent mon berceau,
Je voyageais, curieux de m'instruire,
Jaloux de voir, dès mes plus jeunes ans,
L'esprit, les mœurs des peuples différens.
Je parcourais ces îles renommées
Que voit la Grèce à l'orient semées,
Et dont le cercle environne Délos.
Une tempête, un dieu plutôt m'égare
Près de l'Asie, au sein des vastes flots
Rendus fameux par la chute d'Icare;
Et le destin me conduit à Samos.
Que n'ai-je, ô ciel! péri dans cet orage!
Mais mon malheur me sauva du naufrage.

« Ce fut, déesse, en ce triste séjour,
Que de Junon j'excitai la colère.
Comme à Cadmus, le ciel m'offrit un jour
Deux grands serpens qui, près d'une onde claire,
Gardaient ses bords et les bois d'alentour.
L'amour s'apprête à les unir ensemble.
Mais quel amour ! à la haine il ressemble.
Ces fiers dragons, près de se caresser,
En s'abordant semblaient se menacer.
Entre les dents, dont leur gueule est armée,
Sort en trois dards leur langue envenimée,
Organe impur qu'anime le désir;
Signal affreux de leur affreux plaisir.
D'un rouge ardent leur prunelle enflammée
Jette autour d'eux des regards foudroyans.
Mais tout à coup ils sifflent et s'embrassent,
Etroitement l'un l'autre ils s'entrelacent
Dans les replis de leurs corps ondoyans.
De vingt couleurs l'éclat qui les émaille,
Varie au gré de ces longs mouvemens,
Et mon œil voit, dans leurs embrassemens,
D'un feu changeant s'allumer leur écaille.
Telle est l'Iris, quand un nuage obscur,
Chargé de pluie, altéré de lumière,

Boit le soleil, et vers notre paupière
Réfléchit l'or, et la pourpre et l'azur.

» Un javelot (sans en prévoir l'usage,
Dans une main j'avais deux javelots)
Lancé d'abord sur ce couple sauvage,
De leur sang noir, qui coulait à ruisseaux,
Teignit près d'eux les herbes et les eaux.
Blessés tous deux, tous deux avec courage
Dressent la tête, et recourbent de rage
Leur queue immense, en cercles redoublés,
Puis, jusqu'à moi s'alongent, se déploient
D'un saut agile, et devant eux m'envoient
Tous leurs poisons en vapeurs exhalés.
De l'autre dard j'arrête leur furie,
Et par mon bras, malgré leur force unie,
Le double monstre, à la fois combattu,
Dans la poussière, à la fois abattu,
Laisse à mes pieds sa colère et sa vie.

» Ils expiraient. Une voix dans les airs,
Au bruit des vents, au milieu des éclairs,
S'ouvre un passage, et me glace de crainte :
« Ah ! malheureux ! près d'une source sainte,
» Et sur des bords à Junon consacrés,

» Oses-tu bien, dans tes fureurs impies,
» De ce lieu même attaquer les génies,
» Ces demi-dieux à Samos adorés?...
» Tremble.... frémis. Junon qui les protège
» Saura punir ce forfait sacrilége.
» Ta cruauté, sans respecter leurs feux,
» Les a privés des plaisirs amoureux;
» Bientôt toi-même, avec plus de justice,
» Eprouveras un semblable supplice,
» Et tu verras tes élèves un jour,
» Ainsi que toi, l'éprouver à leur tour. »
Ah! j'ai rempli de l'oracle funeste
Une partie; ils rempliront le reste.

» Je n'avais pas, en ce temps fortuné,
Ce front bruni, de rides sillonné,
Ce grand front chauve, et cette barbe épaisse
Que tous les jours argente la vieillesse.
Que mon bel âge a fui d'un vol léger!
Que promptement, dans son cours passager,
Chacun de nous touche au soir de la vie!
Le temps cruel et sa faux ennemie
N'approchent point de l'Olympe immortel,
Et les dieux seuls ont un jour éternel.

» Avant le temps de mes longues disgrâces,
Jadis en moi se trouvaient réunis
Les doux attraits, la jeunesse, les grâces
Et de Narcisse et de votre Adonis :
Aussi les cœurs volaient tous sur mes traces.
Mille beautés, dignes de m'enflammer,
Avaient cherché vainement à me plaire :
Dans les forêts, errant et solitaire,
Je me cachais, et je craignais d'aimer.
Je vis Irène, et mon fier caractère,
A son aspect, se sentit désarmer.
Aimable Irène ! objet si plein de charmes !
Victime, hélas! de tes feux trop constans !
Fille trop tendre! après trois fois seize ans,
Ton souvenir m'arrache encore des larmes.

» Devant les dieux je reçus son serment,
Elle eut le mien. Nous touchions au moment
Si cher pour moi, si cher pour elle-même :
Nous avancions vers le bonheur suprême;
Ma bouche avait des baisers précurseurs
Cueilli déjà les premières douceurs;
Mais, ô prodige ! ô soudaine disgrâce !
Dans tous mes sens émus par le désir,

Et qu'animait l'approche du plaisir,
Un froid mortel se répand et les glace :
J'en perds l'usage..... ou plutôt... quel affront!
Je perds.... La honte est encor sur mon front.
O chère épouse! en quel moment étrange,
Et par quel trait, inouï jusqu'alors,
Cette Junon me surprend et se venge!
Entre tes bras, la cruelle me change (6),
En jeune nymphe, et trompe mes transports :
Je m'éclipsai dans mes plus doux efforts.
Telle en nos champs la tendre sensitive
Fuit le toucher, délicate et craintive,
Et rentre en soi; mais du moins, ô Vénus!
Si nous ôtons le doigt qui la captive,
Elle renaît et plus fraîche et plus vive :
Elle renaît; et moi, triste, confus,
Moi, sans renaître, hélas! je disparus
A mes regards, comme aux regards d'Irène;
Et mon amante étonnée, incertaine,
En moi me cherche et ne me trouve plus.
« Ainsi le sort nous joue et nous opprime,
» S'écria-t-elle; ainsi faibles humains,
» A peine il met le bonheur dans vos mains,
» Que devant vous il entr'ouvre un abîme,

» Où vous voyez fondre et s'évanouir
» Ce vain bonheur dont vous deviez jouir.
» Toi, qu'il détruit, je vois de cet outrage,
» De ce néant s'indigner ton courage;
» Je souffre aussi : tout est fini pour moi.
» Mais à ta main si je ne puis prétendre,
» J'attends de toi l'amitié la plus tendre;
» C'est mon espoir. Ne crois pas qu'après toi
» Aucun amant m'engage sous sa loi.
» Quand tu n'es plus, je veux chérir ta cendre,
» Et ta mémoire aura toujours ma foi. »

» Je fus sensible à cet amour fidèle,
Et je l'aimai, mais sans brûler pour elle.
Eh ! que pouvais-je en cet état nouveau !
Elle avait vu dans la nuit éternelle
De mes désirs s'éteindre le flambeau :
J'étais vivant, et j'étais au tombeau.

» D'Irêne, au moins, compagne inséparable,
Je lui donnais mes inutiles jours :
Notre amitié devint inaltérable.
Près d'elle enfin, j'oubliai pour toujours
Ces lieux charmans, ces lieux qui m'ont vu naître,

Et que l'Ismène arrose dans son cours :
Comment alors pouvais-je y reparaître ?

» Tous mes conseils ne purent étouffer
Au sein d'Irène une ardeur insensée.
Mon vain fantôme occupait sa pensée,
Et la raison ne put en triompher.
Sa passion, faiblement endormie,
Se réveillait de moment en moment,
Et chaque jour, aux yeux de son amie,
Elle donnait des pleurs à son amant.

» J'étais bien loin de partager sa flamme.
Le sexe dit que la simple amitié
Peut, sans l'amour, satisfaire son âme ;
Le sexe ment : le tendre amour réclame
De ces beaux cœurs au moins une moitié :
J'en fis l'épreuve. Acis eut ma tendresse ;
Acis m'aimait, Acis savait aimer :
Je fus discrète, et ma délicatesse
Voulut cacher à ma triste maîtresse
Un feu nouveau qui devait l'alarmer.
Mais j'ignorais que le trait qu nous blesse
Ne peut en nous toujours se renfermer,

Et qu'il n'est point de si secret mystère,
Que tôt ou tard un œil jaloux n'éclaire.
A ma rougeur, à ce trouble si prompt,
Qu'au nom d'Acis on voyait sur mon front,
A mon silence, à mon air de contrainte,
Irène apprit mon penchant et ma feinte.

» Pardonne, Irène. A mon cœur, comme au tien,
Un dieu commande, un dieu, tu le sais bien,
Qui, malgré nous, de nous-mêmes dispose.
Athénaïs (ce nom était le mien
Depuis le jour de ma métamorphose),
Athénaïs plaint les maux qu'elle cause,
Plaint ton amour, mais s'occupe du sien.
Que diras-tu? De quelle jalousie
Ton âme, hélas! sera-t-elle saisie,
Lorsque, malgré tes regrets et tes cris,
Mon jeune amant, aux autels d'hyménée
Me conduira, de guirlandes ornée,
Comme on me vit t'y conduire jadis?

» Elle arriva cette grande journée.
Souvenez-vous de cet instant, Cypris,
Où, dans les bras d'Irène consternée,

Tirésias devint Athénaïs.
Vous le dirai-je? En un moment semblable,
Quand mon époux est à peine en mes bras,
Quand au plaisir tout paraît favorable,
Par un retour que je n'attendais pas,
Athénaïs devint Tirésias.
Ainsi, deux fois la déesse fatale
Me fit souffrir le tourment de Tantale;
Ainsi, le sang des serpens amoureux
Sollicitant sa cruelle justice,
Elle voulut, pour les venger tous deux,
Du double sexe en moi tromper les feux,
Unir en moi le différent supplice
Que dut jadis éprouver chacun d'eux.
Ce châtiment aurait dû lui suffire.
Acis gémit. De ses bras caressans,
Les yeux baissés, honteux, je me retire,
Et lui remets son cœur et ses présens.

» Je le quittai, pour voler chez Irène.
Enfin, disais-je, à moi-même rendu,
Je vais encore la faire souveraine
D'un tendre cœur qu'elle a long-temps perdu.
Flatteuse idée, espérance trop vaine!

J'entre..... la Parque allait trancher son sort,
Et m'attendait pour cette horrible scène.
« Irène!.... ô dieux! criai-je avec transport,
» Vois ton amant que le ciel te ramène,
» Entends ma voix »..... Elle fait un effort,
Étend les bras, me cherche, ouvre avec peine
Des yeux nageant dans l'ombre de la mort,
Me reconnaît..... Un doux rayon de joie
Sur son visage, où régnait la pâleur,
Fait, un moment, renaître la couleur.
« Serait-ce toi? Que faut-il que j'en croie?
» Se peut-il bien qu'enfin je te revoie?
» Mais dans quel temps? Ah! je n'ai pu souffrir
» Ton autre hymen; ma tendresse jalouse
» M'a consumée..... Adieu, je vais mourir,
» Heureuse au moins de mourir ton épouse!
» Retiens tes pleurs. Puissé-je, à l'avenir,
» Trop cher époux, vivre en ton souvenir!
» Puissé-je! »..... Alors elle perd la lumière.
Hélas! en vain, la serrant dans mes bras,
Je la voulais disputer au trépas;
Il me fallut lui fermer la paupière,
Et sur sa bouche on me vit recueillir
Ses feux, son âme et son dernier soupir.

« Dès cet instant, pardonnez, ô déesse!
Je pris en haine et l'hymen et l'amour :
Dès lors, mon cœur, flétri par la tristesse,
A vos plaisirs se ferma sans retour.
Si mon image a dans le sein d'Irêne
Régné jadis jusqu'à son dernier jour,
Je veux moi-même, occupé de la sienne,
Dans le tombeau l'emporter à mon tour.

» Je voulais fuir une île que j'abhorre;
Mais le destin qui fit tous mes malheurs,
De ces premiers peu satisfait encore,
M'y préparait de nouvelles douleurs.

» C'est à Samos que Junon prit naissance;
C'est à Samos, séjour de son enfance,
Que de son frère elle fit son époux.
Elle s'y plaît, et cette heureuse terre
Lui sert d'asile, en ces momens jaloux
Où, pour un temps, la déesse en courroux
Renonce au lit du maître du tonnerre.
Souvent aussi Jupiter suit ses pas;
Dans ces bosquets il la trouve plus belle.
A leur aspect, son cœur se renouvelle.

Et brûle encor de ces feux délicats
Qu'il y sentit pour ses jeunes appas;
Et son amour met à profit, près d'elle,
Les souvenirs que ce lieu leur rappelle;
Mais quelquefois elle vient s'y cacher,
Respirer seule et jouir d'elle-même :
Sans cour, sans pompe, elle vient y chercher
La liberté, qui fuit le rang suprême;
De son front grave elle y vient détacher
Tous ses ennuis, avec son diadême;
Elle y vient rire; on rit peu dans les cieux.
Je la plaindrais, je plaindrais tous les dieux
D'être immortels, si ces dieux qu'on révère,
Devaient traîner leur triste éternité,
Sans dépouiller la majesté sévère;
Si, pour l'honneur de la divinité,
Ils ne pouvaient briser la chaîne austère
De la contrainte et de la dignité.
Junon commande à la nature entière,
Je le confesse, et pour ce cœur si fier
Il est flatteur de marcher la première
Parmi les dienx, et près de Jupiter.
Il faut pourtant à cette reine altière

D'autres plaisirs, des plaisirs plus touchans.
Samos lui rouvre un sein qui l'a nourrie,
Et Junon trouve en cette île fleurie
Ces plaisirs purs qui naissent dans les champs.

» Elle y parut, alors que toute prête,
Sur le rivage, en ses replis flottans,
Déjà ma voile emprisonnait les vents.
J'allais partir; mais son ordre m'arrête.
Conduit près d'elle, et près de son époux,
Dans un salon de fleurs et de verdure,
Orné des mains de la simple nature,
Je viens, je tombe à leurs sacrés genoux.
De l'univers je contemple les maîtres.
Ils étaient seuls; car les dieux de leur cour
Etaient restés au céleste séjour;
Et le troupeau des demi-dieux champêtres,
Par Jupiter enivrés en ce jour,
Trop échauffés de nectar et d'amour,
L'avaient quitté, pour suivre sous les hêtres
Le jeune essaim des nymphes d'alentour.
L'exemple entraîne, et le fils de Saturne
Avait aussi, sur la fin du repas,

Pressé Junon, et volé dans ses bras.
Tout l'annonçait! on remarquait une urne
Sur le gazon, renversée auprès d'eux,
Et cent cristaux qui, brisés dans leurs jeux,
Témoins récens d'une gaîté folâtre,
Du grand combat, parsemaient le théâtre.

» Sages enfin, après l'emportement,
Ils jouissaient de ce repos charmant
Où tombe une âme heureuse et satisfaite :
Calme enchanteur, tranquillité parfaite,
Pure, sans trouble et sans égarement.
Ils raisonnaient, ils demandaient comment
L'enfant Amour, qui paraît si paisible,
Porte en nos sens ce tumulte terrible,
Tel que celui de l'humide élément,
Quand l'Aquilon de son souffle invincible
Le bouleverse impétueusement.
Ils demandaient si sa flamme invisible
Sur chaque sexe agit également,
Lequel des deux, la maîtresse ou l'amant,
Prend plus de part, se montre plus sensible
A ses plaisirs, dans un tendre moment.
Junon disait : Faut-il qu'on délibère ?

Ne sait-on pas qu'en ces instans si doux,
L'homme plus vif est plus flatté que nous?
Mais Jupiter prétendait le contraire.
C'est aux experts d'expliquer ce mystère;
Mais des experts, en est-il sur ce point?
L'expérience, en ce cas nécessaire,
Qui peut l'avoir? Eh! Cypris ne l'a point;
Cypris pourtant du plaisir est la mère. »

A ce propos la déesse sourit,
Et le vieillard en ces termes reprit:

« On me fit juge, en cette conjoncture.
J'étais fameux; et ma double aventure,
Dont les détails ont été mal connus,
A Jupiter donnait droit de conclure
Que je pouvais, instruit sur la nature,
N'ignorant pas l'une et l'autre Vénus,
Développer cette matière obscure.
Il ne savait mes destins qu'à demi,
Et je le crois; sa sagesse profonde
Peut bien mouvoir les grands ressorts du monde,
Sans s'occuper du sort d'une fourmi.
De mes malheurs Junon mieux informée,
Puisqu'en secret elle en était l'auteur,

A son époux loin d'ôter son erreur,
Accréditait ma fausse renommée;
Elle riait, et jouissait tout bas
De sa malice et de mon embarras,
Comblait mes maux, qui furent son ouvrage,
En y joignant et l'insulte et l'outrage,
Et m'honorait, pour me faire rougir.
Sa bouche enfin, paraissant m'applaudir,
Par un discours, que le dieu crut sincère,
Sut m'accabler d'une ironie amère :
« Vous, qui rendez les dieux même jaloux !
» Pour qui le sort, de ses dons moins avare,
» A réuni, par un accord si rare,
» Les deux plaisirs et d'épouse et d'époux,
» De ces plaisirs quelle est la différence ?
» Lequel vous semble et plus vif et plus doux ?
» Une dispute, élevée entre nous
» Sur ce problême, attendait la sentence
» D'un connaisseur, d'un juge tel que vous.
» Des rois du ciel éclairez l'ignorance.
» Le monde entier qui vantait votre nom,
» Des dieux encore vous nommera l'arbitre.
» A ce bienfait, reconnaissez Junon;
» Vous lui devrez ce respectable titre. »

» Je ressentis jusqu'au fond de mon cœur
Le sel piquant de ce discours moqueur.
Mais, malgré moi, malgré ma honte extrême,
Je l'acceptai, ce titre si pompeux,
Et j'avoûrai que, par vanité même,
Je fus sensible à cet honneur suprême :
Vanité folle! honneur trop dangereux!
Sur cette mer insensé qui s'expose!
Ah! croyez-moi, ne jugeons pas la cause
De deux époux, surtout quand ils sont dieux.

» Mon jugement à Junon fut contraire.
J'avais connu les différens désirs;
A leur ardeur mesurant les plaisirs,
Je satisfis, ou je crus satisfaire
Et ma vengeance, et l'équité sévère.
Junon perdit. Par de très-grands éclats
Elle annonça sa fureur vengeresse.
Le dieu sourit. « Ah! ne triomphez pas,
» Dit aussitôt la terrible déesse;
» Sachez enfin que ce Tirésias
» A, sans jouir, consumé sa jeunesse;
» Que les plaisirs appelés tous les jours,
» Quoiqu'il se flatte, et trompe sans scrupule,

» En ce moment, Jupiter trop crédule,
» Jamais pour lui n'ont cessé d'être sourds,
» Et n'ont jamais couronné ses amours ;
» Que des plaisirs ce juge ridicule
» Est un aveugle..... et le sera toujours. »
En prononçant cet arrêt formidable,
Junon me jette un regard furieux,
S'élance à moi, fait deux fois sur mes yeux
Tomber le poids de sa main redoutable,
Pour me ravir la lumière des cieux.
Sans doute alors, par sa rage inhumaine
Elle me crut aveuglé sans retour :
Grâces du moins à ma fuite soudaine,
Un de mes yeux fut seul privé du jour.
Sa main sur l'autre heureusement trompée,
De la prunelle obliquement frappée,
Légèrement effleura le contour.

» Tremblant encor, je cherche une onde pure,
Pour y laver ma sanglante blessure.
Mais admirez cette fatalité,
Qui pas à pas me suit dès ma naissance ;
De mon étoile admirez l'influence,
Et les effets de sa malignité.

» Minerve seule à Samos descendue,
Avait du ciel suivi les souverains;
Mais du dieu Pan, des Faunes, des Sylvains
Elle évitait l'indécente cohue.
Hélas ! Vénus, le bord des mêmes eaux
Où je courais pour soulager mes maux,
Ce bord désert la présente à ma vue,
Lorsque sans voile, et la jambe étendue,
Demi-plongée, elle entrait dans les flots.
Elle me voit, et d'une main modeste
Cachant à peine un tiers de ses appas,
Elle menace, et murmure tout bas
Des mots secrets dont le charme funeste,
Quand j'approchais, fixe et retient mes pas,
Et pour toujours ferme l'œil qui me reste.
« Adieu, dit-elle, en s'éloignant de moi,
» Le bel enfant qui fera tes délices,
» Serait heureux, si quelques dieux propices
» Daignaient le rendre aveugle comme toi. »

« Cruelle, achève, et m'arrache une vie
» Qui m'est déjà plus qu'à demi ravie.
» Et vous, témoin de mes justes transports,
» O Jupiter ! ah ! d'un coup de tonnerre,

» Précipitez mon âme aux sombres bords.
» Seul, dans la nuit, égaré sur la terre,
» Avec lenteur traînant ce triste corps,
» Ne suis-je pas d'avance au rang des morts?
» Frappez, grand dieu ! j'implore cette grâce,
» Et j'ai peut-être un droit pour l'obtenir.
» De quelques dieux si j'encours la disgrâce,
» Ce n'est pas vous qui devez me haïr. »

» Sans m'exaucer, sa bonté souveraine,
Par des honneurs crut adoucir ma peine.
Le fier Destin, prié par Jupiter,
Revit mes maux dans son livre de fer,
Et pénétré d'une pitié secrète,
De ses arrêts il me fit l'interprète.

» Dans ce grand livre, avec peine entr'ouvert,
Confusément, Vénus, j'ai découvert
Qu'au sein des eaux, que Narcisse doit craindre,
De son hymen le flambeau va s'éteindre;
Qu'à son amant Echo prête à s'unir,
Par trop de soin deviendra malheureuse;
Que, pour avoir le droit de la punir,
Junon saura la rendre curieuse;

Enfin j'ai lu qu'en un monde nouveau,
D'affreux chagrins creuseront mon tombeau.

» Mais que me sert de percer ces ténèbres?
Et qu'ont servi mes oracles célèbres,
Dans tous les lieux où j'ai porté mes pas,
Aux champs d'Argos, à Corinthe, à Messènes,
Près du Pénée, aux bords de l'Eurotas,
Et dans les murs d'Epidaure ou d'Athènes?
Il vaudrait mieux ignorer l'avenir
Que de prévoir d'inévitables peines,
Et des malheurs qu'on ne peut prévenir.
Considéré, malgré moi, dans la Grèce,
Chargé long-temps et d'ennuis et d'honneurs
J'ai tristement attendu la vieillesse:
Elle est venue, et la mort qui me presse,
Va terminer mes jours et mes douleurs.
C'est loin de Thèbe, et dans ce nouveau monde,
Où, sur vos pas, je viens de pénétrer,
Que doit finir ma course vagabonde.
Heureux du moins, quand je vais expirer,
Si, pour combler ma tristesse profonde,
Sur ces enfans je n'avais à pleurer! »

Ce long récit du malheureux prophète

Rendit Vénus encor plus inquiète.
« Je comprends bien, dit-elle, qu'à l'instant
» De voir enfin couronner sa tendresse,
» Narcisse doit fuir une onde traîtresse;
» Que, lorsqu'il dort, et que son cœur content
» Ici peut-être est flatté par des songes,
» Et se repaît d'agréables mensonges,
» Auprès des eaux, Junon veille et l'attend.
» Auprès des eaux, sans doute, on le menace
» D'un sort cruel, d'une injuste disgrâce :
» Mais quelle est-elle? Et pourra-t-il, hélas!
» La prévenir, s'il ne la connaît pas?
» Dois-je trembler qu'une chute soudaine
» Ne l'engloutisse au sein d'une fontaine,
» Ou qu'il ne boive un funeste poison,
» Versé dans l'eau par l'ordre de Junon?
» Dois-je trembler que, pour venger encore
» Ce double monstre à vos pieds terrassé,
» Au bord des flots, un serpent ne dévore
» Ce faible enfant, tant de fois menacé?
» Nouvel Hylas, cher aux filles de l'onde,
» Et par leurs mains enlevé sans retour,
» Quittera-t-il l'objet de son amour,
» Pour habiter leur demeure profonde?

» Osera-t-il, indiscret, curieux,
» Sur les appas, sur le bain de Diane
» Ou de Pallas, ouvrir un œil profane ?
» Vous, Actéon, mille autres, par les dieux
» Furent punis pour avoir eu des yeux.
» Quoi qu'il en soit, redoublez votre zèle.
» A ce ruban, qui vous attache à lui,
» Tissu trop faible, et peu sûr aujourd'hui,
» Substituez ma ceinture immortelle,
» Dont la vertu, dont l'utile secours
» Dans le péril peut défendre ses jours.
» Moi, si Junon ne m'a pas prévenue,
» Si, dans mon île en secret descendue,
» Elle n'a pas, par un filtre odieux,
» Empoisonné les sources de ces lieux,
» Je préviendrai moi-même la perfide. »

Alors Vénus, remontant sur son char,
Autour de l'île alla, d'un vol rapide,
Dans chaque source épancher le nectar,
Pure liqueur, dont l'onde une fois teinte,
Des noirs poisons doit repousser l'atteinte :
Secret heureux, mais employé trop tard !

Déployant l'or de ses rênes flottantes,

Vénus enfin s'éloigne du vieillard,
Et fend des cieux les voûtes éclatantes.
De sa retraite Echo sort doucement,
Parcourt les bois, rassemble en un moment
Autour de soi ses compagnes chéries,
Et leurs époux épars dans les prairies;
Au milieu d'eux, revient du même pas,
Au temps marqué, trouver Tirésias;
Trouble à regret le repos de Narcisse,
Par cent baisers essuie, à son réveil,
Sur ses beaux yeux, les restes du sommeil;
Et, réunis pour le grand sacrifice,
Tous vont, au pied d'un autel de gazon,
Brûler l'encens en l'honneur de Junon.

CHANT QUATRIÈME.

La curieuse est rarement discrète;
Qui tout écoute, aisément tout répète.
En avançant vers les champêtres lieux,
Où tout le peuple et le divin prophète
Vont rendre hommage à la reine des dieux,
Trop faible Écho, tu n'as pu te défendre
De raconter à ton amant surpris
Ce que tu viens et de voir et d'entendre :
Funeste soin! quel en sera le prix?
Ils murmuraient (le malheur rend injuste;)
Ils s'animaient contre leur chef auguste.
« De notre amour bizarrement jaloux,
» Il veut peut-être, en se jouant de nous,
» Nous effrayer, et, par ce stratagême,
» Nous dérober des plaisirs dont lui-même
» Il fut privé par le sort en courroux. »

A ces soupçons, joignant l'ingratitude,

CHANT IVE



Les deux amans résolurent encor
De secouer le joug de leur Mentor,
De rompre enfin cette longue habitude
D'obéissance et d'égards superflus,
Dont, pour tout fruit, ils ne recueillaient plus
Que des chagrins et de l'inquiétude.
Narcisse dit : « Si l'autel de Junon
» Offre à nos yeux un sinistre présage,
» Tirésias doit à notre union,
» Ma chère Echo, refuser son suffrage.
» Que faire alors? Faudra-t-il obéir?
» A nous quitter pourrons-nous consentir?
» Ah! dès l'instant que des signes contraires
» Annonceront des destins si sévères,
» Viens, et faisons nous-mêmes notre sort :
» N'attendons pas que d'une main barbare,
» Tirésias pour jamais nous sépare,
» Et de tes bras m'arrache avec effort.
» Viens alors, viens : qu'au travers de la foule
» De son côté, chacun de nous se coule
» Adroitement et trompe tous les yeux.
» Mais, pour ne pas errer à l'aventure,
» Fixons un lieu : fuyons, si tu le veux,
» Près de Vénus, et dans sa grotte obscure.

» Là nous irons, indulgens à nos feux,
» D'un chaste amour serrer les derniers nœuds. —
» Eh bien! Narcisse, il faut..... » Echo, modeste
N'acheva pas : sa rougeur dit le reste.

Tandis qu'entr'eux ils se parlaient tout bas
Devant leur chef, dont ils guidaient les pas,
On approchait du lieu du sacrifice.
Pendant le peu qui reste de chemin,
Écho plus triste a les yeux sur Narcisse,
Le tient, l'embrasse, et pleure sur sa main.
« O mon espoir! ô moitié de moi-même!
» Unique objet de mes vœux les plus doux!
» Toi que j'adore! hélas! si ton cœur m'aime,
» De mon repos si ce cœur est jaloux,
» Tourne tes pas loin des fleuves perfides,
» Loin des étangs, des lacs et des ruisseaux :
» Pour t'immoler, des monstres homicides
» Sont par Junon cachés au bord des eaux. »

Discours fatal! dangereuse imprudence;
Écho pensait l'éloigner de ces lieux,
Si redoutés, si funestes pour eux;
Mais jeune encore et sans expérience,

De son amant, par sa seule défense,
Elle enflammait les désirs curieux.

Enfin pourtant on arrive, on s'arrête
Au haut d'un mont dont la superbe tête,
Bravant les cieux, la foudre et les éclairs,
Domine au loin sur la terre et les mers.
C'est sur ce mont que s'élève un bocage
Dont l'art a fait un temple de feuillage,
Temple où Junon, souveraine des airs,
Voit adorer ses grandeurs immortelles.
Un double rang de palmiers toujours verts,
Simples appuis, colonnes naturelles,
Forme, à l'entour, des portiques ouverts.
On trouve, au centre, un vaste sanctuaire,
De qui l'enceinte, espace circulaire,
N'a d'autre toit que la voûte du ciel.
Des doux parfums, qui brûlent sur l'autel,
Plus librement les vapeurs répandues,
Jusqu'à Junon s'exhalent dans les nues.

A cet autel de gazons et de fleurs
Déjà la main des sacrificateurs
A présenté la génisse sacrée,

Jeune, au front large, à la corne dorée.
Le bras fatal, sur sa tête étendu,
Prêt à frapper, tient le fer suspendu.
Un bruit s'entend; l'air siffle; l'autel tremble.
Du fond du bois, du pied des arbrisseaux,
Deux fiers serpens soudain sortent ensemble,
Rampent de front, vont à replis égaux;
L'un près de l'autre ils glissent, et sur l'herbe
Laissent, loin d'eux, de tortueux sillons;
Les yeux en feu, lèvent, d'un air superbe,
Leurs cous mouvans, gonflés de noirs poisons;
Et vers le ciel deux menaçantes crêtes,
Rouges de sang, se dressent sur leurs têtes.
Sans s'arrêter, sans jeter un regard
Sur mille enfans fuyant de toute part,
Le couple affreux, d'une ardeur unanime,
Suit son objet, va droit à la victime,
L'atteint, recule, et, de terre élancé,
Forme cent nœuds, autour d'elle enlacé;
La tient, la serre, avec fureur s'obstine
A l'enchaîner, malgré ses vains efforts,
Dans les liens de deux flexibles corps;
Perce, des traits d'une langue assassine,
Son cou nerveux, les veines de son flanc,

Poursuit, s'attache à sa forte poitrine,
Mord et déchire, et s'enivre de sang.

Mais l'animal, que leur souffle empoisonne,
Pour s'arracher à ce double ennemi,
Qui, constamment sur son corps affermi,
Comme un réseau, l'enferme et l'emprisonne,
Combat, s'épuise en mouvemens divers,
S'arme contre eux de sa dent menaçante,
Perce les vents d'une corne impuissante,
Bat de sa queue et ses flancs et les airs.
Il court, bondit, se roule, se relève;
Le feu jaillit de ses larges naseaux.
A sa douleur, à ses horribles maux
Les deux dragons ne laissent point de trève :
Sa voix, perdue en longs mugissemens,
Des vastes mers fait retentir les ondes,
Les antres creux, et les forêts profondes.
Il tombe enfin : il meurt dans les tourmens.
Il meurt. Alors les énormes reptiles
Tranquillement rentrent dans leurs asiles (7).

De tout le peuple, encore pâle d'horreur,
Un autre objet augmente la terreur.

Non loin de là, guidés par la nature,
Sur les rameaux, sous la jeune verdure
D'un chêne altier, qui se perd dans les cieux,
Etaient cachés deux pigeons amoureux.
Seuls ils allaient, au gré de leurs tendresses,
Se prodiguer d'innocentes caresses.
Ah! vainement l'attente des plaisirs
Unit leurs becs, fait frémir leur plumage,
Confond leurs voix, leur prête ce ramage
Rauque et flatteur, et coupé de soupirs,
Qui, lent ou vif, est tour à tour l'image
Et des langueurs et des brûlans désirs.
Porté vers eux dans un sombre nuage,
Un paon superbe en sort, tel que l'orage
Qui vient troubler le calme d'un beau jour.
Par sa présence il suspend, il traverse
Le cours heureux de leur paisible amour,
Il les fait fuir, les poursuit, les disperse,
Et satisfait de l'effroi qu'il répand,
Au haut de l'arbre il revient triomphant.
Là, battant l'aile et chantant sa victoire,
Il développe, enivré de sa gloire,
Un beau plumage en cercle épanoui.
Sa queue entière avec pompe étalée,

Forme, en s'ouvrant, une roue étoilée :
Il la contemple, et lui-même ébloui
De ce tissu, brillant d'or et de soie,
S'enorgueillit des trésors qu'il déploie.

L'outrage fait aux oiseaux de Vénus,
De maux plus grands n'était que la figure;
Maux près d'éclore, hélas! mais inconnus,
Quoique d'avance on en vît la peinture.

O paon funeste, oiseau d'affreux augure!
Plus effrayant et plus ami des pleurs
Que le corbeau, messager des malheurs,
Et le hibou, qui dans la nuit obscure,
Vient annoncer le deuil et les douleurs!
Va puisses-tu, chez la race future,
Malgré l'émail de tes riches couleurs,
Etre, comme eux, l'horreur de la nature!

Parmi la troupe éparse à l'aventure,
Déjà Narcisse a tenté le hasard,
Et pris la fuite; il s'était avec art
Débarrassé de la belle ceinture
Qui l'arrêtait à côté du vieillard.

Il est dans l'île un vallon solitaire,
Fait pour Vénus et les dieux de Cythère,
Etroit, profond, ceint d'arbres différens,
Cèdres, sapins, orangers odorans.
Cette forêt verdoyante et touffue,
Amphithéâtre agréable à la vue,
De toute part, enfermant ce séjour,
Borde le pied des coteaux d'alentour,
Et par degrés s'élève dans la nue.
S[illegible]s des rochers, au bas de ces coteaux,
[illegible]e une grotte à Vénus consacrée,
[illegible] une vigne, épandue en rameaux,
De ses festons a tapissé l'entrée.
Des doux Zéphirs l'haleine tempérée
Vient, au travers de son feuillage épais,
Rafraîchir l'air de la grotte sacrée,
Et leurs soupirs en troublent seuls la paix.
Cette retraite, où se plaît Cythérée,
D'un rayon faible est à peine éclairée,
Rayon douteux entre l'ombre et le jour,
Qui parle aux sens; qui, sans causer d'alar[illegible]
A la beauté, mais sans voiler ses charmes,
Complice heureux des larcins de l'amour,
Sait la contraindre à lui rendre les armes.

Contre Junon, cet antre révéré
Offre à Narcisse un asile assuré.
Narcisse y vint : Echo devait s'y rendre ;
C'est en ce lieu qu'il promit de l'attendre.
Il le promit ; mais, cruelle Junon,
Tu dis aux vents d'emporter sa promesse ;
De son esprit tu te rendis maîtresse :
Devant la grotte, au centre du vallon,
Tu lui fis voir une onde enchanteresse,
Où, dès long-temps, ta main, ta main traîtresse
Avait d'en haut fait pleuvoir un poison,
Dont la vapeur jette une prompte ivresse
Dans tous les sens, et trouble la raison.

Trop tard Vénus de son nectar céleste
Dans chaque source a répandu les flots :
Junon, plus prompte en son dessein funeste,
Avait d'avance empoisonné les eaux ;
Et ce qu'a fait un dieu qui nous veut nuire,
Un autre dieu ne saurait le détruire.
« Bords pleins d'attraits ! par quelle étrange loi
» L'humide empire est-il fermé pour moi,
» Disait Narcisse, et quel monstre ai-je à craindre ?
» Ah ! s'il en est qui m'attende en ces lieux,

» Je marche à lui; dans son sang odieux
» Mes javelots, mes flèches vont se teindre.
» Assez long-temps on vit ces traits oisifs
» Charger mes mains, ou se perdre sans gloire
» Sur les chevreuils et les daims fugitifs;
» Et j'ai souvent rougi d'une victoire
» Que me cédaient des animaux craintifs.
» De cette grotte, où viendra ma maîtresse,
» Ses yeux ouverts sur mes exploits heureux,
» Admireront son amant valeureux;
» Oui, tant d'audace, avec tant de jeunesse,
» Honore, Echo, ton choix et ta tendresse,
» Et tu joindras sur mon front généreux,
» Quelques lauriers aux myrtes amoureux. »

Il dit et vole. Il trouve une eau paisible
Un ruisseau pur, dont le brillant cristal
Suit lentement une pente insensible,
Coule sans bruit, et va, d'un cours égal,
Porter la vie à l'herbe languissante,
Nourrir les fleurs, nourrir l'ombre naissante
Des saules verts qui bordent son canal.

En approchant, sur l'une et l'autre rive,

Narcisse jette une vue attentive :
L'affreux serpent tant prédit aujourd'hui,
Peut le surprendre et s'élancer sur lui;
Un arc en main, le carquois sur l'épaule,
Prêt au combat, notre jeune héros
Observe tout, se poste au pied d'un saule;
Baisse les yeux, regarde dans les flots.

« Dieux ! est-ce là cette hydre épouvantable,
» Ce noir dragon, ce monstre détesté ?
» Ah ! c'est, dit-il, c'est un être adorable,
» Oui, c'est sans doute une divinité,
» Qui s'offre à moi sous cette forme aimable.
» Sur ce visage, où règne la fraîcheur,
» Quel incarnat s'unit à la blancheur !
» Tel au matin, quand le jour vient d'éclore,
» Aux traits d'argent qu'il lance à son réveil,
» Par intervalle il mêle un feu vermeil,
» Et le rubis légèrement colore
» Un ciel blanchi des perles de l'aurore. »

L'amant d'Echo, frappé de tant d'appas,
Se voit lui-même et ne se connaît pas.
Dans le portrait que l'onde lui présente,

Sans le savoir, il admire en détail,
Ses propres traits, sa beauté séduisante;
Soit de ses dents l'éblouissant émail,
Qui, divisant deux lèvres de corail,
Semble appeler sur sa bouche engageante
Des ris légers la troupe voltigeante;
Soit ses yeux bleus, tendres et couronnés
De noirs sourcils fièrement dessinés.
Peinte dans l'eau, sa chevelure noire
D'un teint de neige augmente encore l'éclat,
Et, descendant sur un cou délicat,
Offre l'ébène à côté de l'ivoire.

Narcisse, épris de cet objet nouveau,
Rougit, se trouble, et voit dans le ruisseau,
Sur le beau front de sa jeune merveille,
Paraître un trouble, une rougeur pareille,
Courir un feu subit et passager,
Et tous les lys en roses se changer.
Pour une nymphe il a pris son image;
Dans cette erreur aisément tout l'engage,
Et son menton qui d'un duvet léger
A peine encore commence à s'ombrager,
Et ses regards aussi doux que son âme,

Et sa pudeur, et ces grâces de femme
Que l'homme n'a qu'en son premier printemps,
Oui, tout l'abuse, et jusqu'aux vêtemens.
Les vêtemens, sans différence aucune,
Sont une robe aux deux sexes commune,
Simple en sa forme, élégante sans art,
Autour du corps négligemment jetée,
Qui, sous le sein, d'une écharpe arrêtée,
Retombe en plis ondoyant au hasard,
Mais qui souvent, quand il faut, à la chasse,
Franchir les monts, braver les feux du jour,
Sur un genou relevée avec grâce,
Du brodequin laisse voir le contour.

« Toi, dit Narcisse, hôtesse de cette onde,
» Quitte pour moi ta retraite profonde,
» Et sur ces bords accompagne mes pas.
» Je suis mortel, et ta beauté divine
» Indique assez ta céleste origine :
» Qui que tu sois, ne me dédaigne pas.
» Tirésias (et nous pouvons l'en croire)
» A de mon sang vanté souvent la gloire.
» Un fleuve illustre, à qui je dois le jour,
» Sous un ciel pur, coule au sein de la Grèce;

» Et ma naissance est le fruit de l'amour
» Dont une nymphe a payé sa tendresse.
» Puisse la mienne et te plaire, ô déesse!
» Et mériter un semblable retour!
» Parle, souris, et daigne au moins m'apprendre
» A quel destin mon amour doit s'attendre.
» Ah! je le vois, ce silence obstiué
» M'annonce trop mon sort infortuné:
» Je te déplais, et tout me fait entendre
» Qu'à tes dédains Narcisse est condamné.
» Mais, si j'en crois les nymphes de cette île,
» Celui qui t'aime, et que tu vois, hélas!
» Brûler ici d'une flamme inutile,
» N'est point difforme, et vaut bien cet Hylas
» Qui, plus heureux que le fils du Céphise,
» Vit de ses traits une naïade éprise.
» On peut m'aimer, et peut-être qu'ailleurs
» On prise mieux l'objet de tes froideurs.
» Tu me hais seule. Un plus heureux, sans doute,
» De ton cœur fier a su trouver la route.
» Un autre... Ah! dieux! » Il s'éloigne à ces mots.
Le noir poisou qui s'exhale des eaux,
Agit sur lui, coule de veine en veine,
Brûle son sang, et pénètre ses os.

De ce poison la force souveraine
Passe à l'esprit, en dévorant le corps;
Et sa vapeur, qu'il supporte avec peine,
Fait qu'il s'arrache à ces malheureux bords;
Mais son amour aussitôt l'y ramène.

Jeune insensé ! tu suis une ombre vaine,
Ce qui n'est point, ce qui n'a rien de soi,
Qui vient, s'éloigne, et revient avec toi.
Ouvre les yeux. Ses yeux sont sans lumière,
Un voile épais a couvert sa paupière;
Il ne voit plus que l'objet imposteur,
Qui, nul partout, n'existe qu'en son cœur.
Triste jouet d'un penchant indomptable,
Il est blessé : sa plaie est incurable.
Plein de désirs, et d'amour éperdu,
Languissamment sur la rive étendu,
Ce fol amant, d'un œil insatiable,
Fixe, à loisir, un fantôme agréable;
Vers ce fantôme obstinément penché,
A l'observer il demeure attaché.
Quoiqu'aveuglé par une erreur trop chère,
De ce qu'il sent lui-même est étonné;
Il voit qu'il souffre et qu'il est entraîné.

9.

Par des désirs d'un nouveau caractère,
Et que l'amour, dont il est dominé,
Est différent d'une flamme ordinaire :
Et cependant il se plaît à nourrir
Sa passion, loin d'en vouloir guérir.
Avec plaisir, son cœur se laisse abattre
Sous un pouvoir qu'il ne saurait combattre.
C'est toi, Junon, toi, qui lui fais chérir
Le mal secret dont tu le fais périr.

Narcisse enfin sort de sa rêverie,
Et s'adressant à sa nymphe chérie :
« Peux tu, dit-il, quand je viens à genoux
» Te présenter l'hommage le plus tendre,
» Hélas! peux-tu refuser de m'entendre?
» Est-on barbare avec des traits si doux?
» Mais, ciel! que vois-je? Ah! serait-il possible
» Qu'enfin ton cœur cessât d'être inflexible?
» Ou n'est-ce point un songe officieux
» Qui me séduit et fascine mes yeux?
» Non, dieux puissans! je lis sur son visage
» De mon bonheur l'infaillible présage,
» Et ma Vénus daigne avec un souris
» Tourner vers moi ses regards attendris.

Il ne sait pas (aveuglement extrême!)
Que sa Vénus n'est autre que lui-même;
Qu'il est l'amant, qu'il est l'objet aimé;
Que de ses yeux part le trait qui le blesse;
Qu'il meurt, en proie à sa vaine tendresse,
Brûlé d'un feu par lui seul allumé.
Il ne sait pas que l'onde lui renvoie
Par des rayons réfléchis dans les airs,
Tout ce qu'il fait, tous ses signes divers
D'abattement, d'espérance ou de joie;
Que ce cristal reçoit et rend d'abord
Et son regard, et son geste, et son port.
Autant de fois que sa tête secoue
Ses longs cheveux où le Zéphir se joue,
Et qu'envierait la déesse des bois;
Autant de fois, dans le miroir des ondes,
Il voit aussi leurs boucles vagabondes
Flotter sans ordre autour de son carquois
Chaque attitude a des grâces nouvelles,
Et la Naïade, à chaque mouvement,
Semble toujours, sous des formes plus belles,
Se reproduire aux yeux de son amant.

Trop ébloui des charmes qu'il voit naître,

De ses transports bientôt il n'est plus maître;
Sa main s'avance, il cherche, il veut saisir,
Au sein des flots, l'objet de son désir,
Et déjà même il le touche, il l'embrasse;
Mais l'eau se trouble, et l'image s'efface.
« O nymphe! arrête. Elle fuit. Malheureux!
» Je la fais fuir par ma coupable audace!
» J'ai trop osé. Je vois, amant fougueux,
» Mes feux trahir l'intérêt de mes feux.
» Si cependant ma mémoire est fidelle,
» Cette beauté, maintenant si cruelle,
» Par des regards peu différens des miens,
» Semblait tantôt mieux répondre à mon zèle,
» Et quand mes bras se sont portés vers elle,
» Elle a vers moi paru lever les siens :
» Je les ai vus; d'une ardeur mutuelle,
» J'ai vu son front et le mien s'approcher,
» Nos mains s'unir, nos lèvres se chercher :
» Elle m'aimait. Par quel caprice étrange
» Disparaît-elle? et d'où vient qu'elle change? »

Il dit et pleure. A la fin le ruisseau,
En se calmant, ramène de nouveau
De sa beauté l'image fugitive :

« Reviens, dit-il, ô nymphe trop craintive !
» Reviens, pardonne, et bannis tes frayeurs.
» Quoi ! dans tes yeux, où j'ai vu la tendresse,
» Il reste encore une ombre de tristesse !
» Quoi ! je t'adore, et tu verses des pleurs ! »

Echo surprise entendit ces paroles ;
Elle arrivait. Elle avait vu d'abord
Son jeune amant, seul, à l'ombre des saules,
Et d'Adonis craignant pour lui le sort,
Elle accourait vers ce funeste bord ;
Elle accourait, hélas ! pour le défendre !
Mais, à ces mots, qu'elle a trop su comprendre,
Loin d'approcher, elle vole, en courroux,
Cacher sa honte et ses transports jaloux
Dans l'antre même où l'ingrat dut l'attendre.
Echo, de là peut le voir et l'entendre ;
Lui, sans la voir, suit une autre beauté.
Une autre, ô ciel ! efface de son âme
L'aimable objet de sa première flamme ;
De cet objet dont il fut enchanté,
Dans sa mémoire aucun trait n'est resté ;
Sa chère Echo n'est plus dans sa pensée ;
Il a perdu, sur ce bord détesté,

Tout souvenir de son ardeur passée;
Pour lui, cette onde est celle du Léthé.

Écho s'indigne: une fureur égale
Contre Narcisse et contre sa rivale
Subitement s'allume dans son cœur;
Mais par degrés cette ardente fureur
Tombe, s'appaise, et ne laisse après elle
Que la tristesse et la douleur cruelle:
Ce cœur plus calme en sent mieux son malheur.
Tranquillement, sans détourner la vue,
Long-temps elle ose observer avec soin
Son infidèle; elle ose être témoin
(Spectacle affreux, spectacle qui la tue!)
Témoin constant des gestes, des discours,
Des trahisons de cet amant volage.
Mais, tendre Echo, plus il te fait d'outrage,
Plus tu promets de l'adorer toujours.

Elle succombe à ses vives alarmes;
Faible, abbatue, elle verse des larmes.
L'amour, vainqueur de ses ressentimens,
Lui peint encor Narcisse plus aimable;
Et dans son cœur, pardonnant au coupable,

Elle s'écrie : « Accours, viens, je t'attends. »
« Volons, dit-il, ma Naïade m'appelle,
» Elle m'attend au fond de ses roseaux.
» O doux espoir. » En achevant ces mots,
D'un nouveau feu son regard étincelle,
Et sur la rive il dépose à la fois
Ses vêtemens, son arc et son carquois.

Le front couvert d'une rougeur divine,
Écho le voit, avec un œil confus :
Écho l'admire. Aux trésors répandus
Sur le satin d'une peau blanche et fine,
On le prendrait pour le fils de Vénus.
Ainsi que lui, l'Amour est plein de charmes,
L'Amour est nu, l'Amour porte des armes.
Mais disons vrai : Narcisse a par-dessus
Un avantage aux yeux de son amante :
Car, après tout, cet Amour que l'on vante,
N'est qu'un enfant ; Narcisse ne l'est plus.
« Quoi ! ma rivale! Ah! grands dieux! Ah! perfide!
» Tu veux la suivre en sa grotte liquide!
» Je cours à toi. Je ne souffrirai pas..... »
Écho troublée, en désordre, éperdue,
Frappant son sein, meurtrissant ses appas,

Voulait courir. Une force inconnue
Soudain l'enchaîne ; un dieu retient ses pas.
Un dieu ? Que dis-je ? implacable déesse,
C'est toi, Junon, qui la poursuis sans cesse.
Pâle, étonnée, elle sent ses cheveux,
Avec horreur, se dresser sur sa tête ;
Son sang glacé dans ses veines s'arrête.
Vers son Narcisse elle tournait les yeux :
Tournés vers lui, ses yeux sont immobiles.
Déjà ses mains, son cou, ses pieds agiles
Avaient perdu le jeu de leurs ressorts ;
Chaque moment endurcissait son corps :
Froide, en un mot, livide, inanimée,
Vous l'eussiez crue en marbre transformée.
Elle l'était. Le destin toutefois
Laisse exister et son âme et sa voix.
Son âme libre, habitante légère
Des antres verts, des vallons et des bois,
A conservé son premier caractère.
Trop curieuse, elle avait écouté
Ce qui devait pour elle être un mystère ;
Trop indiscrète, elle avait répété
A son amant ce qu'il fallait lui taire ;
Elle est encor ce qu'elle avait été ;

Comme autrefois, curieuse, indiscrète,
Elle se cache, elle écoute et répète.
Tendre surtout, elle aima de tout temps
A répéter les soupirs des amans.
Sensible Echo! c'est pour nous que tu veilles;
Mais insensé qui t'apprend ses secrets :
Si les rochers ont toujours des oreilles,
A trop parler ils sont aussi tout prêts.
Non cependant qu'Echo rende jamais
Nos doux propos et nos plaintes entières;
Le sort, vengeur des maux qu'elle avait faits,
L'a condamnée à rendre désormais
Des derniers mots les syllabes dernières.

Que faisais-tu, toi qu'elle a tant aimé?
Pour ta chimère encor plus enflammé,
A la chercher déjà tu te prépares;
Déjà penché, prêt à quitter le bord,
Les bras ouverts..... Arrête, tu t'égares;
Daigne un instant modérer ce transport;
Revois l'objet dont ton âme est éprise;
Baisse la vue. Il regarde. O surprise!
Tout le prestige est enfin dissipé.
« Ah! malheureux! qu'ai-je vu? c'est moi-même:

» Je m'abusais. Oui, c'est moi seul que j'aime.
» Je suis sans voile, et je suis détrompé.
» Je le suis trop. Quel triste jour m'éclaire!
» Dieux ennemis, qui m'ôtez mon erreur,
» Rendez-la-moi, rendez-moi mon bonheur.
» Je veux encore, aveugle volontaire,
» M'abandonner à ma douce fureur :
» Je veux encor te parler, te sourire,
» O belle nymphe! Après toi je soupire.
» Mes vœux ardens.... Mais qu'ai-je à demander
» Je suis à toi, j'ai ce que je désire;
» Que peut le ciel au-delà m'accorder?
» Quel bien plus grand que de te posséder?
» Ce bien pourtant est un mal sans remède.
» Narcisse est pauvre au milieu des trésors :
» Il les poursuit, et, malgré ses efforts,
» N'en jouit point, parce qu'il les possède.
» Pour en jouir, je sens, avec effroi,
» Qu'il me faudrait me séparer de moi.
» Mourons. Pourquoi ne peux-tu me survivre?
» Au noir ciseau faut-il que je te livre?...
» Mais de nos jours s'il tranche le fil d'or,
» Tu vas me suivre à la rive infernale,
» Et moi, penché sur la barque fatale,

» Dans l'eau du Styx je vais te voir encor.
» Ah! c'en est fait : je sens que je succombe.
» Je m'affaiblis; je chancelle; je tombe. »

Il perd alors l'usage de ses sens :
L'herbe reçoit ses membres languissans.
Mais au moment qu'il revient à lui-même,
Ses premiers soins sont pour l'ombre qu'il aime.
Il se regarde et méconnaît son teint;
Son œil se voit, et se voit presque éteint :
A ses regards, son front se décolore;
Il dépérit, consumé de douleur :
De sa beauté, dès sa première aurore,
Un vent brûlant a desséché la fleur.

Il en gémit. A cet aspect funeste,
Il lève au ciel et les yeux et les bras,
Et ramassant la force qui lui reste :
Hélas! dit-il.... Echo redit : hélas!
Ce long soupir, de colline en colline,
Est envoyé dans la plaine voisine,
Et retentit jusqu'à Tirésias.
Tirésias, et tout le peuple en larmes
Allaient cherchant les amans fugitifs;

Mais, à ce bruit, ils redoublent d'alarmes,
Et, dirigés par ces accens plaintifs,
Vers le vallon hâtent leurs pas tardifs.

En peu d'instans, le vieillard même arrive.
Narcisse au loin, nu, couché sur la rive,
Frappe d'abord ses regards étonnés.
On voit sa tête hors du bord avancée (8),
Sur le courant tristement abaissée,
Et ses cheveux aux vents abandonnés.

Nice et Cloris y courent avec zèle;
Dircé les suit; Doris plus vive qu'elle,
L'honneur des bois, la chasseuse Doris (9)
Passe de loin Dircé, Nice et Cloris.
Laure aux yeux noirs, et la blonde Glycère,
Et Célimène à la taille légère,
Volent ensemble. O belle Théano!
O tendre amie, et compagne d'Echo!
En l'appelant tu cours à son Narcisse.
Echo voudrait, sensible à cet office,
Nommer ton nom · la nymphe, au lieu du tien,
En t'écoutant, ne redit que le sien.
Laissant enfin les autres en arrière,

Près du ruisseau, tu parviens la première.
Tu vois Narcisse, ou plutôt, justes dieux!
Narcisse était invisible à tes yeux.
« O mes amis! mes compagnes fidelles!
» Venez, cherchons : cet enfant merveilleux
» A disparu sans sortir de ces lieux. »
Chacun s'empresse, à ces tristes nouvelles;
Même aux plus lents l'ardeur donne des ailes;
On vient, on cherche au milieu des roseaux,
Et sur la rive, et jusqu'au fond des eaux,
De ce beau corps on ne voit nul vestige.
Mais tout-à-coup, par un autre prodige,
Du sein de l'herbe il sort avec éclat
Un bouton d'or, sur une longue tige,
Bordé de fleurs d'un tissu délicat,
Feuilles d'argent, qu'un léger souffle abat :
Plante agréable, et de frêle existence,
Enfant de Flore, à peu de jours borné,
Doux, languissant, symbole infortuné
De la froideur et de l'indifférence.

De toute part, le Narcisse nouveau
Croissait déjà sur le bord du ruisseau.

En gémissant, les belles le cueillirent,
A leur côté, le placèrent, et dirent :
« Que notre sein lui serve de tombeau! »

Mais, ô douleur ! elles flairaient à peine
La fleur récente; à peine, avec ardeur,
Leurs vifs époux que cet exemple entraîne,
Jaloux aussi d'en connaître l'odeur,
La respiraient d'une indiscrète haleine;
Tous, de Junon victimes à leur tour,
Dans la vapeur de ce jeune calice,
Puisèrent l'âme et l'esprit de Narcisse,
Et l'amour-propre et l'oubli de l'amour.
Tous, du poison sentant déjà l'ivresse,
Cherchent sa source, et dans l'eau dont il sort,
Vont à l'envi se contempler sans cesse;
Le plus grand nombre y rencontre la mort.
Le reste (ainsi le voulait la déesse)
Survit, hélas ! pour un plus triste sort;
Vivre insensible est une mort cruelle,
Que chaque jour, chaque instant renouvelle.
N'avoir du moins de sensibilité
Que pour soi-même, et dédaigner les autres,

N'aimer enfin la grâce, la beauté,
Les agrémens qu'autant qu'ils sont les nôtres,
C'est être mort pour la société.

Tel fut ce peuple. Il changea de nature,
Et prit une âme indifférente et dure.
O nation trop digne de pitié !
Qu'est devenu ce sentiment intime,
Par qui tout vit, qui fait l'homme et l'anime,
Qui, sous les noms d'amour et d'amitié,
Tenant chacun l'un à l'autre lié,
De l'univers est le moteur sublime ?
Ce sentiment, qui, par de prompts ressorts,
Pour nos pareils excite nos transports,
Et hors de nous sait emporter nos âmes ?
Déjà ce feu n'élance plus ses flammes :
Trop concentré, loin de tendre au dehors,
En sens contraire, il tourne ses efforts.
Tout votre amour se tourne vers vous-même.
Eh bien ! allez, contentez vos souhaits,
Connaissez-vous, admirez vos attraits.

Ils se livraient à ce plaisir suprême,
Et commençaient d'en jouir à longs traits,

Quand de Junon l'agile messagère
Glisse dans l'air, sur une aile légère.
De ses couleurs le mélange éclatant
Brille à sa suite; il peint dans un instant,
L'immensité des célestes campagnes,
Descend en arc au-dessus des montagnes,
Touche les pins, les chênes, et paraît,
En l'éclairant, embraser la forêt.
Le ciel s'ébranle. Une voix trop connue,
La voix d'Echo, dans ce vallon secret
Se fait entendre, et répète à regret
Ces mots tonnans, qui sortent de la nue:
« Junon l'emporte et Vénus est vaincue. »

L'Amour, dès-lors, pour jamais disparut:
Tirésias de douleur en mourut;
Et ses enfans, dont sa douce sagesse,
Avec bonté, dirigea la jeunesse,
Ces cœurs ingrats, loin de donner des pleurs
A ce vieillard, qui, par trop de tendresse,
Finit ses jours, en pleurant leurs malheurs,
L'abandonnant à son heure dernière,
Le laissent seul achever sa carrière,
Ne songent plus, le jour de son trépas,

Qu'à se parer de guirlandes nouvelles,
Qu'à relever, avec soin, leurs appas
Des ornemens, des secours délicats
Que prête l'art aux grâces naturelles.

Ce même esprit, cet insipide goût,
Par qui chacun, devenu son idole,
Et se compare et se préfère à tout,
Régna depuis dans cette île frivole;
Et c'est de là, si l'on croit nos aïeux,
Que nos Français virent fondre chez eux
Ce tourbillon de ridicules êtres
Qu'on a nommés coquettes, petits-maîtres:
Narcisses vains, pour eux seuls prévenus,
Paons orgueilleux, qui se rendent hommage,
Insolemment étalent leur plumage,
Et font la guerre aux oiseaux de Vénus.

Qui que tu sois, amant de ton image,
Toi qui, pour elle, animé d'un beau feu,
La suis de l'œil, et la vois en tout lieu:
Caresse en paix cette image chérie,
Passe à ses pieds ta glorieuse vie;

Dans les miroirs, dans le plus fin cristal
Cherche les traits qui ravissent ton âme,
Et ne crains pas qu'on traverse ta flamme :
Ce n'est pas moi qui serai ton rival.

FIN DU POÈME DE NARCISSE.

NOTES

SUR LE POÈME DE NARCISSE.

(1) Page 28.

« Et la débauche *hideuse* en son ivresse.... »

Dans le mot *hideuse*, comme on sait, l'*h* est aspiré, t c'est ici une petite négligence contre les règles de la rosodie. Mais il y aurait de l'absurdité à rechercher vec une froideur grammaticale les taches légères qu'on eut remarquer dans quelques vers d'un poème semé le tant de beautés. On ne lit pas les ouvrages des grands hommes pour apprendre la prosodie ou la grammaire.

(2) Page 31.

« Tirésias, aveugle octogénaire.... »

Tirésias était fils d'Everrès, fils de Pterelaüs et de

la nymphe Charielo. Il est quelquefois appelé Everi dès, du nom de son pere.

Hésiode raconte qu'ayant frappé de son bâton de serpens qui s'accouplaient, il fut changé en femm et ayant répété la même action, il redevint homme.

Ce fut, selon Ovide, à cause de ces métamorphos que Jupiter et Junon le choisirent pour juger lequ des deux sexes trouvait le plus de plaisir dans l'a mour physique. Tirésias décida que c'était la femm et Junon, pour s'en venger, le rendit aveugle. Ma Pherecidès prétend qu'il devint aveugle, pour avoir v au bain Minerve nue.

Sans doute que la sage déesse se repentit bient d'avoir puni une faute si petite avec tant de sévé rité; car pour consoler un peu Tirésias, elle lui donn l'art de la divination. Dans la guerre des sept chef contre Thèbes, il déclara qu'il fallait qu'un des des cendans des Spartes se sacrifiât pour sauver la vill Les Epigônes ayant remporté la victoire sur les bord du Glissas, il conseilla de quitter la ville.

Pendant qu'il fuyait, il but de l'eau de la fontain Tilphusa, et mourut auprès d'Héliartus. Callimaqu dit que Minerve donna à Tirésias une vieillesse très avancée. Proserpine lui avait accordé de ne pas êtr

›mme les autres ombres, errant et idiot après sa mort. lysse vint le consulter aux enfers, comme on le ›it dans l'Odyssée. Il avait un oracle fameux auprès Orchoménos.

La célèbre devineresse Manto, dont quelques-uns t fait une sibylle, que les démonomanes ont mise nombre des sorcières, et qui, selon Leloyer, man-ait les petits enfans, était fille du devin Tirésias.

(*Extrait de* Millin, etc.)

(3) Page 35.

« C'est par vous seul, infortuné Narcisse.... »

Narcisse, né à Thespies en Béotie, était un jeune nme d'une grande beauté, qui passait pour le fils fleuve Céphise. Epris de sa figure, qu'il avait vue ıs une fontaine, il fut si long-temps à la consi-er, qu'il se laissa consumer d'amour et de désirs. ’ausanias raconte son histoire d'une manière moins ›quante. Narcisse avait une sœur jumelle qui lui semblait parfaitement. Souvent même ils s'habil-:nt l'un comme l'autre et chassaient ensemble. Nar-se devint amoureux de sa sœur; mais il eut le lheur de la perdre. Après s'être livré à la dou-

leur, il venait sur le bord d'une fontaine; il pren
plaisir à s'y contempler; il croyait revoir sa sœ
et c'était pour lui une consolat on. Mais cette con
lation l'épuisa.

Ovide ajoute que la nymphe Echo, fille de l
et de la terre, devint amoureuse de Narcisse, et
les dédains du beau jeune homme l'obligèrent à
retirer au fond des rochers, où elle se dessécha,
changée en pierre, et ne conserva que la voix.
sait que le nom de Narcisse est devenu un prove
pour désigner un homme épris de lui-même. (Mill

(4) Page 44.

Parmi les heureuses imitations des anciens q
remarque dans le poème de Narcisse, on cite
tout l'*Invocation à Vénus*. Nous allons rapporter
vers de Lucrèce; et pour les personnes qui aime
comparer les différens génies, nous mettrons à la s
la traduction d'Hénault.

INVOCATION A VÉNUS.

Æneadum genitrix, hominum divûmque voluptas,
Alma Venus, cœli, subter labentia signa,

uæ mare navigerum, quæ terras frugiferenteis
oncelebras; per te quoniam genus omne animantûm
oncipitur, visitque exortum lumina solis :
'e, dea, te fugiunt venti, te nubila cœli,
.dventumque tuum : tibi suaveis dædala tellus
ummittit floreis; tibi rident æquora ponti,
'lacatumque nitet diffuso lumine cœlum.
Nam simul ac species patefacta'st verna diei,
Et reserata viget genitabilis aura favonî,
Aeriæ primùm volucreis te, diva, tuumque
Significant initum, percussæ corda tuâ vi.
ndè feræ pecudeis persultant pabula læta,
Et rapidos tranant amneis; ita capta lepore
Illecebrisque tuis omnis natura animantûm
Te sequitur cupidè quo quamque inducere pergis :
Denique per maria, ac monteis, fluviosque rapaceis,
Frondiferasque domos avium, camposque virenteis,
Omnibus incutiens blandum per pectora amorem,
Efficis ut cupidè generatim sæcla propagent.
Quæ quoniam rerum naturam sola gubernas,
Nec sine te quidquam dias in luminis oras
Exoritur, neque fit lætum, nec amabile quidquam,
Te sociam studeo scribundis versibus esse
Quos ego de rerum naturâ pangere conor.

TRADUCTION D'HÉNAULT.

Déesse, dont le sang a formé nos aïeux,
Toi qui fais le plaisir des hommes et des dieux,
Qui, par un doux pouvoir régnant sur tout le monde,
Rends et la mer peuplée et la terre féconde,
Je t'invoque, ô Vénus, ô mère de l'Amour!
C'est par toi qu'est conçu tout ce qui voit le jour;
Un seul de tes regards écarte les nuages,
Chasse les aquilons, dissipe les orages,
Redonne un air riant à Neptune irrité,
Et répand dans les airs une vive clarté.

Dès le premier beau jour que ton astre ramène,
Les zéphirs font sentir leur amoureuse haleine,
La terre orne son sein de brillantes couleurs,
Et l'air est parfumé du doux esprit des fleurs.
On entend les oiseaux, frappés de ta puissance,
Par mille sons lascifs célébrer ta présence;
Pour la belle génisse, on voit les fiers taureaux,
Ou bondir dans la plaine, ou traverser les eaux;
Enfin les habitans des bois et des montagnes,
Des fleuves et des mers et des vertes campagnes,

Brûlant à ton aspect d'amour et de désir,
S'engagent à peupler, par l'attrait du plaisir :
Tant on aime à te suivre en ce charmant empire,
Qu'exerce la beauté sur tout ce qui respire !

Donc, puisque la nature est toute sous ta loi,
Que rien dans l'univers ne voit le jour sans toi,
Que sans toi rien n'est beau, rien n'aime et n'est aimable,
Vénus, deviens ma muse, et sois-moi favorable :
Je vais de l'univers étaler les secrets.

J. J. Rousseau dans *Pygmalion ;* Voltaire dans *la Pucelle ;* Bernis et Saint-Lambert dans leurs poèmes des *Saisons*, ont aussi imité l'*Invocation à Vénus*.

(5) Page 61.

« Sorti des murs qu'aux accens de sa lyre.... »

Thèbes fut rebâtie par Amphion, qui jouait si mélodieusement de la lyre, que les pierres mêmes en étaient émues et venaient se ranger à leur place pour former les murailles et les tours de la ville, comme chacun sait. Amphion était fils de Jupiter et d'Antiope, fille de Nycteus.

(6) Page 66.

« Entre tes bras la cruelle me change
» En jeune nymphe.... »

C'était autrefois une opinion assez répandue, et qu est justement regardée aujourd'hui comme un conte que les sexes pouvaient quelquefois se changer. Le grav Hippocrate dit que Phaëtuse, femme de Pythéus fu changée en homme dans la ville d'Abdère, apr avoir éprouvé de grandes douleurs dans tous ses mem bres. Tite-Live en dit autant d'Anamisie, femme d Gorgippus et d'une autre femme de Spolette, durar la seconde guerre punique. Pline rapporte que Luciu Cossitius, de femme qu'il était d'abord, devint homm la première nuit de ses noces.

Montaigne parle d'une fille de Vitry-le-François nommée Marie, et ensuite Germain, qu'il dit avoir v vieux et barbu, parce que, faisant à vingt-deux an quelques efforts pour sauter, ses membres virils s'é taient produits, et elle était devenue homme. (Essais *liv.* 1.er, *ch.* 20.)

Toutes ces historiettes ne sont plus que des pla santeries, aussi bien que les hermaphrodites. Mais c

›yait même, autrefois, que les femmes pouvaient re des enfans sans le concours des hommes, et le ·lement de Grenoble donna le 13 février 1537, un êt favorable à cette doctrine commode (1).

(7) Page 91.

Ce beau morceau est imité de Virgile : nous rap-rtons le modèle.

MORT DE LAOCOON.

ocoon, ductus Neptuno sorte sacerdos,
lemnes taurum ingentem mactabat ad aras.
ce autem gemini a Tenedo tranquilla per alta
lorresco referens) immensis orbibus angues
cumbunt pelago, pariterque ad littora tendunt;
ctora quorum inter fluctus arrecta jubæque
nguineæ exsuperant undas; pars cetera pontum
nè legit, sinuantque immensa volumine terga.
t sonitus, spumante salo; jamque arva tenebant;
rdentesque oculos suffecti sanguine et igni,
bila lambebant linguis vibrantibus ora.
iffugimus visu exsangues. Illi agmine certo

(1) Voyez le tome II des *Anecdotes du dix-neuvième Siècle*, p. 124.

Laocoonta petunt; et primùm parva duorum
Corpora natorum serpens amplexus uterque
Implicat, et miseros morsu depascitur artus.
Post ipsum, auxilio subeuntem ac tela ferentem,
Corripiunt, spirisque ligant ingentibus; et jam
Bis medium amplexi, bis collo squamea circum
Terga dati, superant capite et cervicibus altis.
Ille simul manibus tendit divellere nodos
Perfusus sanie vittas atroque veneno;
Clamores simul horrendos ad sidera tollit :
Quales mugitus, fugit quum saucius aram
Taurus, et incertam excussit cervice securim.
At gemini lapsu delubra ad summa dracones
Effugiunt, sævæque petunt Tritonidis arcem;
Sub pedibusque deæ clypeique sub orbe teguntur

TRADUCTION DE J. DELILLE.

Prêtre du dieu des mers, pour le rendre propice,
Laocoon offrait un pompeux sacrifice,
Quand deux affreux serpens, sortis de Ténédos,
(J'en tremble encor d'horreur) s'alongent sur les fl
Par un calme profond, fendant l'onde écumante,
Le cou dressé, levant une crête sanglante,

e leur tête orgueilleuse ils dominent les eaux;
reste au loin se traîne en immenses anneaux.
ous deux nagent de front, tous deux des mers profondes,
us leurs vastes élans, font bouillonner les ondes.
abordent ensemble, ils s'élancent des mers;
urs yeux rouges de sang lancent d'affreux éclairs,
les rapides dards de leur langue brûlante
gitent en sifflant dans leur gueule béante.

Tout fuit épouvanté. Le couple monstrueux
rche droit au grand-prêtre; et leur corps tortueux
bord vers ses deux fils en orbe se déploie,
is un cercle écaillé saisit sa faible proie,
nveloppe, l'étouffe, arrache de son flanc
ffreux lambeaux suivis de longs ruisseaux de sang.
r père accourt: tous deux à son tour le saisissent,
pouvantables nœuds tout entier l'investissent;
x fois par le milieu leurs plis l'ont embrassé,
x fois autour du cou leur corps s'est enlacé;
edoublent leurs nœuds, et leur tête hideuse
asse encore son front de sa crête orgueilleuse.
, dégouttant de sang, souillé de noirs poisons,
du bandeau sacré profanent les festons,
lissant ses deux bras contre ces nœuds terribles,
chale sa rage en hurlemens horribles.

Tel d'un coup incertain par le prêtre frappé,
Mugit un fier taureau de l'autel échappé,
Qui du fer suspendu victime déjà prête,
A la hache trompée a dérobé sa tête.
Enfin, dans les replis de ce couple sanglant,
Qui déchire son sein, qui dévore son flanc,
Il expire..... Aussitôt l'un et l'autre reptile
S'éloigne; et, de Pallas gagnant l'auguste asile,
Aux pieds de la déesse, et sous son bouclier,
D'un air tranquille et fier va se réfugier.

(8) Page 112.

« On voit sa tête *hors* du bord avancée.... »

L'*h* dans *hors* est aspiré comme dans *hideux*. N
avons tort sans doute de répéter cette remarque i
tile et frivole.

(9) Page 112.

« L'honneur des bois, la *chasseuse* Doris....

On dit plus généralement *chasseresse*, surtout
la langue poétique.

C.-Y.

ODES.

Sur ces Odes, qui concoururent pour des prix académiques, et sur les allusions à la sainte Vierge qui les terminent, voyez la préface, mise en tête de ce volume.

LE SOLEIL FIXE

AU MILIEU DES PLANÈTES.

ODE.

L'homme a dit : Les cieux m'environnent,
Les cieux ne roulent que pour moi ;
De ces astres qui me couronnent,
La nature me fit le roi ;
Pour moi seul le Soleil se lève,
Pour moi seul le Soleil achève
Son cercle éclatant dans les airs ;
Et je vois, souverain tranquille,
Sur son poids la terre immobile
Au centre de cet univers (1).

Fier mortel, bannis ces fantômes,
Sur toi-même jette un coup d'œil.

(1) Système de Ptolémée.

Que sommes-nous, faibles atômes,
Pour porter si loin notre orgueil?
Insensés! nous parlons en maîtres,
Nous qui, dans l'océan des êtres,
Nageons tristement confondus;
Nous, dont l'existence légère,
Pareille à l'ombre passagère,
Commence, paraît, et n'est plus.

Mais quelles routes immortelles
Uranie entr'ouvre à mes yeux!
Déesse, est-ce toi qui m'appelles
Aux voûtes brillantes des cieux?
Je te suis. Mon âme agrandie,
S'élançant d'une aile hardie,
De la terre a quitté les bords :
De ton flambeau la clarté pure
Me guide au temple où la nature
Cache ses augustes trésors.

Grand Dieu, quel sublime spectacle
Confond mes sens, glace ma voix!
Où suis-je? Quel nouveau miracle
De l'Olympe a changé les lois?

Au loin, dans l'étendue immense,
Je contemple seul en silence
La marche du grand univers;
Et dans l'enceinte qu'il embrasse,
Mon œil surpris voit sur sa trace
Retourner les orbes divers (1).

Portés du couchant à l'aurore
Par un mouvement éternel,
Sur leur axe ils tournent encore
Dans les vastes plaines du ciel.
Quelle intelligence secrète
Règle en son cours chaque planète
Par d'imperceptibles ressorts?
Le Soleil est-il le génie
Qui fait avec tant d'harmonie
Circuler les célestes corps?

Au milieu d'un vaste fluide,
Que la main du Dieu créateur
Versa dans l'abîme du vide,
Cet astre unique est leur moteur.

(1) Système de Copernic.

Sur lui-même agité sans cesse,
Il emporte, il balance, il presse
L'éther et les orbes errans;
Sans cesse, une force contraire,
De cette ondoyante matière
Vers lui repousse les torrens.

Ainsi se forment les orbites
Que tracent ces globes connus:
Ainsi, dans les bornes prescrites,
Volent et Mercure et Vénus.
La terre suit; Mars, moins rapide,
D'un air sombre, s'avance et guide
Les pas tardifs de Jupiter;
Et son père, le vieux Saturne,
Roule à peine son char nocturne
Sur les bords glacés de l'éther.

Oui, notre sphère, épaisse masse,
Demande au Soleil ses présens.
A travers sa dure surface
Il darde ses feux bienfaisans.
Le jour voit les heures légères
Présenter les deux hémisphères

Tour à tour à ses doux rayons;
Et sur les signes inclinée,
La Terre promenant l'année,
Produit des fleurs et des moissons.

Je te salue, âme du monde,
Sacré Soleil, astre de feu,
De tous les biens source féconde,
Soleil, image de mon Dieu!
Aux globes qui, dans leur carrière,
Rendent hommage à ta lumière,
Annonce Dieu par ta splendeur:
Règne à jamais sur ses ouvrages,
Triomphe, entretiens tous les âges
De son éternelle grandeur.

ALLUSION.

Du ciel auguste souveraine,
C'est toi que je peins sous ces traits:
Le tourbillon qui nous entraîne,
Vierge, ne t'ébranla jamais.
Enveloppés de vapeurs sombres,
Toujours errans parmi les ombres,

Du jour nous cherchons la clarté.
Ton front seul, aurore nouvelle,
Ton front sans nuage étincelle
Des feux de la divinité.

~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~

LE PROPHÈTE ÉLIE

ENLEVÉ AUX CIEUX.

ODE.

Cùmque pergerent et incedentes sermocinarentur, ecce currus igneus et equi ignei diviserunt utrumque : et ascendit Elias per turbinem in cœlum.

Reg., *lib.* IV, *cap.* II, *v.* II.

« Comme ils continuaient leur chemin et qu'ils marchaient en s'entretenant ensemble, un char de feu et des chevaux enflammés les séparèrent tout d'un coup l'un de l'autre; et Elie s'éleva dans les cieux au milieu d'un tourbillon ardent. »

Quel cercle éclatant m'environne !
D'où part ce déluge d'éclairs?
Quelle source de feu bouillonne,
Et soudain embrase les airs!
Plus prompts que les traits du tonnerre,
Des coursiers fondent sur la terre,

Et bondissent parmi les feux.
Où tend ce tourbillon rapide,
Et quel conducteur intrépide
Vole sur un char lumineux.

Est-ce toi qui viens, Dieu suprême,
Remplir le monde de terreur?
Veux-tu le dévorer toi-même
Par le souffle de ta fureur?
Est-il venu, ce jour de crainte,
Ce jour où ta majesté sainte
Doit prononcer ses jugemens,
Et sur une nue enflammée
Parcourir la terre alarmée
Au bruit de la foudre et des vents?

Elisée, ah! c'est ton saint maître.
O regrets! ô cris superflus!
Il fuit, il vient de disparaître.
Hélas! tu ne le verras plus!
Oui, c'est lui, douleur immortelle!
C'est mon guide; en vain je l'appelle,
En pleurant je lui tends les bras;
Mais à mes yeux il se dérobe,

Et déjà vers un autre globe
Il s'élance, et ne m'entend pas.

Qui consolera ma patrie
De cet événement cruel?
Quel mur contre l'idolâtrie
S'élèvera dans Israël?
Peuple, accablé de ta tristesse,
Tu n'as plus celui qui sans cesse
Brûlait de zèle pour ta loi.
De ton char il tenait les rênes,
Et de tes tribus incertaines,
Lui seul affermissait la foi.

Je l'ai vu rendre ses oracles,
Libre et vrai dans tous ses discours.
De la nature, sans obstacles,
Je l'ai vu suspendre le cours.
Aux ordres de sa voix puissante
Sur nous la nue obéissante,
Retenait ou versait ses eaux.
Par des prodiges manifestes,
Il fit tomber les feux célestes,
Ouvrit ou ferma les tombeaux.

Ses merveilles nous étonnèrent.
C'en est fait, il n'est plus pour nous;
Et les cieux qui nous le donnèrent,
De ce grand homme sont jaloux.
Leur vaste sein s'ouvre et l'embrasse.
Ah! que ne puis-je sur sa trace,
Voler dans ce lieu fortuné!
O vous qui m'aimiez, ô mon père!
Pourquoi, sur ce triste hémisphère,
M'avez-vous donc abandonné?

Arrête, serviteur fidèle,
Les pleurs qui coulent de tes yeux:
De son esprit et de son zèle
Tu reçois les dons précieux.
Succède à ce ministre sage:
Mais, hélas! que de jours d'orage
Naîtront pour toi de cet honneur!
De ton maître l'illustre vie
Fut sur le point d'être ravie
Par les ennemis du Seigneur.

Grand Dieu! ton équité répare
Les outrages que tu permis.

Périsse la reine barbare
Qui fait la guerre à tes amis;
Dieu vengeur qu'elle persécute,
Apprends aux hommes par sa chute
A ne pas braver l'Eternel.
Effrayés de son sort funeste,
Ils diront : Voilà ce qui reste
De l'orgueilleuse Jézabel.

Loin de cette femme implacable,
Jouissez d'un destin plus doux;
Prophètes, le bras qui l'accable
Prodigue ses bienfaits sur vous.
Conduit par de brillantes routes,
Au-dessus des célestes voûtes,
Attendez le temps limité.
Pour nous alors, ange propice,
Vous viendrez fléchir la justice
Du souverain juge irrité.

ALLUSION.

Du Très-Haut sublime interprète,
Vous n'avez point connu la mort :

Avec vous nul autre prophète
N'a partagé cet heureux sort.
L'instant qui nous donne la vie,
Dans notre âme au corps asservie,
De la mort imprime le sceau.
Tu n'as point connu nos ténèbres,
O Vierge ! et les ombres funèbres
N'ont point entouré ton berceau.

~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~

LA PRISE
DU FORT SAINT-PHILIPPE.

ODE.

Du haut de son trône immobile,
Au-dessus des temps et des airs,
Dieu voit sous lui, d'un œil tranquille,
Rouler tous les globes divers.
Il parle, et soudain, sur leurs ailes,
Ses anges, ministres fidèles,
Portent la mort et la terreur,
Lorsque sur la sphère où nous sommes
Pour punir les enfans des hommes,
Il veut envoyer sa fureur.

Tel est ce monarque suprême,
En qui le dieu de majesté
Prit plaisir à graver lui-même
Les traits de sa divinité.

Du Très-Haut image visible,
Louis apprend, d'un front paisible,
De ses voisins les vains complots :
Forcé de leur faire la guerre,
Il a déjà mis son tonnerre
Entre les mains de ses héros.

Ils volent avec assurance,
Sous les drapeaux de Richelieu :
Il sera l'ange de la France
Comme Louis en est le dieu.
Allez, troupe illustre et chérie,
Venger l'honneur de ma patrie,
Sous les auspices de mon roi;
Il enchaînera la fortune
Sur les campagnes de Neptune
Comme aux plaines de Fontenoi.

Un peuple inquiet et parjure
Se rit des traités les plus saints;
A travers son intrigue obscure,
On voit l'orgueil de ses desseins :
Peuple fier, du sein de tes ondes,
Tu prétends régir les deux mondes,

Et seul dominer sur les mers :
Dragon superbe, la tempête
Bientôt écrasera ta tête,
Que couronnent les flots amers.

Tu n'as point appris à connaître
Dès long-temps, quels sont les Français.
Tu veux encor faire renaître,
Et tes malheurs et leurs succès.
Insensé!.... Mais, dans leur enceinte,
Tes îles, frémissant de crainte,
Plaindront tes horribles tourmens,
Quand abattu sur ton rivage,
Tu feras éclater ta rage
Par d'effroyables sifflemens.

Déjà dans Minorque alarmée,
Nos légions jettent l'effroi,
Et c'est par là que notre armée
S'avancera jusques à toi.
Lorsqu'elle entre dans la carrière,
Par cette puissante barrière,
En vain tu voudrais l'arrêter :
Elle va, malgré mille obstacles,

Y préluder par des miracles,
Aux coups qu'elle doit te porter.

Quel est ce roc inaccessible,
Pareil aux antiques géans,
Qui presse de son poids horrible,
Le séjour des mânes tremblans ?
Sur son front le tonnerre gronde ;
De sa bouche énorme et profonde,
Il vomit des torrens de feux ;
Mais, en l'attaquant, nos Alcides
Bravent tous les traits homicides,
Que ses cent bras lancent sur eux.

De toutes parts, pour sa défense,
La mer enfante des vaisseaux ;
Et tels qu'une forêt immense,
Leurs mâts s'élèvent sur les eaux.
Byng combat, il cède, il soupire,
Et des mers nous laissant l'empire,
Dans Albion fuit en courroux.
Richelieu, le fort, presque en poudre,
Se soumet et suspend ta foudre !...
C'en est fait, Minorque est à nous.

Par des louanges immortelles
Chantons l'arbitre des combats,
Qui, selon les lois éternelles,
Ebranle ou soutient les Etats.
Dans un amas d'armes fragiles
Et dans des vaisseaux inutiles
L'Anglais a mis tout son appui :
Louis le met en ta justice;
Il veille sur nous, Dieu propice :
Daigne à jamais veiller sur lui.

ALLUSION.

O Vierge! c'est à la victoire,
Que je consacre ces accens;
Reçois du séjour de la gloire,
Mes hommages et mon encens.
Richelieu, ce foudre de guerre,
A de la superbe Angleterre
Forcé le rempart le plus fier.
Le cœur auguste de Marie
A triomphé de la furie
Et des puissances de l'enfer.

LOUIS LE BIEN-AIMÉ

SAUVÉ DE LA MORT.

ODE.

VERS nous, au milieu d'un orage,
Quel démon s'avance en fureur ?
Dans ses flancs, un épais nuage
L'apporte, et recule d'horreur.
Il voit des lis l'heureux empire ;
Il voit, il s'arrête, il soupire ;
Sa voix éclate dans les airs ;
Et pénétrant les voûtes sombres,
Ces mots portés au sein des ombres,
Font mugir le fond des enfers :

« Des nations, superbe reine,
» Fatal objet de mon courroux,
» Braveras-tu toujours la haine
» Et les traits d'un démon jaloux ?

» O France ! ô nom que je déteste !
» Depuis ta naissance funeste,
» Je te poursuis pour t'accabler ;
» Et par le temps même affermie,
» Tu ris de la main ennemie
» Qui te frappe sans t'ébranler.

» En vain donc je souffle la guerre
» Contre toi, contre ta grandeur !
» Les vains projets de l'Angleterre
» Ne font qu'augmenter ta splendeur !
» Les traits que ma fureur te lance,
» L'ange qui veille à ta défense,
» Sur moi les fait retomber tous.
» Tremble, c'en est fait, un barbare
» Me venge enfin, et te prépare
» Le plus terrible de mes coups. »

Il dit : mille vapeurs funèbres
Redoublent l'horreur de la nuit :
Dans le silence des ténèbres,
Un monstre marche, un glaive luit.
Mais quel bruit ! la voix du tonnerre
Ebranle les cieux et la terre ;

La nature en pâlit d'effroi.
Un bras.... le coup part, le sang coule;
On s'écrie, on accourt en foule.
Hélas! c'est le sang de mon roi!

O Dieu! cette tête chérie
Penche déjà vers le cercueil.
Je t'entends, ma triste patrie;
Quels cris touchans! quel vaste deuil!
Prosternée au pied de ce trône
Que l'ombre mortelle environne,
Tes larmes inondent ton sein;
Tu trembles pour les jours d'un père,
Et tu frémis d'être la mère
De son exécrable assassin.

O vengeance! ô forfait atroce!
Quoi donc, tes sacriléges mains
Ont pu frapper, monstre féroce,
Le plus aimable des humains!
Que pour punir ta barbarie,
La plus implacable furie
Invente un supplice nouveau,
Et que tout le feu de la foudre

Brûle, écrase, réduise en poudre
Le toit qui te vit au berceau!

Pourquoi ces nouvelles alarmes?
Quoi! cher prince!... hélas! il n'est plus!
Quel coup!... On se tait.... plus de larmes.
Tous sont consternés, abattus.
Mais, rompant ce morne silence,
La renommée et l'espérance
Ont fendu l'air d'un vol léger.
Renais, peuple sensible et tendre,
Déjà l'écho te fait entendre
Que ton roi n'est plus en danger.

Il vit. France, bannis ta crainte.
Il vit. Ton ange protecteur
Descend de la céleste enceinte,
Et vient confirmer ton bonheur.
Ange heureux, tu nous rends la vie!
Tu terrasses l'affreux génie,
Et son œil farouche en rougit.
Le cruel, d'une dent sauvage,
Mord sa chaîne, écume de rage,
Regarde Louis et rugit.

Qu'il vive, ce roi qu'on adore !
Le péril dont il sort vainqueur
Nous l'a rendu plus cher encore :
Notre amour croît par la douleur.
Qu'il fasse le bonheur du monde,
Dans le sein de la paix profonde,
Que nous promettent nos succès !
Qu'il règne environné de gloire,
Aussi long-temps que sa mémoire
Vivra dans le cœur des Français.

ALLUSION.

La tristesse monta ma lyre,
La joie en ranime les airs.
Puisse mon roi connaître et lire
Et mon zèle ardent et mes vers !...
Vous-même, acceptez-en l'hommage,
Vierge sainte ; sous son image,
J'ai voulu tracer votre sort.
Vous avez, grâce au ciel propice,
Des enfers bravé la malice :
Il a triomphé de la mort.

TRADUCTION

DU PSAUME 136 :

Super flumina Babylonis.

Assis sur les bords de l'Euphrate,
Un tendre souvenir redoublait nos douleurs;
Nous pensions à Sion dans cette terre ingrate,
Et nos yeux, malgré nous, laissaient couler des pleurs.

Nous suspendîmes nos citharres
Aux saules qui bordaient ces rivages déserts;
Et les cris importuns de nos vainqueurs barbares
A nos tribus en deuil demandaient des concerts.

Chantez, disaient-ils, vos cantiques;
Répétez-nous ces airs si vantés autrefois,
Ces beaux airs que Sion, sous de vastes portiques,
Dans les jours de sa gloire admira tant de fois.

Comment, au sein de l'esclavage,
Pourrions-nous de Sion faire entendre les chants

Comment redirions-nous, dans un climat sauvage,
Du temple du Seigneur les cantiques touchans?

O cité sainte! ô ma patrie!
Chère Jérusalem, dont je suis exilé,
Si ton image échappe à mon âme attendrie,
Si jamais, loin de toi, mon cœur est consolé;

Que ma main tout-à-coup séchée
Ne puisse plus vers toi s'étendre désormais;
A mon palais glacé que ma langue attachée
Dans mes plus doux transports ne te nomme jamais.

Souviens-toi de ce jour d'alarmes,
Seigneur, où par leur joie et leurs cris triomphans,
Les cruels fils d'Edom, insultant à nos larmes,
S'applaudissaient des maux de tes tristes enfans.

Détruisez, détruisez leur race,
Criaient-ils aux vainqueurs, de carnage fumans,
De leurs remparts brisés ne laissez point de trace,
Anéantissez-en jusques aux fondemens.

Ah! malheureuse Babylone,
Qui nous vois sans pitié traîner d'indignes fers!

Heureux qui, t'accablant des débris de ton trône,
Te rendra les tourmens que nous avons soufferts!

- Objet des vengeances célestes,
Que tes mères en sang, sous leurs toits embrasés,
Expirent de douleur, en embrassant les restes
De leurs tendres enfans sur la pierre écrasés.



LE GÉNIE
DE VIRGILE.

ANALYSE.

AVANT-PROPOS.

Lorsqu'on a lu les poètes anciens, on a une idée générale de la marche et de la nature de leurs ouvrages; mais on se rappelle avec plus de plaisir certains passages qui ont frappé plus que le reste. Ce sont ces passages qu'on voudrait retenir, sans perdre de vue l'ensemble, parce que le génie du poète y brille plus que dans les autres, et qu'ils contiennent, pour ainsi dire, le cachet de son talent.

C'est cette idée qui dominait Malfilâtre, lorsqu'il a entrepris, non pas de traduire Virgile, mais, ainsi que son titre l'annonce, de transporter dans notre langue le génie de ce poète. L'inconvénient qui résulterait de donner au public des morceaux détachés, sans liaison entre eux, ne nous est point échappé; nous avons senti qu'ils n'auraient de véritable prix qu'autant qu'ils

pourraient être amenés et placés, autant qu
possible, dans leur vrai jour.

Ainsi, c'est l'analyse des Églogues, des Géor
giques et de l'Énéide, que nous offrons au pu
blic, analyse dans le corps de laquelle nous avon
inséré les beaux morceaux traduits en vers pa
Malfilâtre, à mesure qu'ils se rencontrent dan
la suite de chacun de ces poèmes.

LES BUCOLIQUES.

ÉGLOGUE PREMIÈRE.

TITYRE, MÉLIBÉE.

MÉLIBÉE.

Couché sous ce hêtre touffu, Tityre, tu essayes les airs champêtres sur un chalumeau léger : nous, hélas! nous quittons les confins de notre patrie et les douces campagnes, nous fuyons notre pays; et toi, Tityre, mollement étendu à l'ombre, tu apprends aux forêts à répéter le nom de la belle Amaryllis.

TITYRE.

O Mélibée! un dieu m'a fait ce doux loisir.
Oui, pour un de ses dieux mon cœur le veut choisir.
Pour prix de ses bienfaits, de fréquens sacrifices
Rougiront son autel du sang de mes génisses.

Par lui, mon troupeau libre erre sur ces coteaux,
Et ma voix peut encore éveiller les échos.

MÉLIBÉE.

Je n'en suis point jaloux; mais ce calme m'étonne
Tandis qu'au désespoir ici tout s'abandonne,
Tout fuit; je vais moi-même en de nouveaux climat
Traîner mes chers moutons, compagnons de mes pa
Cette faible brebis, qui me suit avec peine,
A laissé deux agneaux dans la forêt prochaine,
Jumeaux nés d'aujourd'hui, mais perdus sans retou
Et privés de leur mère en recevant le jour.
J'aurais bien dû prévoir ces disgrâces funestes.
Souvent j'ai vu ces pins frappés des feux célestes;
La corneille a souvent, du creux de cet ormeau,
Par ses cris menaçans effrayé le hameau.

TITYRE.

Cette ville, qu'on appelle Rome, insensé qu j'étais! je l'ai crue, Mélibée, semblable à la nôtr où souvent nous allons vendre nos agneaux. Ain que de jeunes chiens me paraissaient semblables leurs pères, et mes chevreaux à leurs mères; ainsi

les petites choses, je voulais juger des grandes; is cette Rome,

Au-dessus des cités élève autant sa tête
Que le hardi cyprès, déployant ses rameaux,
Porte son front superbe au-dessus des roseaux.....
Là j'ai vu ce héros, ce dieu, dont mon encens
Parfume les autels douze fois tous les ans.

C'est lui qui le premier a entendu ma prière, et i m'a fait cette réponse :

Veillez sur vos troupeaux, allez, jeunes bergers,
Et cultivez en paix vos champs et vos vergers.

MÉLIBÉE.

O fortuné vieillard! . . . .
Ce terrain te demeure et suffit à tes vœux,
Quoiqu'à peine le soc ouvre ce sol pierreux.
Les eaux de ce marais, fangeuses et tranquilles,
Couvrent tes prés de joncs et de roseaux stériles;
Mais, exempt de nos maux et libre de nos soins,
Pour tes tendres brebis tu ne craindras du moins
Ni l'effet dangereux d'un nouveau pâturage,
Ni d'un troupeau malsain le triste voisinage.

O fortuné vieillard ! dans un heureux repos,
Ici tu jouiras de la fraîcheur des eaux,
Près du fleuve sacré qui coule dans ces plaines,
Et sous les arbres verds qui bordent ces fontain
Ici, tressés en haie, et plantés de tes mains,
Ces saules, de ton champ qui marquent les confin
T'offriront du sommeil les douceurs passagères,
Au murmure flatteur des abeilles légères,
Quand l'essaim bourdonnant de ces filles du cie
Vole de feuille en feuille et ramasse le miel.
Les chants du bûcheron, du haut de ces montag
Retentiront au loin dans les vastes campagnes ;
La tourterelle enfin, gémissant dans les bois,
Aux voix de tes ramiers joindra sa tendre voix...

(1) Cette inversion n'est pas heureuse.

ÉGLOGUE II.

LYCIDAS, MOERIS.

LYCIDAS.

Sans toi, qui chanterait les nymphes de nos plaines
Et les ombrages verds qui couvrent ces fontaines?
Ou qui revêtirait, dans des vers enchanteurs,
Et les prés de gazons, et les gazons de fleurs?

. . . .

Revenez, revenez, aimable Galatée;
Quel charme sous les eaux vous retient si long-temps?
La nature renaît, et les fleurs du printemps
Ont parfumé les bords de cette onde argentée.
De ce haut peuplier les feuillages épais
Couronnent cette grotte aux nymphes consacrée;
Les pampres enlacés qui tapissent l'entrée
En redoublent encor et l'ombrage et le frais:
Revenez près de nous dans ces rians bocages,
Laissez les flots mugir et battre les rivages.....

ÉGLOGUE III.

ALEXIS.

Le berger Corydon brûlait pour le bel Ale
les délices de son maître; mais il aimait sans
pérance : seulement chaque jour il venait à l'
bre épaisse des hêtres; là, seul avec sa doul
il fatiguait en vain les bois et les montagne
ces plaintes égarées :

O cruel Alexis! tu te ris de mes soupirs e
mes chansons; ma douleur n'excite point ta p
ton indifférence enfin me fera mourir. Mai
nant les troupeaux même cherchent l'ombre
frais :

Contre les feux du jour ici l'humble reptile
Dans le sein des buissons vient chercher un asi

Thestyle aux laboureurs épuisés de travail,
Prépare de ses mains le serpolet et l'ail;
Et moi seul, à te suivre attaché sur ces rives,
Je brave du soleil les ardeurs les plus vives,
Tandis que la cigale, hôtesse de ces champs,
Par ses cris importuns, répond seule à mes chants.
Ah! que n'ai-je plutôt souffert la tyrannie,
Les superbes dédains de la fière Sylvie!
Que n'ai-je aimé Daphnis! Son teint, moins délicat,
N'a point de ton beau front la blancheur et l'éclat;
Mais, hélas! prise moins cette blancheur si vaine:
On cueille l'hyacinthe, on laisse le troëne.

ÉGLOGUE IV.

DAPHNIS.

Les Nymphes, de Daphnis pleuraient la mort cruell
Bois, vous fûtes témoins de leur douleur mortelle
Quand sa mère, embrassant ses restes malheureux
De son trépas récent accusait tous les dieux.
Nous vîmes la génisse et le coursier superbe
Oublier les ruisseaux et la fraîcheur de l'herbe;
Et les tristes moutons, aux pieds de leur berger,
Touchés de sa douleur, semblaient la partager.
Dans les sables brûlans de l'Afrique déserte,
Le lion, cher Daphnis, a gémi de ta perte.
Daphnis sut, le premier, sur les coteaux voisins,
Atteler à des chars les tigres d'Arménie;
Il couvrit, le premier, dans les champs d'Ausonie,
Les thyrses de Bacchus de pampre et de raisins.
Cérès est des sillons l'ornement le plus digne;
Le taureau, roi des champs, est l'honneur des troupeau
La vigne orne l'ormeau, la grappe orne la vigne;
Et tu fus, ô Daphnis! la gloire des hameaux.

ÉGLOGUE V.

SILÈNE.

Deux jeunes bergers, Chromys et Mnasile, irent Silène étendu et endormi dans un antre. Il vait, selon sa coutume, les veines enflées du vin e la veille. On voyait à terre, loin de lui, des uirlandes tombées de sa tête; et un vase pesant endait par une anse usée. Ils le saisissent (car ouvent le vieillard leur avait promis des chansons, et les avait trompés): ils lui font des chaînes de ces fleurs mêmes dont il s'était couronné. Églé se joint à eux et les enhardit, Églé, la plus belle des naïades; et lorsqu'il ouvrait déjà les yeux ur elle, la nymphe lui ensanglante de mûres le ront et les tempes. Pourquoi, dit-il, en riant de eur malice, pourquoi m'enchaîner? Laissez-moi ibre, mes enfans; contentez-vous de m'avoir

montré ce que vous pouviez sur moi. Écoutez le vers que vous demandez. Les vers seront pou vous; pour Églé, je lui garde une autre récom pense.

Il commence. Aussitôt les animaux des bois
S'assemblent tous en foule autour du vieux Silène;
Les faunes, avec eux se jouant dans la plaine,
Marquent d'un pied léger les accens de sa voix,
Et les pins en cadence agitent leurs feuillages.
Il chantait tous ces corps, ces principes divers
De l'air, du feu léger, de la terre et des mers,
Qui dans le vide immense, épars à l'aventure,
S'unirent pour former les premiers élémens,
Ces élémens féconds, qui d'êtres différens
Par leur mélange heureux peuplèrent la nature.

ÉGLOGUE VII.

LE MYSTÈRE MAGIQUE.

Les chants de Damon et d'Alphésibée, bergers dont la dispute enchanta les troupeaux et leur fit oublier le pâturage, charma les lynx et suspendit le cours des fleuves étonnés ; les chants de Damon et d'Alphésibée seront répétés par ma muse.

A peine dans les cieux le soleil de retour
Dissipait l'ombre humide et rallumait le jour ;
A peine les troupeaux cherchaient dans la prarie
Et la tendre rosée et l'herbe refleurie ;
Damon, sur sa houlette appuyé tristement,
Répéta ces regrets d'un malheureux amant :
Nais, astre du matin ; brille, ô douce lumière !
Brille, et sois d'un beau jour l'heureuse avant-courrière,
Tandis que je me plains, dans mes derniers momens,
De la perfide Nise et de ses vains sermens,

Que je viens, en mourant, raconter mon injure
A ces dieux tant de fois témoins de son parjure.

Ma flûte, commençons : avec moi sur ces bords
Des chantres du Ménale imite les accords.

Pan, dont l'art inventa la flûte pastorale,
Fait toujours de ses sons retentir le Ménale.
Le Ménale, couvert de bois harmonieux,
Entend toujours la voix des pins mélodieux;
Le Ménale toujours entend parler ses hêtres
De l'amour des bergers, et des plaisirs champêtres.

Ma flûte, commençons : avec moi sur ces bords
Des chantres du Ménale imite les accords.....

ÉGLOGUE X.

GALLUS.

Arcadiens, vous chanterez à vos montagnes ma ste destinée, Arcadiens, seuls pasteurs instruits ns l'art de bien chanter. O que mes cendres reseront mollement, si votre flûte célèbre un ır mes amours! Et plût aux dieux que j'eusse : un de vous, et que j'eusse ou gardé vos trouıux ou vendangé vos raisins mûrs! du moins, t Phyllis, soit Amynte, soit quelqu'autre objet mon amour (qu'importe qu'Amynte ait le teint ir, les violettes et les hyacinthes sont noires ssi), ce que j'aimerais enfin reposerait avec moi tre les saules, à l'ombre d'une vigne souple et tueuse. Phyllis cueillerait pour moi des fleurs, ıynte chanterait à mes côtés. Ici coulent de

Que je viens, en mourant, raconter mon injure
A ces dieux tant de fois témoins de son parjure.

Ma flûte, commençons : avec moi sur ces bords
Des chantres du Ménale imite les accords.

Pan, dont l'art inventa la flûte pastorale,
Fait toujours de ses sons retentir le Ménale.
Le Ménale, couvert de bois harmonieux,
Entend toujours la voix des pins mélodieux;
Le Ménale toujours entend parler ses hêtres
De l'amour des bergers, et des plaisirs champêtres

Ma flûte, commençons : avec moi sur ces bords
Des chantres du Ménale imite les accords.....

~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~

ÉGLOGUE X.

GALLUS.

Arcadiens, vous chanterez à vos montagnes ma ste destinée, Arcadiens, seuls pasteurs instruits ns l'art de bien chanter. O que mes cendres reseront mollement, si votre flûte célèbre un ur mes amours! Et plût aux dieux que j'eusse é un de vous, et que j'eusse ou gardé vos trouaux ou vendangé vos raisins mûrs! du moins, it Phyllis, soit Amynte, soit quelqu'autre objet mon amour (qu'importe qu'Amynte ait le teint ir, les violettes et les hyacinthes sont noires ssi), ce que j'aimerais enfin reposerait avec moi tre les saules, à l'ombre d'une vigne souple et rtueuse. Phyllis cueillerait pour moi des fleurs, nynte chanterait à mes côtés. Ici coulent de

fraîches fontaines; ici, Lycoris, verdissent (gréables prairies; ici s'élèvent des bocages; ic consumerais avec toi toute ma vie, et cepenc un fol amour te retient dans les chants du (farouche de la guerre, au milieu des armes et ennemis. Loin de ta patrie (que ne puis-je douter!) seule, sans moi, ah! cruelle, tu ne que les neiges des Alpes, et les bords glacés Rhin. Ah! que la froidure et les frimats ne t tragent point! ah! que les âpres glaçons ne bless point tes pieds délicats!

J'irai, puisque l'ingrate a dégagé sa foi,
J'irai chanter au sein d'une forêt tranquille,
Sur les doux chalumeaux du pasteur de Sicile,
Les vers que dans l'Eubée Apollon fit pour moi.

LES GÉORGIQUES.

LIVRE PREMIER.

Mécène, aux laboureurs mes préceptes utiles
Enseignent par quels soins on rend les champs fertiles;
En quel temps, sous le joug le taureau doit gémir;
Sous quel astre la vigne à l'ormeau veut s'unir;
Quels secours aux troupeaux prête la main de l'homme;
Et jusqu'où va l'instinct de l'abeille économe.

Astres brillans du monde! ô secourables dieux!
Qui conduisez l'année errante dans les cieux,
Bacchus, et vous Cérès, si les moissons dorées,
Si les vignes d'Argos, de pourpre colorées,
Pour nous ont remplacé, par vos heureux bienfaits,
Et l'eau des froids torrens, et le gland des forêts....
O vous, faunes légers qu'adorent les campagnes!
Vous, nymphes, qui peuplez les bois et les montagnes,
Jetez sur mes essais des regards complaisans;
Accourez à ma voix, je chante vos présens.

Toi dont le fier trident fit sortir de la terre
Le superbe coursier, symbole de la guerre,
Grand dieu des mers, et toi dont les nombreux troup
De Cée, en bondissant, dépouillent les coteaux,
Toi surtout, dieu pasteur, souverain d'Arcadie,
O Pan! si tu chéris ton heureuse patrie;
Minerve, si par toi ton peuple favori
Reçut les premiers arts et l'olivier chéri;
Jeune enfant, qui jadis au genre humain sauvage
Vins montrer la charrue et son utile usage;
Silvain, dieu des forêts, solitaire Silvain,
Dont un jeune cyprès orne toujours la main;
Je vous invoque tous, dieux, déesses propices,
Soit que les fruits vermeils naissent sous vos auspic
Soit que du haut du ciel arrosant les sillons,
Vous nourrissiez la terre et ses germes féconds.

Je t'implore aussi, ô César, toi qui dois un jo t'asseoir dans le conseil des dieux; je t'implo dans quelque classe de divinités que tu veuilles ranger: soit que devenu le protecteur de la terr tu daignes visiter nos villes, ou que l'univers, couronnant du myrte consacré à ta mère, ado

toi l'arbitre des saisons, et le génie qui pré-
: à la fertilité des champs; soit que les nau-
niers t'honorent comme le dieu des vastes
rs, que Thulé, cette île placée à l'extrémité
la terre, te reconnaisse pour son maître, et
: Thétys, en te cédant tout l'empire des eaux,
croie pas acheter à trop haut prix la gloire de
'oir pour gendre; soit enfin que tu brilles au
l comme un nouvel astre des mois tardifs, en-
la vierge et les serres brûlantes du scorpion,
déjà se replie sur lui-même pour t'ouvrir
: place dans la voûte céleste. Quel que soit ton
ploi parmi les dieux (car les enfers ne doivent
s'attendre à t'avoir pour souverain, et je ne
is pas que ce triste empire ait pour toi des ap-
, quoique la Grèce nous vante les champs ély-
s, et que Proserpine, redemandée par sa
re, ne témoigne aucun désir de la suivre),
orise ma course, seconde mes hardis projets,
nds pitié de l'ignorance des laboureurs, et
:outume-toi d'avance à recevoir les vœux des
rtels.....

Cinq zones de l'Olympe embrassent l'étendue :
L'une, par le soleil sans cesse parcourue,
De cet astre de flamme est l'empire éternel,
Et voit des deux côtés, près des pôles du ciel,
Deux zones, de frimas tristement couronnées,
A l'horreur des hivers à jamais condamnées,
Et deux que la nature, indulgente aux humains,
A su de part et d'autre enfermer de ses mains,
Entre ces froids climats que le soleil ignore,
Et l'espace brûlant que la chaleur dévore.
De ces plages où règne un air plus tempéré,
Par son char vagabond le bord est effleuré,
Lorsque ce dieu du jour va, dans un cercle obliq
Visiter tour à tour l'un et l'autre tropique.
L'habitant du Riphée est voisin de ces lieux,
Où la terre s'élève et s'approche des cieux;
Et l'ardente Lybie, et les murs d'Alexandre
La *voient* vers le midi s'abaisser et descendre.
L'un des pôles du monde où souffle l'Aquilon
Toujours, par sa hauteur, domine l'horizon;
Toujours l'autre se montre à ces rivages sombres
Où règne le trépas sur le peuple des ombres.
Ici, tel qu'un grand fleuve, en ses vastes détour
Embrasse au loin les champs que féconde son co

Le Dragon tient toujours les deux Ourses glacées
Dans ses replis divers fortement embrassées;
Les Ourses, que jamais les souverains des mers
Ne laissèrent descendre au sein des flots amers.
Là, pâlit la nature, et sur ces bords funèbres
Une nuit inféconde entasse des ténèbres;
Ou peut-être l'Aurore, à ce nouveau séjour,
En s'éloignant de nous, va reporter le jour;
Peut-être, quand sur nous cette jeune courrière
Ordonne à ses coursiers de souffler la lumière,
Là, l'étoile du soir, au départ du soleil,
Allume son flambeau dans l'occident vermeil.

La lune a des jours plus ou moins heureux, ›ur entreprendre des travaux: craignez le cin-ıième.

Il vit naître jadis Pluton et les Furies;
Il vit naître Japet et ses frères impies',
Ligués pour assiéger le monarque du ciel,
Et le précipiter de son trône éternel;
Trois fois sur Pélion tous ces monstres horribles
Virent l'Ossa haussé par leurs efforts pénibles;
Et sur l'Ossa, l'Olympe, entassé par trois fois,
Porta ces fiers Titans, et gémit sous le poids;

Mais la foudre atteignant et géans et montagnes,
Trois fois les fit rouler dans les vastes campagnes.

Parlerai-je des tempêtes et des astres orageu de l'automne? Dirai-je ce que l'on doit craindr ou prévenir, lorsque les jours décroissent et qu l'été devient plus doux et plus tempéré; ou lors que le printemps pluvieux s'enfuit, que les jeune épis commencent à ondoyer dans les champs, e qu'un suc fécond, montant dans les tiges nais santes, allaite et nourrit le blé encore verd?

J'ai vu, lorsque souvent le joyeux laboureur
Vers ses blés déjà mûrs guidait le moissonneur,
J'ai vu le ciel chargé de nuages errans
Sur ces belles moissons descendre en noirs torrens...
Les fossés se remplir, les fleuves débordés
Ravager, à grand bruit, les vallons inondés.....
Dans un ciel ténébreux Jupiter enfermé
Perce de mille éclairs le nuage enflammé;
Dans toute sa fureur il se montre à la terre,
Aux humains effrayés fait parler son tonnerre.....

L'univers tremble, les animaux fuient, et le

peuples glacés d'effroi sont tous dans une humble consternation.

De sa foudre brûlante il renverse, il embrase
Le sommet du Rhodope ou le front du Caucase.

Afin que les hommes pussent prévoir avec certitude la chaleur, la pluie et les vents qui portent la froidure, Jupiter lui-même a déterminé quels seraient les pronostics de la lune, souveraine des mois; quels signes annonçeraient la fin des vents; quelles apparences avertiraient les laboureurs de ne pas laisser leurs troupeaux s'éloigner des étables.

Au premier sifflement des vents impétueux,
Vous voyez s'agiter les flots tumultueux;
Le rivage mugit, l'écho porte aux campagnes
Le murmure des bois et le cri des montagnes.
Dieux! quels périls affreux menacent les vaisseaux,
Quand les plongeons troublés, quittant le fond des eaux,
Par un vol inquiet et des accens sauvages,
Annoncent la tempête et cherchent les rivages;

Quand on voit le héron, loin des marais fangeux,
Se perdre tout-à-coup dans un ciel orageux;
Les poules de Thétys se rassembler entr'elles,
Et jouer sur le sable en secouant leurs ailes.
A l'approche des vents, les astres emportés,
La nuit, du haut des cieux, tombent précipités,
Marquent de feux brillans leur rapide carrière,
Et sillonnent le ciel de longs traits de lumière;
La feuille des forêts et la paille des champs,
Sur vos pas, quelquefois, sont les jouets des vent
La poussière voltige, et sur le dos des ondes
Flottent légèrement des plumes vagabondes.
Mais si la foudre au nord fait entendre sa voix,
Si ses coups redoublés vont frapper à la fois
Les portes du couchant et le char de l'aurore,
Ah! quel nouveau déluge est prêt à fondre encore!
Bientôt les vastes champs, noyés par Jupiter,
Aux yeux du laboureur n'offriront qu'une mer.
Déjà le nautonnier, tremblant à ce présage,
A replié sa voile et prévenu l'orage.
L'orage enfin s'annonce et jamais ne surprend;
L'œil le moins attentif le prévoit et l'attend.
Du creux de leurs vallons, la nation des grues
S'enfuit à son approche et traverse les nues;

Pour respirer l'orage et le souffle des airs,
Le taureau vers le ciel tient ses naseaux ouverts;
En effleurant les eaux, la folâtre hirondelle
Les ride faiblement par le vent de son aile;
Les grenouilles encor, sur le bord des étangs,
Insultent de leurs cris Latone et ses enfans;
Par des sentiers étroits, la fourmi, non sans peine,
Quitte, en traînant ses œufs, sa maison souterraine,
Et le grand arc des cieux, de rayons coloré,
Boit les eaux de la mer dont il est altéré.
De corbeaux croassans un ténébreux nuage
Presse leur vol tardif vers le prochain bocage.
Considérez alors tous ces oiseaux divers,
Qui s'assemblent en foule au rivage des mers,
Et ceux que le Caïstre, errant dans les prairies,
Voit paître par troupeaux sur ses rives fleuries :
Tous, avant que le ciel nous verse ses trésors,
Ont pressenti la pluie et s'approchent des bords,
Offrent la tête au flot que le rocher renvoie,
Plongent leur cou dans l'onde, ou nagent avec joie,
Cherchent le frais des eaux, et vont, dans un instant,
Laver cent fois en vain leur plumage éclatant.
Seule, errant sur le sable, avec un cri funeste,
La sinistre corneille appelle l'eau céleste :

prépare l'étoile du soir, de quel côté souffle vent qui chasse les nuées pures et sereines, et que médite le vent pluvieux du midi. Le soleil trompe jamais.

Qui pourra d'imposture accuser le soleil ?
Souvent même il prédit le secret appareil
Des troubles, des combats, des crimes près d'éclo
Et qu'une épaisse nuit à nos yeux cache encore.

Quand César expira, le soleil, dans son cours,
N'éclaira qu'à regret le dernier de ses jours :
Le soleil vit nos pleurs, le soleil plaignit Rome
Des malheurs qu'entraînait la mort de ce grand hom
Il partagea son deuil; cet astre étincelant,
D'un voile ensanglanté couvrit son front brillant,
Et des hommes pervers la race criminelle
Craignit à cet aspect une nuit éternelle.
Hélas! tout dans ces temps annonçait nos revers;
Tout nous épouvantait, et la terre et les mers,
Et des chiens menaçans les clameurs importunes,
Et l'oiseau précurseur des grandes infortunes.
Combien de fois, ô dieux! dans ces jours de terreu
Vîmes-nous de l'Etna les volcans en fureur

S'échapper à travers ses fournaises brisées,
Des foudres souterrains, des roches embrasées,
De torrens de fumée obscurcissant le jour,
Rouler en tourbillons dans les champs d'alentour!
Un bruit de chars, un choc d invisibles armées
Fit trembler du Germain les villes alarmées:
L'Apennin tressaillit, et sur leurs fondemens,
Les Alpes, à grand bruit s'agitèrent long-temps.
Des spectres infernaux, dans l'horreur des nuits sombres,
Se traînaient au milieu du silence et des ombres ;
On entendait au loin retentir une voix
Lamentable, et des cris sortis du fond des bois
Des fleuves étonnés les ondes reculèrent,
La terre s'entr'ouvrit, les animaux parlèrent,
Et dans nos temples saints, séjour des immortels,
On vit les dieux d'airain pleurer sur leurs autels.
Le roi des fleuves même, affreux dans ses ravages,
Le superbe Eridan, franchissant ses rivages,
Dans son onde écumante, épandue á grands flots,
Entraîna les pasteurs, leurs toits et leurs troupeaux;
Dans le flanc des taureaux les ministres célestes,
Ne voyaient chaque jour que des signes funestes;
De longs ruisseaux de sang épouvantaient nos yeux;
Et des loups affamés les troupeaux furieux,

Quand la nuit couvrait l'air de ses voiles paisibl
Effrayaient les cités de hurlemens horribles.
Jamais en un ciel pur et dans des jours sereins,
La foudre plus souvent n'étonna les humains;
Et jamais plus souvent les comètes cruelles
Ne lancèrent sur nous leurs tristes étincelles.

Bientôt la Macédoine, asile de Brutus,
Revit par les Romains les Romains combattus,
Et Jupiter souffrit que les champs d'Emathie
S'enivrassent encor du sang de ma patrie.

Un jour, un jour viendra qu'en ces champs trop féco
Le laboureur surpris, en traçant des sillons,
Trouvera sous le soc des piques enterrées,
Les armes des Romains de rouille dévorées,
Des casques entraînés sur ses pesans râteaux,
Et de grands ossemens et d'antiques tombeaux.

O dieux! dieux citoyens, que mon pays adore,
Romulus et Numa! toi, Vesta, que j'implore,
Vesta, qui sur le Tibre arrêtes tes regards,
Et daignes protéger le palais des Césars!
Ah! laissez-nous du moins, divinités suprêmes,
L'appui d'un jeune prince, en nos malheurs extrê

Notre sang le plus pur, répandu si long-temps,
A de Laomédon lavé les faux sermens.
Hélas! le ciel jaloux, le ciel inexorable
Vous envie, ô César, à la terre coupable;
Il se plaint, quand César mérite des autels,
Qu'il cherche à triompher au milieu des mortels,
Que d'un siècle de fer il brigue le suffrage,
Tandis que les humains, dans leur aveugle rage,
Foulent aux pieds la paix et les lois et l'honneur,
Et font du monde entier un théâtre d'horreur.

La terre sans culture a perdu tous ses charmes;
On enlève à son champ le laboureur en larmes:
La guerre détruit tout, et la faux de Cérès,
Devient sous le marteau l'instrument des forfaits.
Toutes les nations à nous perdre animées,
Le Danube, l'Euphrate enfantent des armées:
Malgré le voisinage et la foi des traités,
Tout combat; les cités attaquent les cités;
Mars remplit l'univers de sa fureur impie;
Rien ne peut dans son cours arrêter sa furie.
Tels, de jeunes coursiers, ardens, impétueux,
Tout à coup avertis par le signal des jeux,

D'un saut précipité franchissant la barrière,
Impatiens du frein, volent dans la carrière;
Et, las de retenir leur courage indompté,
Le guide avec le char est lui-même emporté.

~~~~~~~~~~~
~~~~~~~~~~~

LIVRE II.

Parcourez l'univers jusqu'aux derniers rivages,
Visitez le climat des farouches Gelons,
Et l'Arabe, voisin des portes de l'Aurore :
Tout pays a ses fruits, tout arbre a sa patrie.
Sur les bords indiens naît la brillante ébène;
L'encens parfume l'air dans les champs de Saba.
Que dirai-je des lieux où le baume odorant
Distille goutte à goutte en larmes précieuses?
De ceux qui sont peuplés d'acanthes toujours verds?
Des bois dont le coton vient blanchir les rameaux?
Et des riches forêts où croît sur chaque feuille
Un duvet délicat que le Sère y recueille?
Et des arbres plantés sur les rives du Gange,
Où les mers d'Orient terminent l'univers,
Arbres qui de leur front vont insulter les nues :
Tels que de l'Indien les flèches si vantées,
De leur cime jamais n'ont atteint la hauteur?

Mais, ni les riches contrées de la Médie, ni le beau fleuve du Gange, ni l'Hermus qui roule de l'or parmi ses sables, ni le pays des Bactriens et des Indiens, ni la Panchaïe, malgré l'encens qu'elle produit, ne peuvent être comparés à l'Italie.

Des taureaux vomissant de leur gueule enflammée
Des tourbillons épais de feux et de fumée,
Dans ses champs n'ont jamais ouvert aucun sillon
Qui fît germer les dents d'un horrible dragon;
La terre n'y vit point de ses veines profondes
En moissons de guerriers sortir ces dents fécondes.

Mais elle produit des grains de toute espèce, elle donne du vin Massique; elle nourrit des oliviers et des troupeaux nombreux. Dans ses plaines,

Les chèvres, les brebis viennent bondir sur l'herbe
Le coursier belliqueux marche d'un pas superbe :
Clitumne fortuné, tu vois ces fiers taureaux
Qui, dans un char vainqueur, conduisent nos héros,
Aux autels des grands dieux victimes consacrées,
Se baigner quelquefois dans tes ondes sacrées.

Là règnent sans cesse le printemps et l'été. Les troupeaux y portent deux fois, et deux fois les arbres se chargent de nouveaux fruits.

Si vous choisissez une terre grasse, serrez davantage les rangs : si au contraire vous plantez sur le penchant d'une colline ou sur les hautes montagnes, que les espaces soient plus larges, mais toujours égaux et réguliers.

Tels, quand un vaste champ rassemble deux armées
Avides de combat et de sang affamées,
Les bataillons, rangés dans un ordre fatal,
S'arrêtent, et du meurtre attendent le signal.
De l'homicide acier la clarté foudroyante
Vomit au loin des traits de lumière ondoyante,
Et Mars impatient, prêt à semer l'horreur,
Vole, et de rang en rang va souffler sa fureur.

Ne vous servez point d'une serpe émoussée pour couper les marcottes. Ne laissez point croître de coudriers parmi vos vignes ; mais surtout n'y mêlez jamais d'oliviers sauvages.

Un berger quelquefois, d'une main imprudente,
Laissera dans les plants voler une étincelle

Qui, sous la peau de l'arbre en silence cachée,
Vit de l'huile abondante à l'écorce attachée :
Le feu gagne le tronc, il s'étend à grand bruit,
Il dévore en grondant et la feuille et le fruit;
Il s'élève en vainqueur, par degrés il s'anime,
De rameaux en rameaux il s'élance à la cime;
Ou, par le vent poussé, déploie en un moment
Dans les bois de Bacchus un vaste embrasement;
Et de noires vapeurs dans les airs répandues,
D'un voile ténébreux vont obscurcir les nues.
Tous vos ceps malheureux sur la terre jonchés,
Ou tomberont en cendre, ou mourront desséchés,
Et vous ne verrez plus, au milieu des ruines,
Que des troncs d'oliviers brûlés dans leurs racines!...

Virgile donne ensuite des préceptes sur la manière d'élever les jeunes plants, de les mettre à l'abri de l'intempérie des saisons, et de les préserver de la dent pernicieuse des chevreuils et des boucs; et termine ce livre par la culture de l'olivier.

Le traducteur ne s'est point occupé des deux Livres suivans.

FIN DES GÉORGIQUES.

L'ÉNÉIDE.

LIVRE PREMIER.

Je chante ce héros, qui, des bords du Scamandre,
Aux champs Laviniens le premier vint descendre;
Qui, long-temps fugitif de cités en déserts,
Par Junon poursuivi sur la terre et les mers,
Eut à souffrir encore une guerre cruelle
Quand il voulut fonder une ville nouvelle;
Quand il voulut enfin, par l'ordre des destins,
Fixer ses dieux errans chez les peuples Latins,
Dans ces lieux où l'on vit les fils de ce grand homme
Bâtir Albe, et les murs de la superbe Rome.

Muse, raconte-moi ces grands événemens;
Dis quel crime attira ces affreux châtimens;
Dis pourquoi de Junon les fureurs inflexibles,
Par des travaux si longs, des courses si pénibles,
Exercèrent jadis un héros vertueux.
Muse, tant de courroux est-il fait pour les dieux?

Junon protège Carthage; elle avait appris qu'une nation descendue des Troyens renverserait un jour les remparts de cette ville; cette crainte, le souvenir de la guerre de Troye à laquelle elle prit une si grande part en faveur des Grecs, allumèrent son ressentiment contre le héros troyen et les restes malheureux d'Ilion.

La déesse, roulant dans son esprit ces pensées, sent redoubler son courroux, vole sur son char dans l'Éolie, séjour des vents orageux, patrie des nuages et des tempêtes. Là, règne Éole :

Il enferme les vents dans des antres profonds....,
Les vents tumultueux, dont les mugissemens
Ébranlent leur prison jusqu'en ses fondemens.
Éole, armé d'un sceptre, assis sur leurs montagnes,
S'oppose à leurs efforts et calme leur furie.
Sans lui, les vents fougueux dans l'espace des airs
Entraîneraient le ciel, et la terre et les mers.
Mais le père des dieux, sous des rochers énormes,
Les plongea pour jamais dans des cavernes sombres,
Établit un tyran, qui, borné dans ses droits,
Reçoit des lois lui-même en leur donnant des lois,

Et qui, toujours soumis à ces lois souveraines,
Les arrête, ou sur eux laisse flotter les rênes.

non l'aborde en suppliante :

On me brave, dit-elle, et les poupes Troyennes
Couvrent de pavillons les mers Tyrrhéniennes;
Un peuple que je hais, un peuple audacieux
Porte dans l'Italie et Pergâme et ses dieux.
Toi qui, maître des vents sur les humides plaines,
A ton gré les retiens, à ton gré les déchaînes,
Poursuis mes ennemis, écarte leurs vaisseaux,
Ou les ensevelis dans l'abîme des eaux. »

Je vous obéirai, répond Éole, je le dois; c'est ous que je suis redevable de l'empire qui m'est né sur les tempêtes, c'est par vous que Ju-r m'est favorable, et que je suis admis à la e des immortels. » En disant ces mots, il pe de sa lance le flanc de la montagne, et tr'ouvre. Tous les vents sortent avec impétuo- par ce passage, se répandent sur la terre et la mer, bouleversent les ondes émues jusque s le fond de l'abîme, et font rouler les vagues

en fureur vers les rivages; les nuages dérob
aux Troyens la vue du ciel, le jour s'éteint, u
nuit épaisse enveloppe la vaste étendue des me
le ciel tonne, les éclairs lumineux fendent la n
tout présente l'image d'une mort prochaine.

Les navires d'Ilionée, d'Achate, d'Abas et
vieux Aléthès, succombent sous les efforts red
blés de la tempête; tous, brisés et entr'ouverts
remplissent d'eau, et s'enfoncent déjà sous le po

Mais Neptune, étonné de ce désordre affreux,
Lève au-dessus des flots un front majestueux;
Il voit de toutes parts, sur l'onde courroucée,
Du héros d'Ilion la flotte dispersée,
Les Troyens accablés par l'orage en fureur;
Il le voit, il frémit, et reconnaît sa sœur.

Il appelle à lui les Vents, les menace, et
ordonne de se retirer loin de son empire,
lequel Éole n'a point de droit. Neptune parl
d'un mot,

Il chasse la tempête, il apaise les mers :
Le soleil reparait sur le trône des airs;

Triton, Cymothoë, d'une main secourable,
Délivrent les vaisseaux de leurs prisons de sable,
Leur ouvrent une route, et le dieu cependant
Les soulève, à son tour, du fer de son trident,
Et dans son char, volant sur les plaines profondes,
Parcourt légèrement la surface des ondes.

Ainsi, lorsqu'une populace mutinée se livre à e fureur aveugle, lorsque les esprits d'une mulude insensée s'échauffent de plus en plus, que pierres et les flambeaux volent de toutes parts, que leur rage effrénée leur fournit des armes; tout-à-coup un homme recommandable par mérite et son autorité se présente à leurs ıx, ils se taisent, ils l'écoutent, et sa voix les ise : ainsi tomba la tempête lorsque le dieu mers, jetant ses regards sur les flots, promena char léger sur son vaste empire.

Les Troyens tournent leurs proues vers les riges de Lybie; ils entrent dans un port formé une île placée à l'entrée d'une baie. Les naes que ce port embrasse n'ont pas besoin du

secours des câbles et des ancres contre le capı
des vents ; les vents y sont inconnus.

Cependant Jupiter, du plus haut de l'olympe,
De la terre et des mers mesurant l'étendue,
Sur les bords africains arrêta ses regards.
Vénus, en ce moment, s'approche de son trône
Lève en tremblant vers lui ses beaux yeux pleins d
« O père des humains ! ô roi des immortels !
Dont la foudre, dit-elle, ébranle l'univers,
Quel crime ont pu commettre Énée et les Troy
Pourquoi leur fermez-vous, après tant de malhe
Les chemins d'Italie et ceux du monde entier ?
Vous nous aviez promis que du sang de Teucer
Naîtrait dans l'Ausonie un peuple de héros,
Qui sur les nations étendrait son empire :
Vous nous l'aviez promis, et vous avez changé
Hélas ! ce doux espoir me consolait du moins
De la chute de Troye et des maux de mon fils.
Ces maux ne cessent point ; quel en sera le tern
A la fureur des Grecs Anténor échappé
A pu franchir les mers qui baignent l'Illyrie,
Les bords liburniens, les sources du Timave
De qui les flots naissans, par neuf canaux dive

A grand bruit élancés du sein d'une montagne,
Tels qu'une vaste mer, inondent la campagne;
Il a fondé Padoue en ces heureux climats;
Dans une autre Ilion, par ses soins élevée,
Ses mains ont suspendu les armes des Troyens;
A ses nouveaux sujets il a donné son nom;
Il règne en paix sur eux, et jouit du repos:
Et nous, nous vos enfans, à qui vous destinez
Les honneurs immortels et le nectar divin,
Jouets infortunés d'une seule déesse,
Sans appui, sans secours, et presque sans vaisseaux,
Vous nous voyez poussés par sa rage implacable
Sur des bords inconnus et loin de l'Italie!
Vous rendez-vous ainsi notre chère patrie?
Est-ce donc là le prix de notre piété? »

Jupiter, souriant à Vénus avec cette majesté
i apaise les tempêtes et répand la sérénité dans
r, lui donna un baiser, et lui dit: « Dissipez
tre crainte, ma fille, les destins d'Énée et des
oyens ne peuvent changer. Vous verrez s'éle-
· les murs de Lavinie; vous la verrez cette ville
long-temps promise, et vous conduirez vous-

même dans le palais des dieux votre illus
fils.

Ici Jupiter dévoile l'avenir, et lui fait part
merveilleux événemens qui doivent précéder
fondation de Rome, et enfin lui annonce l'é
blissement de cette reine du monde.

Ensuite Vénus, mère d'Énée, se présente à s
fils armée et vêtue comme les filles de Sparte,
semblable à la reine de Thrace, Harpalyce, ce
célèbre amazone, lorsqu'elle monte un supe
cheval, dont la course devance les flots de l'Èb

Un carquois a chargé l'épaule de Vénus;
Ses longs cheveux épars sont le jouet des vents,
Et sur l'ivoire nu de ses genoux brillans
Un nœud retient les plis de sa robe flottante.

« Guerriers, dit-elle, le hasard ne vous a-
point fait rencontrer quelqu'une de mes co
pagnes, armée d'un arc, couverte d'une peau
lynx, errante comme moi dans ces bois, ou po
suivant un sanglier? » Énée répondit: « Auc
de vos compagnes ne s'est offerte à mes ye

mais de quel nom dois-je vous appeler? Vos traits et votre voix n'annoncent point une mortelle. O déesse! soit que vous soyiez la sœur d'Apollon, ou une des nymphes de ces lieux, qui que vous soyiez enfin, daignez nous être favorable, et prenez pitié de l'embarras de deux étrangers. Apprenez-nous sous quels cieux nous sommes et dans quelles contrées de l'univers. Jetés sur cette côte par des vents contraires, nous n'en connaissons point les habitans. Éclairez notre ignorance, et notre main reconnaissante immolera sur vos autels de nombreuses victimes. »

Vénus, après lui avoir raconté l'histoire de Carthage, et particulièrement celle de Didon, fille de Bélus, ajoute : Je ne vous crois pas haï des dieux, puisque vous êtes arrivé dans le pays de Carthage. Prenez ce chemin qui vous conduira à la ville et au palais de la reine. Je vous annonce que votre flotte est en sûreté : vous embrasserez bientôt les compagnons que vous regrettez, si l'art de la divination, que mes parens m'ont ap-

pris, ne me trompe point. Voyez ces douz cygnes :

« Tantôt avec fureur l'oiseau de Jupiter
D'un vol précipité les poursuivait dans l'air;
Mais leur troupe timide, à la fin raffermie,
Se rassemble, et se rit de la griffe ennemie.
Tous ont touché la terre, ou, prêts à la toucher,
De ses bords en jouant on les voit s'approcher,
Voler, battre de l'aile autour de ces rivages,
Et de leur voix brillante enchanter les bocages.
Ainsi vos compagnons, sur leurs douze vaisseaux,
Échappés aux fureurs et des vents et des eaux,
Ont sauvé dans le port ce qui reste de Troie,
Ou vers le port du moins s'avancent avec joie. »

Elle dit, et, en se détournant, sa tête parut couronnée de rayons; ses cheveux, parfumés d'ambroisie, embaumèrent l'air: elle laissa tomber sa robe légère, et à sa démarche on reconnut une déesse. « O ma mère, s'écria Énée en la voyant s'éloigner, pourquoi vous jouez-vous aussi de votre fils infortuné? Pourquoi me refusez-vous le plaisir de toucher votre main et de savoir que

je m'entretiens avec ma mère? » En se plaignant ainsi, il suit avec son cher Achate le chemin de Carthage. Vénus les enveloppe d'un nuage, pour les dérober aux regards et à la curiosité importune de ceux qui pourraient les arrêter; elle s'envole ensuite dans son char à Paphos, et revoit avec plaisir cette île chérie où, dans un temple célèbre, toujours orné de fleurs nouvelles, elle voit sans cesse sur cent autels des flots d'encens fumer en son honneur.

Énée, accompagné d'Achate, prend la route qui mène à Carthage. Il voit de loin s'élever une ville brillante et des cabanes changées en palais : il entend le bruit des ouvriers, il admire les portes de cette superbe cité et la beauté de ses rues. On élève les murs du temple où doit se rendre la justice; on creuse un port; on jette les fondemens d'un théâtre; on taille dans les carrières les immenses colonnes qui doivent en former les décorations.

Ainsi dans les beaux jours de l'été renaissant,
On voit à leurs travaux s'exercer les abeilles :

Les unes, de leurs toits font sortir leur jeunesse
Aux rayons du soleil et dans les champs fleuris,
Épaississent le miel, ou, dans leurs alvéoles,
De ce nectar si doux amassent les trésors;
D'autres, en bourdonnant, vont veiller à la porte,
Prêtes à recevoir le butin qu'on apporte.
En bataillons volans quelquefois rassemblées,
Aux frelons importuns elles livrent la guerre;
Tout agit, tout s'empresse, et la ruche embaumée
Répand au loin l'odeur dont elle est parfumée.

« Heureux, dit Énée, ceux qui voient déjà s'éle ver les murs de leur ville! » Il s'avance toujour environné du nuage; il se mêle parmi les Tyrien sans être aperçu de personne.

Au milieu de la ville est un bois vaste et sombre Là les Phéniciens avaient trouvé, en creusant la tête d'un cheval, présage heureux dont ils s croyaient redevables à Junon, et qu'ils regardaient comme un signe de la gloire que la vill devait se procurer par les armes. C'est en ce lieu que Didon faisait bâtir à Junon un temple riche e magnifique. Dans le temps qu'Énée, invisible aux

guerriers, parcourt ce temple auguste, un objet qui s'offrit à ses yeux suspendit sa tristesse et ranima son courage. Il vit dans une suite de tableaux toute la guerre de Troie. « Quel lieu, dit-il, mon cher Achate, quel pays dans l'univers ignore nos malheurs ? Voici Priam : les illustres revers ne trouvent pas ici des cœurs insensibles, on y connaît le prix des grandes actions, et on y rend justice à la vertu. »

Il voyait dans les divers combats donnés sous les remparts de Troie, tantôt les Grecs vaincus et mis en fuite par les Troyens ; tantôt Achille, remarquable par son panache flottant, devant lequel fuyaient à leur tour les Troyens épouvantés :

Il reconnut Rhésus et ses blancs pavillons.
Diomède, au milieu des ombres de la nuit,
Égorgeait dans son camp ce prince infortuné,
Massacrait ses soldats, trahis par le sommeil ;
Enlevait, d'une main de carnage fumante,
Ces superbes coursiers, ces monstres pleins d'ardeur,
Lorsqu'ils n'avaient encor ni bu les eaux du Xante,
Ni des champs phrygiens goûté les pâturages.

Plus loin paraît le jeune et malheureux Troïle
Dont l'audace imprudente osa combattre Achille :
Par ce fier ennemi mortellement blessé,
De son char, en fuyant, Troïle est renversé;
Il tombe, et par ses pieds, que les guides retiennent
Ses chevaux effrayés rapidement l'entraînent;
Son front, ses beaux cheveux, ces cheveux teints du san
Qu'on voit à gros bouillons s'échapper de son flanc,
Et du fils de Thétis la pique meurtrière,
A la suite du char sillonnent la poussière.

D'un autre côté marchaient les dames troyennes, les cheveux épars et se frappant la poitrine Elles portaient tristement et d'un air supplian une robe au temple de Pallas irritée, pour e parer la statue de cette déesse. Pallas détournai ses yeux et attachait fixement ses regards à la terre.

Achille revenait de traîner avec joie
Le vainqueur de Patrocle autour des murs de Troie
Et dans sa tente assis, il vendait à prix d'or
Le corps défiguré du déplorable Hector :
Énée, en soupirant, et les yeux pleins de larmes,
Voit d'un ami si cher la dépouille et les armes,

Et ses membres sanglans, et Priam à genoux,
Levant ses faibles mains vers Achille en courroux.

Il se reconnut lui-même combattant contre les héros grecs; et Memnon, menant au secours des Troyens les troupes de l'Inde et de l'Éthiopie.

Tandis qu'Énée considérait attentivement ces objets, la belle Didon entra dans le temple, environnée d'une superbe cour. Elle parut telle que Diane lorsqu'elle mène des danses sur le mont Cinthus ou près des rives de l'Eurotas: le cœur de Latone tressaille d'une joie secrète à la vue de sa fille, qui, l'épaule chargée d'un carquois, marche avec grâce au milieu des Oréades qui la suivent en foule, et au-dessus desquelles elle s'élève de toute la tête. Ainsi marchait Didon, ainsi brillait son front majestueux et serein au milieu de la jeunesse de sa suite.

La reine étant montée sur un trône éclatant, et ayant paru s'intéresser au sort des Troyens jetés par la tempête sur les côtes de Carthage, Énée,

qui jusqu'alors s'était dérobé aux regards de l reine, se présente à Didon, et s'écrie:

« Vous le voyez cet Énée dont le sort vous in téresse; il a évité le naufrage, et les dieux l'on conservé. O grande reine! ô vous que les malheurs de Troie ont trouvée sensible, vous qu nous recevez dans votre ville et dans votre palais nous, le rebut des flots et le jouet de la fortune quelles grâces vous rendrai-je pour tant de bienfaits? Votre récompense est dans la main de dieux et dans vous-même; mais notre reconnaissance vivra dans notre cœur tant que la mer recevra les fleuves dans son sein, tant que les astre éclaireront la voûte des cieux, en quelque pay que me jettent les destinées. » Énée tendit ensuit la main à Séreste, à Gyas et à ses autres compagnons.

Étonnée de cette apparition soudaine, et frappée des revers qu'un si grand homme avait éprouvés, Didon conduit ses nouveaux hôtes dans son palais, et fait faire des sacrifices dans tous les temples. Elle envoie des vivres en abondance

ux vaisseaux, et fait préparer pour Énée et ses apitaines troyens un superbe festin.

La reine alors demande une coupe d'or enrichie de pierreries, dont s'étaient servis Bélus, t, depuis lui, tous les rois de Phénicie. Elle la ait remplir; et, tout le monde gardant un silence profond :

« O puissant Jupiter! grande divinité,
Qui présides, dit-elle, à l'hospitalité,
Favorise mes vœux, et rends cette journée
Pour les Troyens, pour nous, à jamais fortunée!
Dans les deux nations, aux siècles à venir,
Daignes en conserver l'éternel souvenir!
Venez, Junon; venez, Bacchus, dieu de la joie!
Et vous, aux étrangers que le ciel nous envoie,
Faites, ô Tyriens! agréer ce séjour,
Et, d'accord avec moi, célébrez ce grand jour! »

Elle dit, et répandit sur la table une partie du vin qu'elle tenait, pour faire une libation : elle porta ensuite le bord de ses lèvres dans la coupe, et la donna à Bitias, qui but après elle la liqueur mousseuse et pétillante; chacun reçut à son tour

la coupe sacrée. Ils écoutaient cependant l chants d'Iopas, remarquable par sa longue ch velure.

Sur une lyre d'or le savant Iopas
Répétait les leçons de l'immortel Atlas :
Il chantait du soleil les éclipses profondes,
Et des globes errans les clartés vagabondes :
Il chantait les saisons, l'astre changeant des mois
L'origine de l'homme et des hôtes des bois,
La cause des frimas, la source du tonnerre;
Pourquoi, dans les hivers, le flambeau de la terr
Va sitôt se plonger dans l'humide élément;
Pourquoi les nuits d'été viennent si lentement.

Les applaudissemens redoublés des Troyens des Carthaginois suivaient les accords d'Iopa et Didon les interrompait souvent par les que tions qu'elle faisait à Énée. Elle prolongeait repas et buvait l'amour à longs traits; elle i terrogeait le héros sur Priam, sur Hector, s Achille, sur les chevaux rares que Diomède e leva au roi de Thrace, et sur les armes que po tait le fils de l'Aurore lorsqu'il vint au secou

Ilion. « Mais, dit-elle à son hôte, satisfaites en-
èrement ma curiosité. Apprenez-moi vos mal-
eurs dès leur origine, les artifices des Grecs, la
iute de Troie, et vos longues aventures depuis
pt ans que vous errez sur toutes les mers.... »

Dans le plan qu'il s'était tracé, Malfilâtre avait
ulement indiqué les morceaux qu'il se propo-
it de traduire en vers ; mais la mort l'ayant
rpris au milieu de l'immense travail qu'il avait
trepris, il ne nous reste de lui que le cadre des
ze derniers chants de l'Énéide, c'est-à-dire, les
orceaux traduits en prose ; on sait qu'il entrait
ns ses vues de ne considérer la prose que
mme un auxiliaire utile, et de ne l'employer
'autant qu'elle était nécessaire pour amener
nvenablement et faire ressortir les beautés de
t autre langage, dont il possédait tous les se-
ets, et dont il savait si bien exercer tout le
arme.

N'ayant en vue que la gloire du poète, no
avons cru ne devoir pas pousser plus loin no
analyse; car indépendamment du peu d'inté
qu'offriraient des parties isolées, sans suite
sans liaison entre elles, nous avons remarqué q
Malfilâtre n'avait pas développé dans sa pr
toutes les ressources dont elle est susceptib
Ces motifs seront appréciés par les gens de go
qui nous sauront gré, sans doute, de nous ê
arrêtés où se terminent les vers.

E.-T.

JUGEMENT DE LAHARPE,

SUR MALFILATRE.

(EXTRAIT DU COURS DE LITTÉRATURE.)

« NARCISSE DANS L'ILE DE VÉNUS, est un ouvrage posthume, dont le sujet est tiré des Métamorphoses d'Ovide. Comme cette fable est très-connue, ainsi que l'ouvrage latin, où tout le monde peut la lire, il est inutile de la rapporter, et je me bornerai à observer que ce qui peut figurer très-bien dans les Métamorphoses, n'est pas toujours suffisant pour fournir un poème; et la fable de Narcisse est dans ce cas. Rien n'est moins intéressant qu'un homme amoureux de lui-même (1); et nous ne considérons ici que le

(1) Voyez la note que nous avons mise sur l'histoire de Narcisse, à la suite du poème.

talent d'écrire, assez marqué dans cet essai, pour avoir rendu chère aux amateurs la mémoire de Malfilâtre, qu'une mort prématurée enleva à leurs espérances, après une vie agitée et douloureuse.....

» Voyez comme il peint la jeune Écho, amoureuse de Narcisse, écoutant Tyrésias, qui raconte à Vénus des aventures où le sort de Narcisse est annoncé. C'est le ton de Lafontaine pour la naïveté; et la peinture de la nymphe qui s'arrange pour écouter, est égale à celle de l'amant de la *Fiametta* (Flammette) de l'Arioste, quoique dans une situation différente. Il est glorieux de savoir avant trente ans prendre ainsi la manière des maîtres.....

» Nous l'avons vu dans des tableaux agréables; nous l'allons voir imiter le Laocoon de Virgile, et passer des couleurs douces et riantes, aux touches fortes et rembrunies.....

» Ce grand morceau est dans la manière antique. C'était celle de cet infortuné jeune homme,

qui était né poète; et c'est sur la manière qu'il faut juger les poètes et les peintres, et non pas seulement sur un sujet. La matière, le plan, la disposition des parties, c'est ce qu'on appelle l'art, et il s'acquiert : Campistron même l'avait connu. Mais le don d'écrire en vers émane immédiatement de la nature ; il se perfectionne, et ne s'acquiert pas..... .

» Le jeune et infortuné Malfilâtre, dont tous les amateurs de la poésie ont déploré la perte prématurée, et conservé la mémoire, s'était essayé dans le genre de l'ode, et en avait envoyé une à l'académie de Rouen, qui la couronna. Elle est du petit nombre des bonnes pièces couronnées et des bonnes odes de notre langue. Le sujet avait de la grandeur et de la difficulté : c'est le système de Copernic, *le Soleil fixe au milieu des planètes*. La pièce de Malfilâtre, versifiée avec cette noblesse, cette élégance et ce nombre qui le caractérisent partout, peut être mise à peu près au niveau des deux qui ont passé

sous vos yeux (1), comme les premières après celles de Rousseau. Son début a la pompe et l'élévation, qui annoncent l'inspiration lyrique. Malheureusement (et c'est le seul reproche à faire à cette pièce), si cette poésie est belle, cette philosophie n'est pas bonne; car que ce soit la terre où le soleil qui soit au centre de notre système planétaire (et la dernière opinion est démontrée), il n'en demeure pas moins certain que la terre et le soleil ont été également créés pour l'homme (2) : cela est démontré en métaphysique, tout au moins autant que la rotation de la terre l'est en physique. Sans doute l'homme a tort, s'il fait un sujet d'orgueil de ce qui n'en doit être qu'un de reconnaissance; mais les choses restent ce qu'elles sont, et le poète a

(1) L'ode de Lefranc de Pompignan, sur *la Mort de J.-B. Rousseau*, et l'ode de Racine fils sur *l'Harmonie*.

(2) C'est ce qu'il faudrait démontrer autrement qu'en disant : *Cela est démontré, etc.*

ɪrt aussi de ne repousser l'ancienne erreur que ır mépris pour l'homme, qu'il représente dans strophe suivante (la seule faible de la pièce), ɔmme *tristement confondu dans l'océan des êtres.* 'est tout le contraire de la vérité, et un ou-age à la nature humaine, que ne lui fit point ıtrefois la cosmogonie païenne, témoin ces ɜaux vers d'Ovide, si connus et tant cités :

Os homini sublime dedit, cœlumque tueri
Jussit et erectos ad sidera tollere vultus.....

» Passons sur cette erreur, qui était sûrement ıns mauvaise intention, et ne considérons que poète ; nous en serons partout satisfaits.... »

FIN.

TABLE

DES ŒUVRES DE MALFILATRE.

FIN DE LA TABLE.

VERSAILLES,

J. P. JACOB, IMPRIMEUR.

